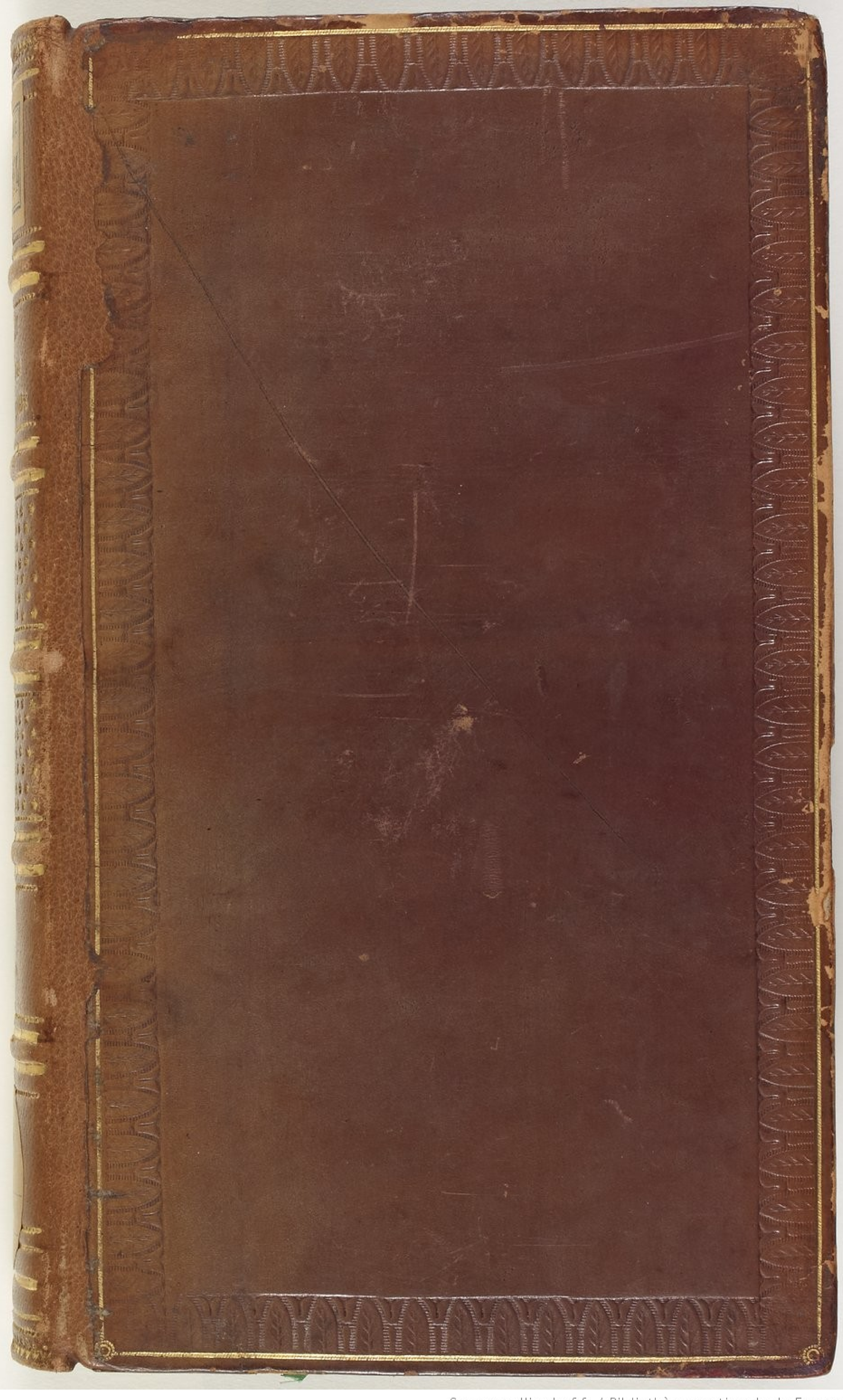
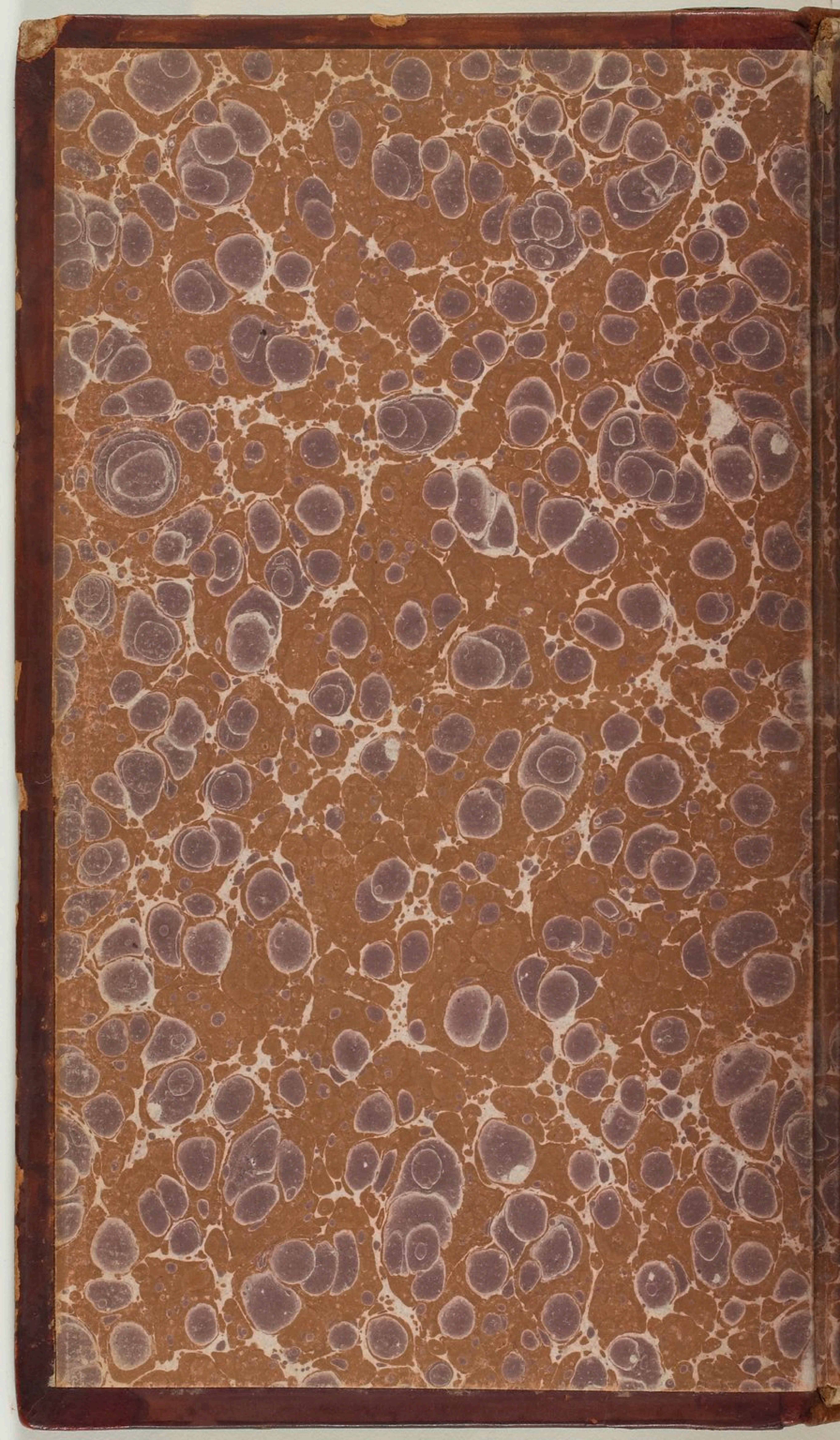
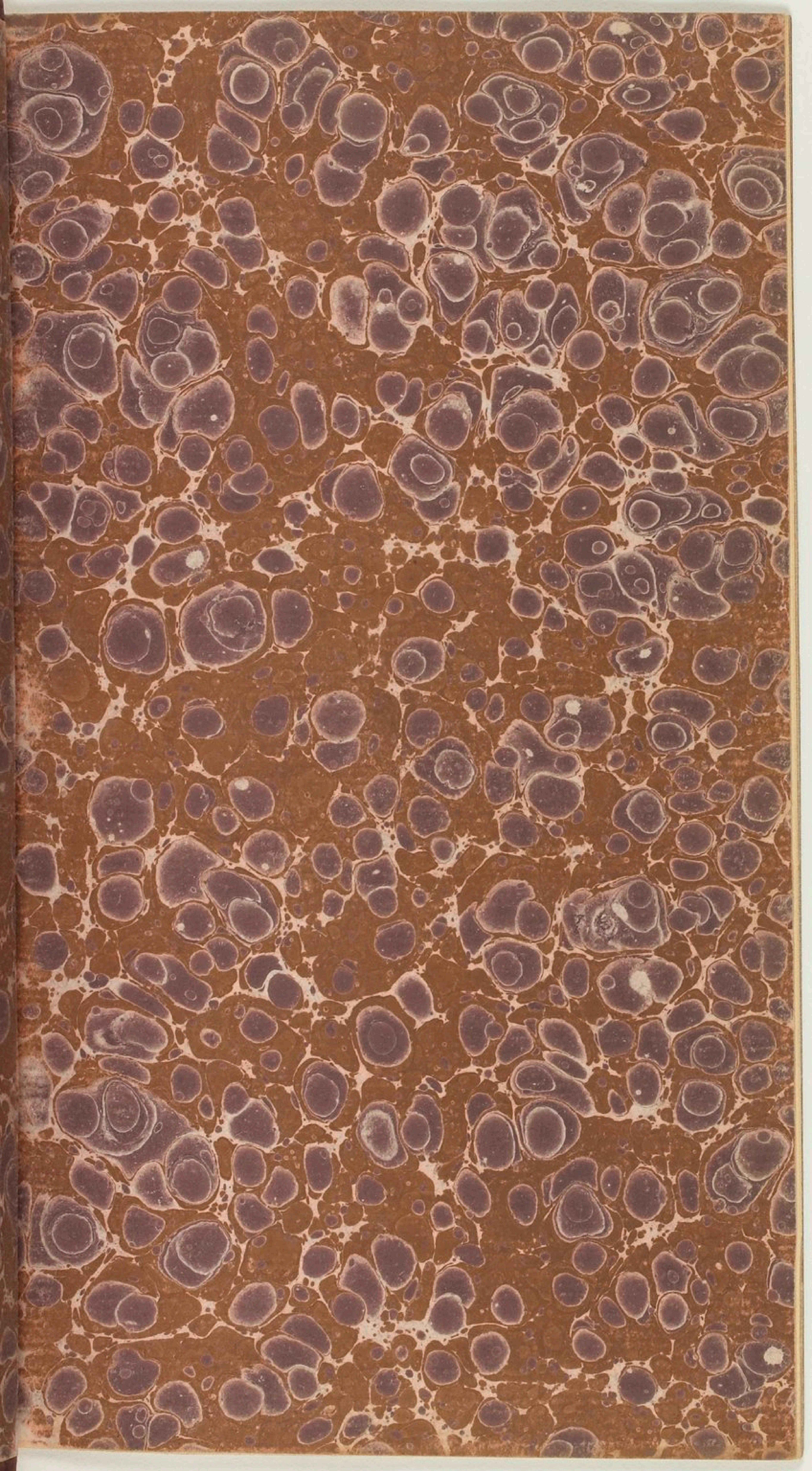
Extrait du Journal de mes voyages, ou Histoire d''un jeune homme, pour servir d''école aux pères et mères, par M. Pahin [...]



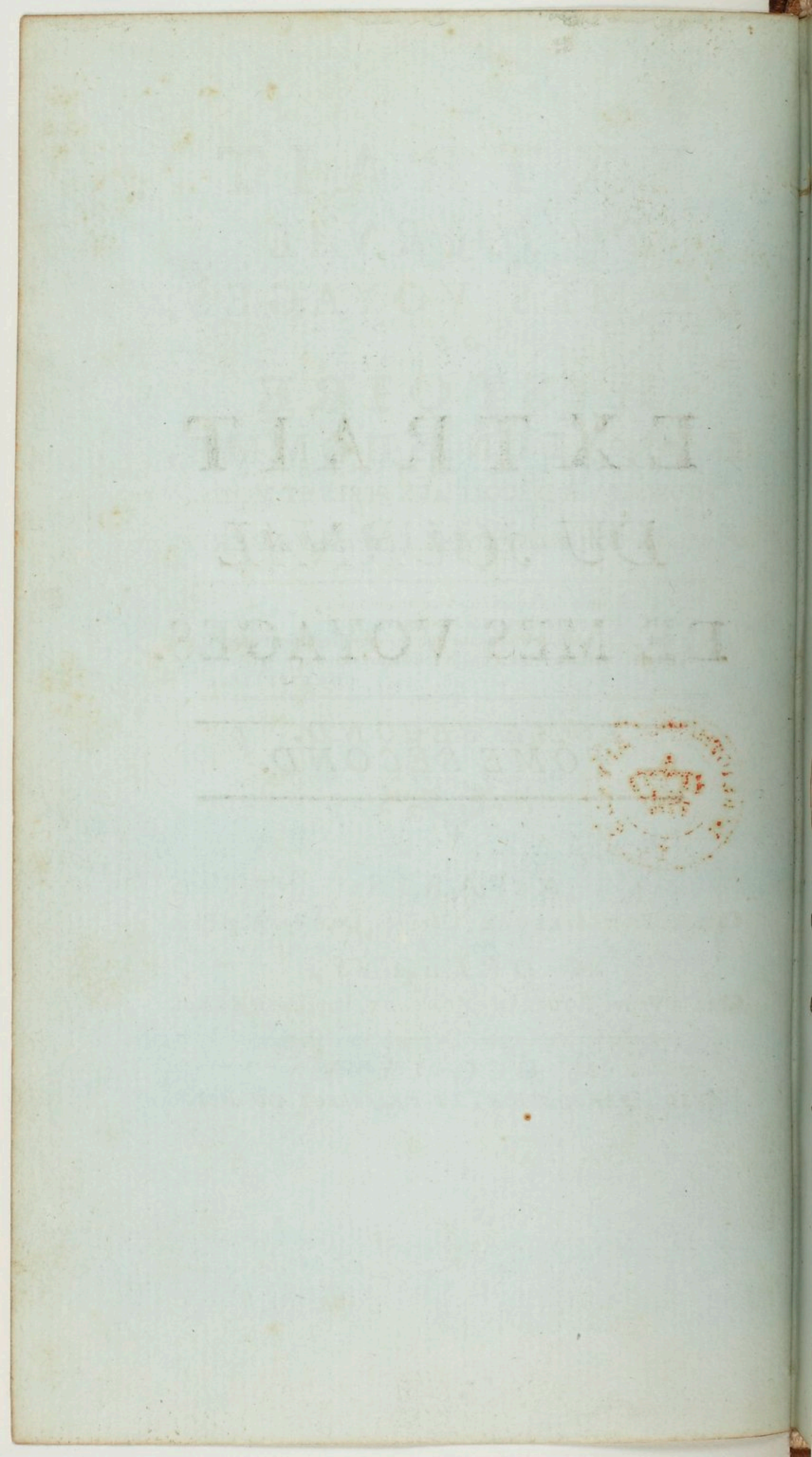






EXTRAIT
DU JOURNAL
DE MES VOYAGES.

TOME SECOND.

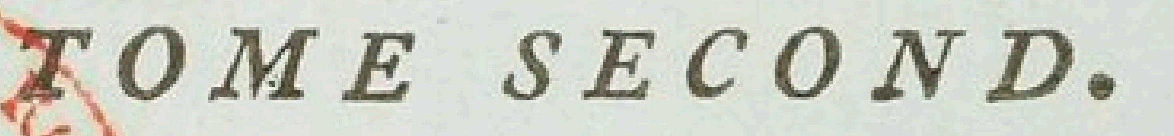


EXTRAIT
DU JOURNAL
DE MES VOYAGES,
OU
HISTOIRE
D'UN JEUNE HOMME,
POUR SERVIR D'ECOLE AUX PERES ET MERES.

Par M. PAHIN DE LA BLANCHERIE.

Quiconque a des enfans au vice abandonnés,
N'a point d'excuses légitimes;
Car, sous quelque ascendant que ces monstres soient nés,
Sa nonchalance seule a causé tous leurs crimes.

GOMBERVILLE.



TOME SECOND.

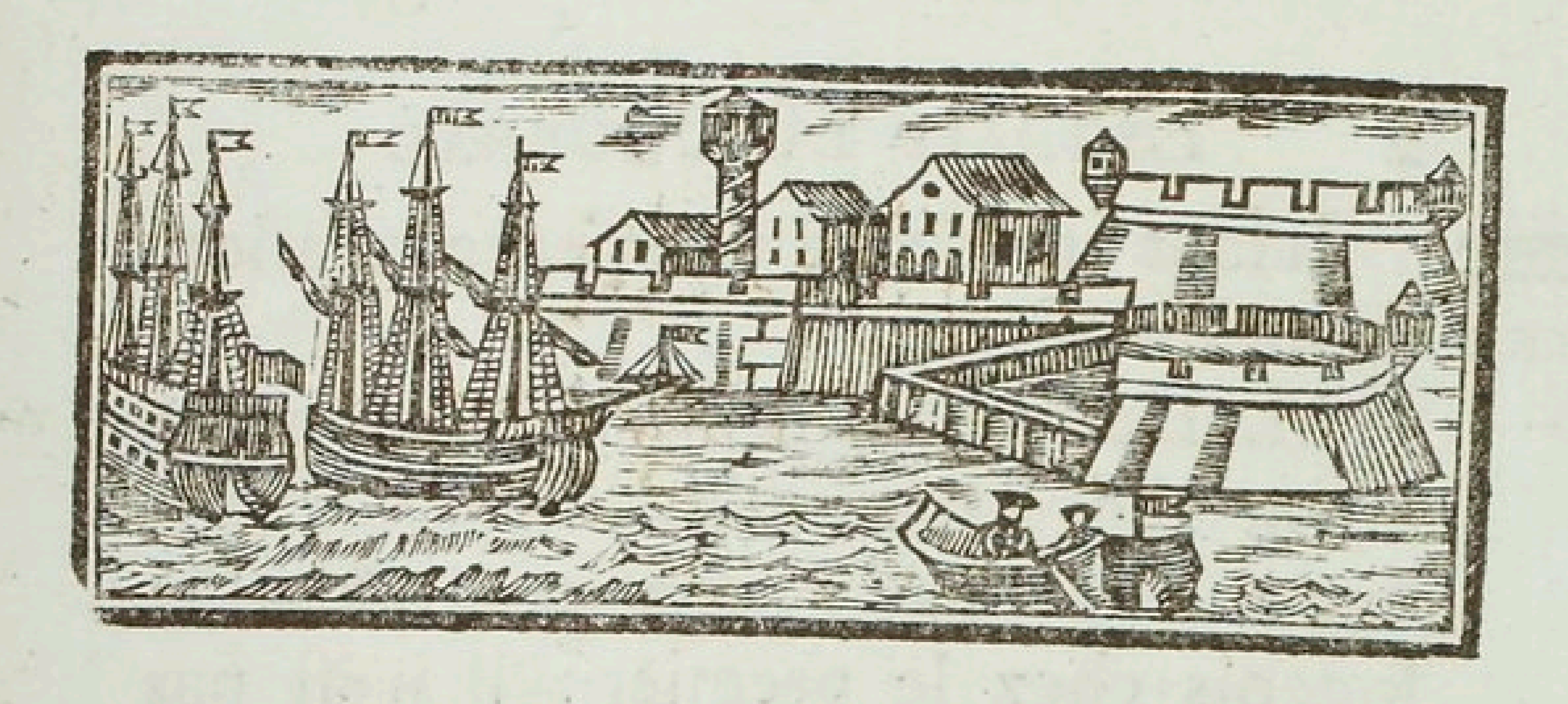


A PARIS,
Chez les Freres DEBURE, Libraires, Quai des Augustins.

A ORLÉANS,
Chez la Veuve ROUZEAU-MONTAUT, Imprimeur du Roi.

M. DCC. LXXV.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILEGE DU ROI.



EXTRAIT DU JOURNAL DE MES VOYAGES.

LETTRE IX.

Bordeaux, le 29 Juillet 1770.

J'Ai reçu votre lettre, & toutes les choſes obligeantes que vos Dames ont bien voulu y joindre pour moi. Vous avez dû recevoir de mes nouvelles, & les aſſurances des ſentimens que je conſerve & conſerverai pour elles & pour vous pendant toute ma vie : ſi je me ſuis plu à les étendre, dans la douleur & le chagrin qui navroient mon ame, je croyois preſque que c'étoit vous en donner des preuves.

LETTRE IX.

Il faut en venir à une petite relation de mon voyage.

M. Dumas (*a*) & M. Chaudon (*b*) m'ont allégé mes malheurs par la maniere dont ils y ont pris part. Je logeois chez le premier : il n'est pas moins respectable par ses talens, que par les rares qualités dont son cœur est doué. Ils ont eu pour moi toutes les attentions que les personnes sensibles sont seules susceptibles d'avoir. J'ai entendu parler, dans cette ville, d'un homme de mérite qui fait venir de Paris, par la poste, des *in-folio*, des *in*-4° : cela se répete si souvent, que les couriers l'ont presque ruiné. Il n'est point de travers dans lesquels les riches ne donnent pour satisfaire leurs caprices : comment se fait-il que pas un ne donne dans celui de secourir les malheureux, avec cette profusion qui ne leur coûte pas pour toute au-

(*a*) M. Dumas, de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Toulouse, Professeur d'Eloquence au College Royal de la même ville, connu dans la république des Lettres par plusieurs Ouvrages.

(*b*) M. Chaudon, Professeur de Troisieme au même College. Il a été mon Professeur, à Langres, dans la même classe.

tre chose ? On les voit tous les jours acheter des bijoux d'un prix excessif, consacrer à ces précieuses futilités des sommes très-considérables : ne les verra-t-on pas une fois employées à mettre l'aisance dans un ménage, à servir de dot à de pauvres filles ? Singularité pour singularité, l'effet en seroit le même pour eux, & plus avantageux pour les autres (*a*). LETTRE IX.

Je suis parti de Toulouse dans le bateau de poste qui vient toutes les semaines à Bordeaux. Nous nous y trouvâmes au nombre de vingt-cinq. Il y avoit de tout, des Moines, des Abbés, des Militaires, des femmes de toute espece, & des enfans. Il y avoit un gros Chanoine, qui attira particuliérement notre attention. Il eut

(*a*) On a vu des parens vouloir faire interdire un des plus riches particuliers de France, parce qu'il dépense une bonne partie de son revenu à augmenter la pompe des cérémonies de la Religion ; ils attribuoient à démence cette singularité. Il faudroit donc faire mettre aux Petites-maisons ceux qui se ruinent pour des filles publiques. M. de B.... pourroit sans doute employer mieux son revenu : mais les parens ne se sont pas fait honneur.

LETTRE IX.

ſoin de s'emparer de la meilleure place, & de gêner tout le monde, pour ſe mettre à ſon aiſe : on reſpecta tellement ſa dignité, qu'on craignoit de parler trop haut, l'après-dîner, pendant qu'il prenoit ſon ſommeil. Il eſt vrai qu'il s'étoit chargé d'ordonner les repas dans les auberges, & nous étions fort bien ſervis. Il nous joua un tour aſſez plaiſant. A la premiere dînée, on nous ſervit deux poulets rôtis. M. l'Abbé parut craindre d'être indiſcret, en acceptant les deux meilleures ailes qu'on lui offrit : cependant il ſe rendit. Les jours ſuivans, nous tombions dans des auberges mauvaiſes; on nous ſervoit un poulet comme une choſe fort rare. M. l'Abbé s'en ſaiſiſſoit, levoit les ailes, ajoutant : « Meſſieurs, ſans cérémonie ; faiſons » comme le premier jour ».... Nos Militaires murmuroient : mais il nous quitta.

Cependant les perſonnes ſenſées ſe démêlerent, & elles ſe réunirent. Les converſations devinrent un peu intéreſſantes : on parla de diverſes choſes ſérieuſes. Un jeune homme qui n'avoit pas plus de ſeize ans, ſe fit remarquer;

il parloit de tout avec un ton décisif. On l'interrogea ; on eùt lieu de juger que c'étoit un écolier. Effectivement, il revenoit du College de S....(*a*), où il avoit fini ses études. Il nous annonça qu'il sçavoit l'anglois, le latin, les mathématiques ; qu'il dessinoit fort bien, & qu'il sçavoit passablement d'histoire. Il ne nous dit point de quelle Religion il étoit ; nous eûmes lieu d'être assurés qu'il n'avoit aucuns principes. Il ne nous fallut pas aller jusqu'à Bordeaux pour juger, à travers son étourderie, qu'il avoit étudié tous ces objets-là, mais qu'il n'avoit rien appris. Il nous montra des prix qu'il avoit remportés. Cela donna occasion de réfléchir à plusieurs peres qui étoient avec nous, & qui se disposoient à envoyer leurs enfans dans le même College, ne sçachant pas que le meilleur ne vaut rien. Est-il possible, me disois-je, que Montaigne ait existé, & que ses concitoyens soient aussi aveugles ? Je l'ouvre, Chevalier ; voici le portrait de notre jeune homme.

LETTRE IX.

« Voyez-le revenir de là après

(*a*) Abbaye de Bénédictins, près Castelnaudary.

LETTRE IX.

„ quinze ou ſeize ans employés : il „ n'eſt rien ſi mal propre à mettre en „ beſoigne. Tout ce que vous y re- „ connoiſſez davantage, c'eſt que ſon „ *latin* & ſon *grec* l'ont rendu plus *ſot* „ & plus *préſomptueux* qu'il n'étoit „ parti de la maiſon. Il en devroit „ rapporter l'*ame pleine*, il ne l'en rap- „ porte que *bouffie*; il l'a ſeulement „ *enflée*, au lieu de la *groſſir* ».

En continuant les réflexions, on découvrit dans l'éducation ordinaire, beaucoup de défauts auxquels on n'avoit pas pris garde. A-t-on jamais tant *parlé éducation* que de nos jours? On fit la critique des jeunes gens qui ne parlent que par ſentences ; on prétendit que ce défaut venoit de ce qu'ils apprenoient, dans les claſſes, des morceaux d'éloquence tirés de divers Auteurs. On remarqua que, comme on choiſit moins ce qui porte à la vertu, que ce qui préſente les penſées les plus belles ou les plus ſingulieres, & qu'on leur met dans la bouche indifféremment les diſcours d'un athée, ou ceux d'un Mahomet, d'un tyran, d'un enfant prodigue, &c ; ils en faiſoient un uſage d'autant plus per-

nicieux, qu'ils ſe permettent de juſtifier par ces maximes leurs crimes & leurs égaremens.

On obſerva, de plus, que cela donnoit un air de raiſon & de ſcience, qui trompoit les (*a*) peres qui n'ont pas été élevés à penſer; & qu'à dix-ſept ans, les enfans, élevés comme ils le ſont, ne connoiſſant point le pénible travail de la réflexion, ne devoient point généraliſer ainſi leurs idées; que, loin de faire des *Séneques* & des *Socrates*, cela ne produiſoit que des *ignorans* & des *ſots*. Ainſi, ſelon le conſeil de Cicéron, il ne faut pas ſeulement prendre garde aux paroles, mais aux divers ſentimens, & à la raiſon de ces ſentimens (*b*). Ainſi il y a beaucoup d'hommes à cheveux blancs qui ne different point des jeunes gens dont il eſt queſtion. « S'ils jugent en » paroles univerſelles, dit Montaigne, » ceci eſt bon, & cela ne l'eſt pas, &

(*a*) Ce ſont des cyprès, qui ſont grands & hauts, mais qui ne portent point de fruits. (*Mot de Phocion à Hypéridès.*)

(b) *Videndum eſt non modò quod quiſque loquatur, ſed etiam quod quiſque ſentiat atque etiam quâ de cauſâ quiſque ſentiat.* (CIC. de Off.)

LETTRE IX.

» qu'ils rencontrent, voyez ſi c'eſt la » fortune qui rencontre pour eux. » Qu'ils circonſcrivent & reſtreignent » un peu leurs ſentences, pourquoi » c'eſt, par où c'eſt. Ces jugemens » univerſels que je vois ſi ordinaires, » ne diſent rien : ce ſont gens qui » ſaluent tout un peuple en foule (*a*) » & en troupe. Ceux qui en ont vraie » connoiſſance, le ſaluent, & remar- » quent nommément & particuliére- » ment ». Enfin, on convint & on avoua qu'il valoit encore mieux qu'un enfant maniât un rabot, chez ſon pere ou ailleurs, que de l'envoyer au College, où les mauvaiſes diſpoſitions ne ſe réforment pas, & où les bonnes courent de grands riſques.

Il y avoit long-temps que je n'avois entendu tant de gens ſenſés réunis, parler avec auſſi peu de paſſion & autant de raiſon. Les matelots & le reſte des paſſagers faiſoient ſilence, & paroiſſoient fort attentifs à ce qui ſe diſoit. Un Abbé, qui pouvoit avoir trente-ſix à quarante ans, dont les diſcours avoient été fort applaudis, nous inſ-

(*a*) Comparaiſon & réflexion tirées du chapitre de Plutarque qui a pour titre, *De l'eſprit familier de Socrate.*

truisit encore par sa propre histoire. Par amour pour le bien public, il s'étoit dévoué à la profession d'*éducateur*; mais la lésinerie des peres qui l'avoient chargé de leurs enfans, les lui avoit fait quitter. On lui avoit reproché des bienfaits; on lui avoit refusé des avantages qu'on lui avoit promis; on lui avoit fait éprouver des mortifications, qu'il avoit supportées tant qu'elles n'influoient pas sur l'éducation, ou qu'il avoit pu les pallier aux yeux des enfans. Enfin cet honnête homme venoit à Bordeaux, dans l'espoir d'être plus heureux. Mais j'en doute. Il vient chez un homme *riche* & de *condition*. Je n'augure pas bien de lui, puisqu'il n'a pas daigné lui écrire. Lorsqu'on veut obtenir un service de quelqu'un, on doit le lui demander: c'est vouloir profiter de la misere de ce quelqu'un, que de prétendre l'engager à vous demander la *grace* de vous le rendre, & de la lui accorder comme un *bienfait*. Philippe n'est qu'un Roi; mais il devient le modele des peres, lorsqu'il écrit à Aristote, aussi-tôt après la naissance de son fils: « Je me réjouis

LETTRE IX.

» d'avoir un fils, puiſque vous vivez, » & ſi vous voulez bien l'élever ». Au reſte, on ne met point de différence entre tel ou tel gouverneur. Celui-là veut des égards, on s'en défait; on en change ſouvent, on y gagne. Ils ſont moins intéreſſés, lorſqu'on leur fait enviſager un avenir. On a toujours un homme en parade à côté de ſon fils; & le pere qui paie le moins eſt le plus exigeant (*a*). Je ne penſe point

(*a*) On lit ce trait-ci dans les *Menagiana*, Tome II, page 234.

M. de L.... cherchoit un précepteur pour ſes enfans; il s'adreſſa à M. Herman, Docteur de Sorbonne, pour le prier de lui en trouver un. Il vouloit qu'il ſçût les Humanités en perfection, la Philoſophie, la Juriſprudence, pour les enſeigner à ſes enfans; l'Hiſtoire ſacrée & profane, pour entretenir quelquefois Mad. de L....; les Langues, & par-deſſus tout cela, les Mathématiques, afin, diſoit-il, de s'entretenir quelquefois avec lui de toutes ces ſciences. C'eût été un phénix. Le Docteur lui répondit qu'il s'en informeroit. Toutes les fois que M. de L.... voyoit M. Herman, il s'informoit s'il avoit trouvé cet homme qu'il lui demandoit.... Celui-ci, après avoir long-temps employé des défaites, ſe voyant preſſé, lui dit: « Monſieur, je ne ſçais que M. B.... qui ait toutes » les qualités que vous demandez; accommo- » dez-vous avec lui du prix ».

à l'effronterie des peres, que je ne me rappelle le trait des Gaulois envers les Romains après la prise de Rome. Le brutal Brennus disoit : *Væ victis !* On dit : *Væ indigentibus* (a) ! Malheur aux *vaincus !* malheur aux *pauvres !*

Cependant tous les auditeurs compatirent d'autant plus au sort de M. l'Abbé, qu'il paroissoit plus généreux, & plus digne de n'être pas confondu. On convint que dès qu'un pere prenoit une personne pour élever ses enfans, il devoit lui supposer du mérite, & agir avec elle comme si elle en avoit ; qu'à plus forte raison devoit-il honorer celle qui, en ayant,

(*a*) Les Romains, forcés dans Rome par les Gaulois, demanderent à capituler. Brennus, leur Général, y consentit, & promit de lever le siege, moyennant mille livres d'or. Les Romains procédoient de bonne foi au paiement ; mais les autres pratiquoient toutes sortes de supercheries, & déterminoient les balances à leur gré. Les plaintes qu'en firent les Romains furent inutiles : Brennus lui-même, les tournant en raillerie, jeta son épée & son baudrier dans le plat de la balance opposé à celui où étoit l'or ; & toute la raison qu'il rendit de son iniquité, fut cet axiome brutal : *Væ victis !* (*Hist. Rom. de Laurent* ECHARD.)

LETTRE IX.

avoit à braver le préjugé public, pour ſe conſacrer à l'utilité de ſes enfans. On conclut fort prudemment qu'on devoit toujours agir avec défiance avec un pere qui, n'ayant pas de bonnes raiſons (*a*) pour ſe diſpenſer d'élever ſes enfans, les confioit impitoyablement à un étranger. On remarqua que plus d'un pere avoit eu lieu de s'en repentir; que plus d'un gouverneur avoit corrompu ſes éleves.

M. l'Abbé de Saint-Pierre dit quelque part, que le bel-eſprit eſt cultivé en France; qu'il n'y a point d'*Académie de bons eſprits*. Pendant que nous converſions ainſi ſur des objets auſſi intéreſſans, je penſois que nous compoſions une Académie de *bons eſprits*; & qu'on pourroit créer fort utilement une *Académie* qui s'occuperoit de l'*éducation*, ſous la protection du *Monarque*. J'en établiſſois dans toutes les villes; j'y faiſois préſider les principaux Magiſtrats. Je diſtinguois les Académiciens en deux claſſes.

(*a*) Nous apprécierons toutes ces raiſons, dont nous préſenterons un tableau raiſonné, dans l'Ouvrage ſur *l'Homme*, dont il a été & dont il ſera queſtion.

Lettre IX.

Les uns s'occupoient de l'*éducation théorique*, les autres de l'*éducation pratique*. Ceux-là devoient propoſer leurs vues générales & particulieres ; ceux-ci faiſoient l'éducation de leurs enfans, ou de ceux des autres. Ils ſe communiquoient leurs lumieres & leurs obſervations. En ſuppoſant que cette Académie travaillât utilement, elle ne ſeroit bientôt plus composée que de peres. Si des enfans perdoient leurs peres, on pouvoit avoir un inſtituteur dans la claſſe des *Académiciens d'éducation théorique* ; & alors il paſſoit dans l'autre, qui étoit plus honorable & plus lucrative : car je fixois un temps au bout duquel les Académiciens de l'une & l'autre claſſes avoient une penſion : c'étoit afin d'exciter l'émulation parmi ceux qui ſeroient riches, & de récompenſer utilement ceux qui ne le ſeroient pas. Il falloit moins de temps pour l'avoir dans la claſſe d'*éducation pratique*. Je leur faiſois tenir des ſéances deux fois par ſemaine ; & elles devoient être publiques, afin de ſervir d'écoles aux peres & meres. Ils devoient diſtribuer un prix, chaque année, à celui qui auroit le mieux diſ-

LETTRE IX.

cuté un ſujet propoſé ſur la maniere d'enſeigner, ſur la morale, les ſciences & la politique, enviſagées du côté de l'éducation.

On a déja beaucoup écrit ſur l'éducation, mais on n'a pas dit le demi-quart de ce qu'on en pourroit dire. On n'a écrit ni d'après l'hiſtoire, ni d'après les hommes ; on n'a point obſervé les détails de la vie humaine : on a fait un portrait tracé plus d'après l'imagination que d'après la nature & l'état de ſociété. Il eût fallu qu'il y en eût eu auparavant des millions de faits. Auſſi la matiere eſt-elle neuve ; les portraits reſtent à faire. Je ne ſçais ſi vous me comprenez ; mais un nouveau jour me luit. Rentrons à l'*Académie*. Elle s'occuperoit à rédiger les écrits *pour* ou *contre* ; à comparer, à peſer les inconvéniens, les avantages ; à établir la néceſſité de tel uſage plutôt que de tel autre, ſuivant les pays & les caracteres : car, pour rendre l'homme tel qu'il doit être, comme il n'eſt pas abſolument le même par-tout, il faut ſubordonner la méthode aux choſes. J'ai toute la peine du monde de me retenir ici : parlons vîte de l'Ouvrage ſur *l'Homme* ; je l'ai tout

LETTRE IX.

entier dans ma tête. Elle se proposeroit toujours le plus grand bien : elle feroit imprimer ses mémoires ; &, pour rédiger ces différens mémoires des diverses Académies, chacune nommeroit, tous les ans, deux membres de l'une & de l'autre classes ; & ces membres se réuniroient les uns aux autres pour y travailler. Terminons ; ceci passe les bornes de ma lettre. Elle seroit avantageuse, en ce que le peuple seroit à portée de s'instruire : on n'auroit pas le futile avantage de voir multiplier les éditions d'un ouvrage pour des gens qui mettent tout en systêmes, & qui regardent tout comme systématique. Le peuple, dis-je, s'instruiroit sans frais, sans avoir besoin d'étudier ; on s'accoutumeroit à élever des hommes. Je conviens qu'un bon livre fait du bien ; mais ce n'est qu'après du temps : si le bien qu'il peut produire dans une chose aussi importante que l'est l'éducation, est retardé, n'est-ce pas un mal terrible ? Mais rentrons dans le bateau avec nos voyageurs.

Il fut question de la persécution qu'éprouvent les gens de mérite de la

LETTRE IX.

part des ſots; on convint cependant de la vérité de cette maxime de Caton, *Les fous ſont plus utiles aux ſages, que ſages aux fous.*

Chaque jour il y avoit de nouvelles perſonnes dans notre bateau. De ceux qui étoient partis de Toulouſe, les uns n'alloient qu'à Tonneins, d'autres à Agen, d'autres à Marmande : de même il s'en trouva, dans ces villes, qui s'embarquerent pour Bordeaux.

Un jour qu'il s'étoit raconté quelques anecdotes ſingulieres, un jeune homme qui avoit paru fort attentif, nous raconta celle-ci. Je crois, Chevalier, que ſi elle ne vous eſt pas utile, elle ne vous intéreſſera pas moins.

J'étois à Bordeaux. Je prévoyois le moment où, n'ayant point d'argent, je manquerois de reſſources. Mes connoiſſances ne pouvoient rien pour moi : ma famille étoit éloignée ; elle étoit irritée; j'imaginois que je n'avois plus de droits ſur ſes bontés. Embarraſſé ſur le parti que j'avois à prendre, je me déterminai à aller à Rouen, où je connoiſſois des perſonnes qui étoient intéreſſées à me rendre ſervice. Je tâchai de ſçavoir quelle étoit la ma-

niere la moins dispendieuse de faire ce voyage : la voie de la mer me parut telle. Je m'informe : on me donne le nom & l'adresse d'un Capitaine qui devoit mettre à la voile pour ce port au premier jour. J'allai le trouver : c'étoit la veille de son départ. Il consent, comme par grace, à me prendre pour passager. Comme je lui dis que j'avois fort peu d'argent : Ah ! tant pis, me dit-il d'un ton qui me consterna ; cela est bien fâcheux. — Mais combien me demanderez-vous ? lui dis-je. — Oh ! si vous n'étiez pas bien indigent, nous nous accommoderions certainement : je prends intérêt à vous, car vous avez l'air d'un honnête garçon. ... Il ne falloit rien moins que ce petit compliment pour exciter ma confiance. J'ai cinq louis, lui dis-je ; vous contenterez-vous de deux ? ... Il ne me laissa pas la liberté de continuer. Oh ! que oui : ne vous inquiétez pas ; nous nous arrangerons. Il m'indique une heure. Je me trouve à l'Amirauté ; je suis inscrit sur le registre. Il me conduit à son bateau : ma malle est à bord ; il la recommande avec beaucoup de chaleur.

LETTRE IX.

LETTRE IX.

Il paroiſſoit relever de maladie. Sa mine étoit haute, ſon air aiſé & libre; ſon maintien, moins d'un marin que d'un homme qui a reçu quelque éducation. Le ton qu'il donnoit à ſes diſcours faiſoit croire qu'il étoit bienfaiſant; je me croyois redevable envers lui de la plus grande obligation. Son bateau étoit devant Bacalan. Il me dit qu'il falloit que je fuſſe rendu à bord le lendemain au matin, avant ſept heures: puis, comme par réflexion, il me propoſa de venir le joindre, à cette heure-là, au café Dauphin, au fauxbourg Saint-Seurin: il m'indiqua ſa chambre, au premier, ſur le devant.

Je m'y rendis ponctuellement. Il venoit de ſe lever. Le temps étoit à la pluie. Nous en raiſonnions, lorſque j'apperçus, tant auprès du lit qu'autour de la chambre, des habits de femme. Je remarquai alors des tableaux qui n'annonçoient pas l'auſtérité, ni même la bienſéance des mœurs. Je n'étois jamais entré dans un lieu de débauche; j'en avois entendu parler d'une maniere peu propre à m'en faire naître l'envie: je croyois le Capitaine trop ſenſé, pour le ſoupçonner d'y être.

Lettre IX.

Ce lieu m'auroit cependant été suspect, si je n'avois pas connu les marins. Je fus persuadé qu'il étoit marié; & je fus tranquille, lorsqu'après le lui avoir demandé, il m'eut répondu qu'il y avoit long-temps. Bientôt je vis sortir une femme du lit. Dispensez-moi, nous dit ce jeune homme, de vous faire son portrait; je ne pourrois qu'offenser vos oreilles par les termes de comparaison dont je serois obligé de me servir. Elle me fit un sourire de connoissance; ensuite, s'approchant du Capitaine, elle lui parla à voix basse: mais je conjecturai, par les larmes qui tomboient de ses yeux, que c'étoit avec beaucoup de tendresse, & qu'elle lui exprimoit le chagrin qu'elle avoit de le voir partir. J'en fus d'autant plus persuadé, que celui-ci, la quittant, en disant qu'il alloit prendre du thé au café, me dit, en passant près de moi, de la consoler; il ajouta qu'il alloit revenir.

J'étois presque attendri moi-même. Je fis tout ce que je pus pour adoucir l'amertume de cette séparation. D'abord elle me parut inconsolable; bientôt elle devint moins fâchée. Cepen-

LETTRE IX.

dant elle fit ſa toilette ; elle s'arrangea avec aſſez d'art pour que je la trouvaſſe moins laide : je l'aurois preſque trouvée jolie, ſi je ne l'avois vue, un inſtant auparavant, dans un état plus propre à inſpirer du dégoût, qu'à exciter la moindre ſenſation de deſir. Ainſi, dit le jeune homme, en s'adreſſant à l'écolier dont je vous ai parlé, ainſi ſont ces femmes débauchées qui infectent les villes ; elles n'ont que des attraits empruntés. Si quelquefois elles ſont habillées modeſtement, ce n'eſt pas par pudeur, mais pour cacher ce qui n'eſt plus fait pour plaire, & ce qui décele leur caducité & leur mauvaiſe vie.

Je fus étonné, continua le jeune homme, lorſque je remarquai qu'elle me tutoyoit ; je n'aimai pas ce ton de liberté. Cependant elle s'étoit coëffée & habillée ; le Capitaine n'étoit point de retour. Elle paſſoit autour de moi, me regardoit d'un air qui me déconcertoit, me queſtionnoit par mots entrecoupés. Je ne ſçais pourquoi je commençai à appréhender ; je n'avois pas de raiſons pour me défier d'elle. Mon cœur battoit ; j'étois agité par

livers ſentimens. J'étois debout; je reculois ou j'avançois, ſelon qu'elle s'éloignoit ou s'approchoit de moi. Enfin, paſſant un bras ſous l'un des miens, prenant une de mes mains dans la ſienne, elle m'embraſſe, me preſſe contre ſon ſein, & me conduit du côté d'un ſofa.

J'étois tremblant : j'étois perdu, ſi je ne me fuſſe repréſenté tout de ſuite l'état dans lequel je venois de la voir. L'indignation ſe joignit à la crainte & à la confuſion : je deviens fort, je me débats. « Malheureuſe! lui dis-je, » que voulez-vous faire » ? Elle continuoit ſes efforts pour me retenir, en diſant : « Laiſſe donc, jeune homme; » tu es un imbécille ». Mais je me débarraſſai. Elle étoit dans un déſordre qui n'étoit rien moins que charmant : je me ſauvai. Oui, me dis-je, en effet, je ſuis bien imbécille. Le Capitaine, me voyant paſſer fort vîte auprès de la porte du café, me demanda où j'allois. Au bateau, répondis-je, en continuant de marcher, & je vous y attendrai. Cependant, ſemblable à un homme qu'on vient de décharger d'un grand poids, je commençois à reſpirer,

LETTRE IX.

à revenir de ma frayeur, & à rendre graces au Ciel de ce que je m'étois échappé aussi heureusement, lorsque le Capitaine m'atteignit. Pourquoi ne m'avez-vous pas attendu ? Comment ! une femme veut vous embrasser, & vous vous sauvez ! Comme je ne répondois pas : Vous n'aimez donc pas à vous amuser ? — Non, jamais aux dépens de mon honneur & de ma santé. — C'est cependant une bonne fille, qui m'aime beaucoup.... d'ailleurs, elle ne me coûte pas cher.

Je frémis.... Je marchois derriere lui. O l'abominable homme ! me disois-je. Peut-on cacher tant d'exécration sous un extérieur si honnête?... Ah, Messieurs! nous dit le jeune homme, apprenez son sort.

J'avois envie de le quitter; cependant, réflexion faite, mon meilleur parti fut de m'en aller avec lui. A mesure que nous nous éloignions, je sentois la tranquillité renaître dans mon ame. Tel qu'un loup échappé du filet à la vue du chasseur qui se félicitoit du profit que sa tête devoit lui apporter, je regardois à chaque instant derriere moi, pour m'assurer que je

n'étois pas pourſuivi, & que je n'avois rien à craindre.

J'imagine, nous dit le jeune homme, qu'ils avoient concerté enſemble de me prendre mes cinq louis, & de rendre enſuite mes effets reſponſables du prix de mon paſſage : ils comptoient que ma jeuneſſe & mon peu d'expérience leur rendroient tout cela facile.

Cependant l'ancre avoit été levée : le bruit des cordages, les cris des matelots, me firent penſer que nous avions mis à la voile; car, en entrant, je m'étois retiré dans ma cabane. Je me levai, pour aller ſur le pont me diſtraire. Le ſpectacle de la Garonne, vers l'embouchure, eſt une des plus belles choſes que j'aie vues. A peine avez-vous perdu de vue le port de Bordeaux, que vous vous trouvez dans une plaine d'eau qui s'agrandit à meſure que vous avancez. Les navires & les bateaux qui viennent de loin à pleines voiles, ſemblent autant d'animaux qui fendent le liquide élément. Le ſpectacle de la mer eſt bientôt inſipide, à cauſe de l'uniformité; ici, tout eſt varié pour le plaiſir des

LETTRE IX.

yeux. Les deux rivages, qui paroiſſent ſe joindre dans le lointain, forment un horizon à ſouhait. L'art & la nature concourent à l'orner : ce ſont des côteaux, des boſquets, des prairies, de longues allées de charmilles, de belles maiſons. Quelquefois, lorſque vous n'êtes pas bien éloigné du rivage, vous entendez le ramage du roſſignol, qui inſpire une langueur charmante, ou bien le léger gazouillement de milliers d'oiſeaux qui folâtrent dans les bois. Quelquefois vous voyez des bergeres former des danſes, ou bien s'amuſer, avec leurs amans, à des jeux innocens : la pudeur & la retenue de ces couples heureux portent une joie épurée dans l'ame des ſpectateurs. A meſure qu'on approche de l'Océan, des iſles non moins riches & non moins agréables que les rivages qui tiennent au continent, excitent votre admiration.

En montant ſur le pont, une partie de mon argent, étant en monnoie, ſonna avec quelque bruit. Je voulus payer tout de ſuite le Capitaine, c'eſt-à-dire, lui donner les deux louis dont j'étois convenu avec lui : il les refuſa d'abord,

LETTRE IX.

d'abord, disant que je pourrois en avoir besoin à Rouen. Cependant je le remerciai, & lui présentai les deux louis en argent blanc. Il me regarde; &, se mettant à rire, il me les remet. Il continue d'affecter de rire, en disant que je me moque de lui; il affirme qu'il ne peut en conscience me passer à Rouen à moins de trois louis, & trente sous par repas. Vous jugez que cet arrangement ne me plut pas: j'éclatai en reproches de sa perfidie. Il me répondit toujours avec sang froid, que je m'étois trompé. J'aurois été forcé de lui donner ce qu'il me demandoit, si je ne me fusse rappellé qu'il m'avoit dit n'avoir encore fait aucunes provisions de bouche, & qu'il n'y penseroit qu'à Pauliac (*a*). Hélas! il ne devoit pas aller jusques-là. Aussitôt que cette idée me fut venue, je repris mon argent, & je mis fin à notre contestation. Un instant après, il se

(*a*) Pauliac est un bourg du Médoc, situé sur la rive droite de la Gironde, éloigné d'une journée au-dessous de Blaye. C'est dans cette derniere ville qu'est le bureau où tous les Capitaines sont obligés de présenter l'état de leur armement & cargaison.

LETTRE IX.

promenoit ſur le pont. Le flot étoit aſſez conſidérable, & il en tomboit des lames ſur le pont. Le pied lui gliſſe; il tombe, & s'écorche à la jambe. La bleſſure étoit légere & ſuperficielle; il y mit de l'onguent. Pendant deux jours que nous eûmes vent contraire, nous n'avançâmes pas beaucoup. Cependant la plaie s'étendoit, la jambe s'enfloit conſidérablement. Il fut obligé de reſter couché; ce qu'il ne faiſoit pas ſans jurer beaucoup : il ſembloit qu'il prévoyoit ce qui devoit lui arriver. Enfin, nous mouillâmes devant Blaye. Il en témoigna beaucoup de ſatisfaction : il ſe fit tranſporter dans la maiſon d'un de ſes amis, qui demeure ſur le port. Cependant j'allai avec le Pilote au bureau où tous les Capitaines ſont obligés d'aller repréſenter l'état de leur armement : je demandai d'être effacé du regiſtre : il fut convenu que je remettrois ſix francs au Capitaine, pour les trois jours que j'avois paſſés avec lui. Après que j'eus retiré mes effets, le vent & la marée m'empêchant de revenir à Bordeaux, je reſtai à Blaye. Lorſque je vins chez le Capitaine pour le payer,

LETTRE IX.

j'entendis de loin des lamentations : j'accourus. Il étoit dans le plus grand déſeſpoir : la gangrene étoit dans ſa jambe, & les Chirurgiens venoient de décider qu'il falloit la couper tout de ſuite. Pendant qu'ils étoient allés préparer toutes les choſes néceſſaires à l'opération, ils avoient eu la précaution de lui envoyer un Prêtre pour le réſigner. Mais jamais il ne s'étoit occupé des idées conſolantes d'un avenir, d'une éternité. Le Prêtre entra un inſtant après moi : tout l'équipage étoit dans la chambre. Lorſqu'il le vit, ſon déſeſpoir ſe changea en rage ; ſa bouche ne proféra que des blaſphêmes : il ſe déchiroit la peau des mains ; ſes regards farouches, ſes grincemens de dents, faiſoient craindre qu'il n'attentât ſur ſa vie. On le lia aux colonnes du lit : il n'en devint que plus furieux. Les matelots, malgré leur inſenſibilité, ne purent ſoutenir ce ſpectacle ; ils ſortirent, exprimant, par leurs cris & par leurs geſtes, leur effroi & leur conſternation. Quant à moi, je précipitai mes pas hors de ce lieu d'horreur : j'avois des raiſons pour être plus touché qu'eux ; j'avois entendu dire qu'il

LETTRE IX.

avoit le ſang gâté. Je me repréſentai les dangers que j'avois courus dans le café. De quelles idées ne fus-je pas aſſailli pendant la nuit! Cette femme effrénée, ce Capitaine, victime de la débauche, ma mere affligée, s'offrirent à mon imagination pour la tourmenter. Enfin, nous dit le jeune homme, dès que le jour commença à paroître, j'allai ſçavoir des nouvelles du Capitaine. Il n'étoit plus. Ses dernieres paroles avoient été des malédictions: on voyoit encore ſur ſa figure les caracteres du déſeſpoir dans lequel il avoit expiré entre les bras des Chirurgiens. Il eſt inutile de parler plus long-temps en tierce perſonne; ce jeune homme, Chevalier, c'eſt moi: c'eſt une anecdote à ajouter aux autres leçons que j'ai eu le bonheur de recevoir pendant ma jeuneſſe.

Nous fûmes fort ennuyés, la derniere journée, par un Gentilhomme qui nous joignit à Langon. Il interrompoit à chaque inſtant nos converſations, pour nous faire remarquer des châteaux qu'il nous diſoit avoir appartenu à ſes ancêtres, ou appartenir à ſes parens. Il nous racontoit

LETTRE IX.

l'hiſtoire de ſa famille, ſes chaſſes, la maniere dont il élevoit ſes chiens, la manie qu'il avoit pour les chevaux. Enſuite il étoit queſtion de ſes laquais, de ſes actions généreuſes, de ſa modeſtie (*a*), de ſes relations avec les grands Seigneurs, les grands hommes, &c. Moins nous lui répondions, plus il étoit impertinent : s'il fut content de nous, nous ne le fûmes pas de lui.

Adieu, Chevalier. Ah ! je regrette bien le temps où je pouvois avoir de vos nouvelles tous les jours, & vous voir quand je le voulois. Je liſois derniérement que l'amitié eſt ce qu'il y a de plus doux au monde, que tous les plaiſirs cedent à celui d'avoir un compagnon de ſes plaiſirs & de ſes peines, un homme dont on puiſſe occuper *l'eſprit & le cœur*. Jugez ſi j'applaudiſſois à cette vérité : mais ce

(*a*) « Il n'y a qu'à faire comme moi, diſoit certain diſcoureur ; » je ne me loue » jamais. J'ai du bien, de la naiſſance ; je fais » de la dépenſe ; mes amis diſent que j'ai » quelque eſprit ; mais je ne parle jamais » de tout cela. Si j'ai quelques bonnes qua- » lités, celle dont je fais le plus de cas, c'eſt » ma modeſtie ». (*Lettres Perſanes.*)

LETTRE IX.

n'étoit que pour m'affliger de ce que je ſuis ſi loin de vous. Vous êtes dans les lieux où Young enterra ſa fille chérie. Il y a de cruels momens dans la vie pour une ame ſenſible !

Je ſuis tout à vous, &c.

LETTRE X.

Bordeaux, le 2 Août 1770.

J'AI dîné aujourd'hui avec M. le Baron de Budos, jeune homme de cette province, Capitaine au Régiment de Royal Dauphin. Voici un trait par lequel il a rendu les premieres années de ſa jeuneſſe recommandables.

Il paſſoit une partie de l'année à Budos, terre qui appartenoit à M. ſon pere. Etant un jour à la chaſſe, éloigné du château, preſſé par la faim, il entra dans la premiere maiſon qui s'offrit à ſes regards. Il étoit connu dans tout le pays. Il arriva que cette maiſon appartenoit à un honnête homme qui vivoit du travail de ſes mains. Il n'étoit pas en état de faire des proviſions : il envoyoit chercher du pain livre par livre chez le boulanger ; & quelque-

fois il n'en étoit pas pourvu, sur-tout lorsqu'il avoit pris son repas. Il étoit précisément dans ce cas-là lorsque le jeune Baron entra chez lui. Il lui présenta ce qui lui en restoit, le priant de l'excuser (*a*); & il lui dit la raison pour laquelle il ne lui en offroit pas davantage. Le jeune Baron cependant dévoroit le pain, & ne sembloit que très-peu occupé de ce que son hôte lui disoit. Cependant il sort, en témoignant sa reconnoissance par les discours les plus obligeans. Il se rend aussi-tôt chez un meûnier ; &, laissant un louis, seul argent qu'il avoit pour ses menus-plaisirs, il lui ordonne d'envoyer pour ce prix, de la farine à ce malheureux, dont il lui indiqua la demeure, recommandant de dire que c'étoit une restitution.

Je connois deux jeunes gens, dignes fils d'un pere respectable qui les a élevés lui-même, qui remirent, chacun en

(*a*) Les gens riches ne sçavent pas faire des remarques ; en voici une qui pourra leur être utile. Ils n'obligent jamais avec générosité ; ils refusent toujours avec mépris & dédain. Un pauvre qui donne tout ce qu'il a, s'*excuse* toujours de ce qu'il ne peut donner ni davantage, ni du meilleur.

LETTRE X.

particulier, & en se cachant l'un de l'autre, douze francs, qu'ils avoient également pour leurs menus-plaisirs, à leur mere, qui faisoit une quête pour une famille honteuse. Cette mere en ressentit à juste raison la plus vive satisfaction. Le pere ne les considéroit qu'avec attendrissement; il croyoit que la beauté de leur ame s'étoit communiquée à leur figure (*a*); & il embrassoit tour-à-tour ses enfans, qui aimoient à être bienfaisans, & sa digne épouse, qui leur en donnoit l'exemple. Ah! quels momens pour des parens! Il n'y a point de peines multipliées qui ne soient compensées par la douceur qu'ils en ressentent.

SUITE de l'Extrait du Journal.

Je ne peux m'empêcher de faire trouver ici une place à la reconnoissance. Il me présenta à cet Imprimeur, & l'engagea à me rendre ser-

(*a*) L'honnêteté & la vertu, dit Cicéron, nous charment, & nous rendent aimables ceux en qui nous en appercevons.

Formam quidem ipsam, Marce fili, & tanquam faciem honesti vides: quæ si oculis cerneretur, mirabiles amores, ut ait Plato, excitaret sapientia. (CIC. de Off. Lib. I, cap. 5.)

vice (*a*). Celui-ci est fort compatissant. Son Commis (*b*) ne lui est pas moins attaché par devoir que par sympathie. L'un & l'autre me donnerent des témoignages de la bienfaisance la plus rare ; &, de concert avec un honnête homme de leurs amis (*c*), ils me mirent à même

LETTRE X.
EXTRAIT DU JOURNAL.

(*a*) MM. les freres *Labottiere*. Il ne passe pas un pauvre devant leur magasin, qu'on ne lui donne ; & ils ne laissent jamais échapper l'occasion de rendre service.

(*b*) M. *Habrard*, jeune homme de mérite, & d'une grande modestie. Il est actuellement occupé à la Bibliotheque du College de Guienne.

(*c*) M. *de Bacqueman* fils, aussi respectable par sa bienfaisance, que recommandable par l'égalité de ses mœurs & la douceur de son caractere. Il a le bonheur de vivre avec M. son pere & Mad. sa mere, qui captivent le respect de toutes les personnes qui les approchent.

Que ne puis-je faire connoître en particulier chacune des personnes de cette ville qui m'ont comblé d'amitiés & de bienfaits dans mes malheurs, par pure générosité ! Je vais nommer les principales, auxquelles la reconnoissance & l'amitié m'attachent. Puisse cet Ouvrage survivre à mes derniers neveux, & leur apprendre que c'est moins pour élever mes bienfaiteurs que je fais mention d'eux, que pour les présenter comme des modeles qu'ils doivent tâcher d'imiter ! Mes

LETTRE X.

EXTRAIT DU JOURNAL.

d'être tranquille, & de pouvoir mettre l'avenir à profit.

Plusieurs jours se passerent, pendant lesquels je ne manquai pas de le voir, & d'aller me promener avec lui. On lui

amis, ô hommes respectables ! vous n'en serez pas moins l'ornement de cet Ouvrage, & le gage de mon immortalité dans la mémoire des gens de bien.

M. *Grégoire*, Marchand, vis-à-vis le Bureau des Classes ; M. le Marquis *Dulyon* ; M. *Bullote*. Il rend à un honnête homme qui est dans le commerce, le service de partager les soins de l'éducation de ses enfans. C'est un jeune homme aimable & estimable. Il avoit été tiré du College de Metz pour faire l'éducation du fils de M. le Comte de Valence ; il s'est chargé ensuite de celle du fils de M. le Marquis Dulyon : il n'a achevé ni l'une ni l'autre. Le Négociant chez lequel il est, est M. *Fonfrede*, dont on ne peut mieux faire l'éloge qu'en disant qu'il sçait apprécier les soins qu'on prend pour ses enfans, & qu'il croit que sa reconnoissance ne doit point avoir de bornes. M. *Berjon*, Avocat, ancien Jurat ; Mad. veuve *Boyer*, rue des trois conils. Malgré une suite de malheurs qu'elle a éprouvés, elle cherche toujours l'occasion de rendre service : douée des qualités du cœur les plus rares, elle a élevé une nombreuse famille, dont l'union fait l'éloge. Mad. *Duroy*, Premiere-Présidente-Douairiere de la Cour des Aides & Finances de Guienne. Elle a bien voulu me servir

recommandoit ſur-tout peu d'exercice, & ſouvent. Quelquefois il paroiſſoit plus raſſuré ſur ſon rétabliſſement. Je croyois qu'il devenoit tous les jours plus pâle & plus défait. Il avoit l'air d'avoir eu une belle figure; & c'eſt peut-être ce qui le rendoit ſupportable: il avoit preſque toujours ſon chapeau ſur ſa tête; ce qui cachoit encore une partie de ſon viſage. Nous eûmes ſouvent des converſations ſur divers ſujets: cependant elles étoient toujours morales; c'étoit toujours ou ſur la Religion, ou ſur l'éducation, ou ſur quelques points particuliers de la morale. Un jour nous avions parlé de la ſenſibilité.

LETTRE X.
EXTRAIT DU JOURNAL.

de mere, & a juſtifié envers moi, par ſes bontés, la vénération que toute la Ville a pour elle. M. *Blancan*, Négociant. En général, je n'ai qu'à me louer des habitans de cette ville. J'en connois un grand nombre; il n'en eſt pas un à qui je n'aie des obligations. On reproche aux Bordelois de ne pas s'adonner aux ſciences: mais ne doit-on pas les louer beaucoup d'avoir le cœur excellent? Cette ville a une Académie, dont M. *Chenaut-Pedeſcaux* eſt un Membre reſpectable, & qui eſt un des plus honnêtes hommes qu'il ſoit poſſible de trouver. J'eſtimerois beaucoup l'honneur d'être *citoyen* de cette belle & grande ville.

LETTRE X. *EXTRAIT DU JOURNAL.*

S'il eſt un enfer, dit-il, ſi Dieu a laiſſé les hommes libres ſur les moyens de parvenir au bonheur ou d'en être privés, c'eſt ſur l'inſenſible que tombera ſon jugement le plus rigoureux. Il me prouva que la ſenſibilité eſt la ſource de toutes les vertus morales, & le fondement de la ſociété. Une autre fois il me parla de la néceſſité de ſe faire des principes. Ce n'eſt pas en imitant cet Empereur Romain qui diſoit vouloir tout ſçavoir, afin de n'être trompé ſur rien : mais nous ſommes obligés de connoître ce qui regarde la conduite de notre vie. « Ainſi il ſuffit à un » pilote qui voyage ſur mer, de ſça- » voir ſi le cordon de ſa ſonde eſt aſſez » long pour trouver fond en certains » endroits qu'il lui importe de con- » noître pour bien diriger ſa courſe, » & éviter les bas-fonds qui pourroient » le faire échouer ». Un autre jour, il fut queſtion du bonheur & du malheur de cette vie.... Ah ! dit-il, il n'y en a que pour celui qui mene une vie innocente. Ah ! que l'abyme où le crime précipite eſt profond ! Juſtice divine, que vous êtes rigoureuſe ! Vous exercez dès cette vie le pouvoir

LETTRE X.

EXTRAIT DU JOURNAL.

le plus abſolu. Les peines de l'enfer peuvent-elles être plus terribles que les remords dont l'ame coupable eſt agitée ? En vain cherche-t-elle à ſe diſtraire: ils la pourſuivent; le bruyant des plaiſirs ne l'en préſerve pas. Elle n'eſt jamais accompagnée que de ſes forfaits : elle ne jouit des lumieres de la raiſon que pour ſon ſupplice. Dévorée par le feu continuel des regrets, elle eſt encore environnée d'objets qui portent en elle le déſeſpoir, qui ne l'abandonne plus, pas même lorſqu'elle quitte un corps qu'elle a trop ſouvent profané: inſtant fatal, où la plus grande confiance en un Dieu miſéricordieux n'efface pas l'idée de l'avoir offenſé, & la crainte d'en être puni !

Il terminoit toujours ſes converſations par ces mots, Faites cela, Abſtenez-vous de cela : la triſteſſe profonde dont il les accompagnoit, les rendoit encore plus intéreſſantes. Je ſentois pour-lors qu'il y a des vérités qui font une douce impreſſion ſur nous toutes les fois qu'on nous les repréſente (*a*). C'eſt qu'elles tiennent intimement à notre

(*a*) Si cela eſt vrai, j'ai lieu d'eſpérer que mon Ouvrage aura ſon utilité.

LETTRE X. *EXTRAIT DU JOURNAL.*

ame, ou à ce qui nous conſtitue; & que lorſqu'on n'eſt pas bien en état de réfléchir & de les appercevoir ſoi-même, on étoit pénétré de reconnoiſſance & d'une ſorte de vénération pour ceux qui ſuppléoient à notre foibleſſe & à l'inertie de notre raiſon.

Cependant il m'interrogeoit ſouvent ſur ce qui avoit été l'objet de mes occupations pendant ma plus tendre jeuneſſe : il vouloit que j'entraſſe dans les moindres détails; il paroiſſoit y prendre beaucoup de part. Il y avoit des momens où je croyois qu'il alloit me dire quelque choſe d'important: mais auſſi-tôt il avoit l'air embarraſſé; il m'examinoit avec un air qui tenoit de la curioſité; des ſoupirs entrecoupoient tous ſes diſcours. De mon côté, raſſemblant divers propos qui lui étoient échappés, je deſirois qu'il me les expliquât.

Son pere m'avoit prié de le diſtraire le plus qu'il dépendroit de moi, des idées noires dont il ſembloit nourrir, pour ainſi dire, ſon ame: je n'en venois point à bout; il n'y avoit rien d'agréable pour lui. Cependant il fut obligé d'aller paſſer quelques jours à la cam-

pagne. Il auroit bien desiré que je l'y eusse accompagné ; mais cela n'étoit pas possible. Il me promit de venir me voir le cinquieme jour au matin.

LETTRE X. *EXTRAIT DU JOURNAL.*

Le temps de son absence me parut fort long ; cependant le jour marqué arriva.

J'étois logé à un troisieme : ma chambre étoit bien exposée, & dominoit toute l'étendue du port. Au bruit près, qui est incommode pour ceux qui ne sont pas accoutumés à en entendre, ce sont les logemens les plus agréables. Le travail continuel qui se fait tant sur le port que sur les navires, est un spectacle fort intéressant. Vous voyez une multitude de personnes de tout sexe occupées, les unes à charger des voitures, les autres à décharger des bateaux : celles-ci gémissent sous le poids des balles de coton ; celles-là roulent des bariques remplies de sucre & de café. Vous entendez les cris des matelots, qui s'excitent à l'ouvrage par mesures, mêlés au bruit des cordages & des poulies ; vous voyez leurs travaux. En jetant les yeux plus près de soi, vous pouvez rire de la frisure élégante d'un Abbé qui s'admire, ou de la

LETTRE X. *EXTRAIT DU JOURNAL.*

fatuité d'un homme qui s'enorgueillit de la boue dont les roues de ſon caroſſe ſont bordées. Ce jour-là préciſément étoit de ces beaux jours d'automne, tels que le vigneron les deſire pour amaſſer les biens qui lui ont coûté tant de peines & de ſueur. Un côteau encore verd s'élevoit de l'autre côté de la riviere, paré des rayons du ſoleil. Il n'étoit point environné de brouillards épais. Le bas n'étoit point frappé par les eaux d'une mer en fureur; au contraire, ſon gazon deſſéché invitoit à aller s'y repoſer. On n'entendoit que le bruit majeſtueux d'un fleuve qui s'écoule: l'abaiſſement de ſes eaux plus unies que la glace, promettoit une retraite paiſible & agréable: quelques oiſeaux même ſembloient ramener le printemps par leurs chants mélodieux.

Je demeurai une heure & demie à contempler ce ſpectacle. Cependant la matinée s'avançoit; il ne venoit point. Combien d'idées vinrent m'alarmer! Tandis que la nature rit, me diſois-je, peut être s'affoiblit-il davantage; peut-être je ne le verrai plus. J'étois occupé de ces idées ſiniſtres, lorſqu'il entra dans ma chambre.

Lettre X. *Extrait du Journal.*

Nous nous témoignâmes réciproquement la ſatisfaction que nous avions de nous voir. Je m'informai plus particuliérement de ſa ſanté. Après quelques détails dans leſquels il entra à ce ſujet, il dit : Ah ! je meurs tous les jours, malgré les remedes & ma vigilance. Tout eſt relâché : je ne me nourris plus ; mon eſtomac eſt abſolument ruiné ; ma ſubſtance . . . . je n'en ſuis plus le maître.

En effet, il étoit plus défait qu'à l'ordinaire. Il s'arrêta, & nous fîmes ſilence. Bientôt il le rompit, &, pouſſant un profond ſoupir : Non, non, dit-il d'une voix lamentable, il n'y a plus rien à eſpérer : ſouffrir & mourir, voilà mon partage. Il s'arrêta encore. Ah, grand Dieu ! que je ſuis malheureux ! Ses yeux ſe baignerent de larmes. Bientôt, prononçant à pluſieurs repriſes les mots de *cruels parens !* ſa bouche ne proféra plus que des malédictions contre eux, contre lui-même. O ciel ! qu'entendis-je ? Quel nouvel état il me faiſoit éprouver ! Chacune de ſes paroles portoit la terreur en moi. Il paroiſſoit avoir horreur de lui-même ; il s'accuſoit de

LETTRE X.

EXTRAIT DU JOURNAL.

ſuicide ; il bégayoit les mots de *crime* & de *ſacrilege* ; ſes membres trembloient.

Nous gardions le ſilence entre nous. Ses yeux rencontroient les miens : il ſembloit qu'ils me diſoient de le rompre, & qu'ils me demandoient grace. Que ſignifioient ces mots, *ſuicides, cruels parens ?* Tout-à-coup je l'apperçus fondant en larmes ; il pouſſoit de longs ſanglots, cachant ſon viſage de ſes deux mains. Je ne pus tenir à ce ſpectacle : je m'avance vers lui. Levez donc la tête, lui dis-je à pluſieurs fois. Il la leva ; & me prenant la main, Monſieur, me dit-il, ayez pitié de moi. — Ah ! repris-je, s'il eſt vrai que les peines perdent de leur amertume lorſqu'on les verſe dans le ſein de l'amitié, doutez-vous des ſentimens qui m'attachent à vous ? Je me ſaiſis pour-lors de ſa main tremblante & preſque froide. Au nom de l'Etre ſuprême, continuai-je, ſoulagez ce cœur qui palpite : allons, uſez donc de votre raiſon. — Ma raiſon ! reprit-il.... Elle eſt égarée ; je ne ſuis pas digne de toutes vos attentions. — Que dites-vous? Ignorez-vous combien vous m'êtes

cher ? Faites que mon affection ne soit pas vaine ; mettez-moi à même de vous la prouver. — Je le voudrois bien, & je le dois ; mais je n'ose, ajouta-t-il, en me regardant fixement ; vous serez honteux vous-même. — Osez donc, repris-je. Hé bien ? vos foiblesses.... — Elles sont d'une nature.... A peine osé-je me les représenter à moi-même. Il me dit ces dernieres paroles d'un ton si touchant, que je ne pus m'empêcher de verser (*a*) des larmes, malgré

(*a*) Voilà un terrible pleureur ! diront les gens du monde. Personnage de Roman, ajouteront-ils. Oui, pour vous, cœurs d'airain, qui vous plaisez dans votre insensibilité. Vous fermez à tous les événemens qui ne vous regardent pas particuliérement, toutes les avenues de votre ame. Apprenez à sentir la sympathie qu'il y a entre tous les hommes, & vous jugerez que ce que vous traitez d'excès, est dans la nature des choses ; que votre prétendue fermeté est un vice de votre cœur corrompu ; qu'il faut d'abord avoir cette sympathie avant que de vouloir lui circonscrire des bornes ; & il ne vous convient point, à vous qui rompez sans cesse les liens qui devroient nous unir, de les resserrer ou de les étendre à votre gré. « Méprisez, dit Young, l'homme superbe qui » rougit de pleurer. L'homme ne s'avilit » point en répandant des larmes. La raison

LETTRE X.

EXTRAIT DU JOURNAL.

la fermeté que j'avois affectée jusqu'alors. Mes pleurs firent augmenter les siens : nous restâmes quelques momens dans cet état.

Enfin, dit-il, c'est assez combattre contre la honte & l'amour-propre : votre sensibilité me rassure, & la reconnoissance l'emporte. Je m'abandonne entiérement à elle : oui, je vais payer à votre amitié le tribut qu'elle exige de moi.

Ses yeux étoient offusqués du jour : je fermai les volets, j'eus une lumiere. Que ce que je vais vous raconter, me dit-il, ne nous passe point, du moins tant que je vivrai. Je le tranquillisai. Il réfléchit un peu. Il me prévint qu'il entreroit peut-être dans des détails minutieux en apparence, mais qu'ils étoient nécessaires; qu'en les omettant, il courroit le risque de ne

» permet les pleurs à un être malheureux & » sensible ; elle n'en défend que l'excès ».

Voyez, dans les *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*, année 1774, *Mœurs des siecles héroïques*, par M. *de Rochefort*, la maniere dont les pleurs des Héros Grecs y sont vengés des critiques pusillanimes par cet Académicien, dont la sensibilité de l'ame & l'aménité du caractere égalent l'érudition.

pas me donner une connoiſſance exacte des choſes, & de leur cauſe ; ce qui étoit le point le plus eſſentiel & le plus inſtructif. Il commença ainſi :

LETTRE X. *EXTRAIT DU JOURNAL.*

HISTOIRE

D'UN JEUNE HOMME.

C'EST donc à préſent qu'il faut que je deſcende en moi-même, que je conſulte mon ame, que je cherche dans ſes replis les plus cachés, pour en tirer l'horrible hiſtoire de ma vie languiſſante ! Puis-je bien faire l'aveu des forfaits dont je ſuis coupable ? Ah ! mes ſoupirs m'annoncent déja le déſeſpoir où je vais tomber en me rappellant que j'en ai été capable. Mon cœur devient lâche; il m'abandonne.... Mais quelqu'un ne ſeroit-il point diſpoſé à écouter ce que ma voix ſourde & ſépulcrale va faire entendre ?

J'allai voir : je rentrai, en lui promettant qu'il ne ſeroit écouté que de moi, & qu'il ne ſeroit interrompu par perſonne.

Hélas ! non, continua-t-il, il n'y a que des êtres immobiles : leur ſilence ſe prête à mes deſirs. Mais ne recule-

LETTRE X. *EXTRAIT DU JOURNAL.* Hiſtoire d'un jeune Homme.

ront-ils pas d'horreur ? Ah, Dieu ! ſoutiens-moi ; c'eſt à toi que je vais parler. Mon Dieu ! toi, mon ame, voilà les ſeuls témoins que je veux avoir : hélas ! que ne puis-je me ſouſtraire à eux ! Eclaire-moi, foible lumiere ; prends garde que mon ſouffle empeſté ne te raviſſe ta flamme. Table, (il étoit appuyé) ſoutiens-moi, ſoutiens ce corps qui m'eſt à charge ; prépare-toi à recevoir les larmes abondantes que je vais verſer.... roidis-toi contre mes agitations redoublées. Jeune homme, au milieu du récit que j'entreprends, ſi je ſuccombe, & que la main de Dieu s'empreigne ſur moi ; ſi la mort, enfin, terminant.... (Ah ! que dis-je ? à peine ſont-ils commencés....) ſi la mort, par pitié, interrompt le cours de mes jours ; annonce aux mortels étonnés qu'un pareil ſort eſt réſervé à quiconque ſacrifie comme moi....

Je n'oſe achever, me dit-il foiblement ; & tout de ſuite il friſſonna. Il ſe remit bientôt, & continua ainſi :

Revenez de votre frayeur, mon cher Monſieur ; que ma figure vous prépare à apprendre ce que je vais

LETTRE X.
EXTRAIT DU JOURNAL.
Hiſtoire d'un jeune Homme.

vous révéler : oui, prêtez l'oreille, je vais vous inſtruire. Par pitié pour moi, cachez l'horreur que mon récit vous cauſera. Recueillez-en juſqu'à la moindre circonſtance : elle vous ſera peut-être utile .... à vous, à d'autres. Hélas ! que cet eſpoir me flatte ! Après avoir cauſé ma perte, puiſſé-je prévenir celle des autres ! *O peres ! ſi vous pouviez me voir & m'entendre !*... C'eſt ainſi, mon Dieu ! que je pourrois apporter quelque légere compenſation aux forfaits dont je vais m'accuſer.... Que mes intentions ne ſoient pas ſans mérite.... Hélas ! pourrois-je m'acquitter....

Ce fut après cet exorde ſingulier, qu'on ne trouvera point déplacé dans la bouche d'un homme animé du repentir, & que la ſimple contemplation de ſes crimes abſorbe, qu'il entra en matiere. Ce ſont de ces poſitions dans leſquelles il faut être ou avoir été, pour ſçavoir ce qu'on peut dire ou penſer.

Je vous ai dit que je ſuis de la ville de...., aſſez éloignée d'ici. J'y ai reçu le jour de parens honnêtes, retirés du commerce, auquel ils ont gagné une petite fortune. De cinq enfans

LETTRE X.

EXTRAIT DU JOURNAL.

Hiſtoire d'un jeune Homme.

qu'ils ont eus, j'ai été le ſeul garçon; ce qui m'a rendu plus précieux à leurs yeux. La nature m'avoit favoriſé du côté des agrémens du corps & de la figure : il ne le paroît pas à préſent; mais c'eſt ma faute, & celle du temps. Préſent fatal ! combien de fois je t'ai maudit ! A peine fus-je né, que tout ce qui m'environnoit ne reſpiroit qu'admiration de ma jolie figure ; mes parens avoient la foibleſſe de s'en féliciter devant moi. On me trouvoit la peau belle, les traits du viſage bien formés; on prédiſoit qu'ils ſeroient bien dangereux lorſque le ſentiment les animeroit. Les femmes, par fantaiſie, ou pour plaire à mes parens, me nommoient un *Amour ;* elles admiroient je ne ſçais quoi qui promettoit beaucoup. On diſoit que je ſerois *bien fait*; on ne manquoit jamais de m'embraſſer, en me donnant le nom de *charmant.*

Si mes parens témoignoient de la ſatisfaction, j'en reſſentis bientôt : j'ignorois que ce qui me flattoit devoit m'être nuiſible; c'étoit à eux à prévoir que je pourrois bien devenir fat. Quelquefois ma mere recommandoit aux perſonnes qui la félicitoient de

de ſon bonheur d'avoir un fils comme moi, de ne pas parler ſi haut, que cela me donnoit de la vanité : mais je n'avois pas moins entendu, & j'étois bien perſuadé qu'on me rendoit juſtice. Hélas ! ces choſes ſont encore préſentes à mon eſprit. Je voulois du mal aux perſonnes qui venoient chez mon pere, & qui ne paroiſſoient pas faire attention à moi : je profitois des libertés que j'avois entendu excuſer en faveur de mon âge, pour me faire remarquer ; ſi je ne réuſſiſſois pas, je concevois une mauvaiſe idée d'elles. Depuis ce temps-là, ces impreſſions que j'ai priſes ne ſe ſont point effacées ; & j'ai conſervé encore pour pluſieurs une eſpece d'antipathie invincible, particuliérement pour une de mes tantes, qui faiſoit des reproches à ma mere de ce qu'elle ſe conduiſoit ſi mal envers moi. Elle oublioit elle-même qu'il n'y a rien de plus pernicieux que de diſputer, devant un enfant, ſur les moyens qu'on doit employer pour l'élever. Je n'étois qu'un enfant ; mais je ſçavois fort bien profiter de cette diverſité de ſentimens que je remarquois, pour me conduire à ma tête.

LETTRE X.
EXTRAIT DU JOURNAL.
Hiſtoire d'un jeune Homme.

LETTRE X. *EXTRAIT DU JOURNAL.* Hiſtoire d'un jeune Homme.

Si j'étois ſi charmé qu'on parlât de moi, de mon côté, je n'épargnois rien pour réuſſir à plaire : il falloit pour-lors que toute la maiſon fût à mes ordres ; dès que ma vanité me commandoit, tout le monde devoit obéir. J'ai oublié de vous dire que j'étois ſouvent incommodé : alors on témoignoit de l'alarme, du chagrin ; on ne me contrediſoit en rien ; je n'avois qu'à me plaindre, & les domeſtiques étoient *grondés*. Mes beſoins n'étoient que des fantaiſies ; on les reſpectoit ; la vile complaiſance, l'aveugle ignorance, prévenoient mes moindres ſouhaits. J'avois une ſœur qui étoit toujours malade, parce qu'elle avoit ſucé un lait corrompu en nourrice : on n'avoit nul égard à ſes plaintes ; on ne ceſſoit de la maltraiter ; on prétendoit qu'elle n'aimoit qu'elle ſeule. Ma mere prétendoit auſſi que ma ſœur ne l'aimoit pas : peut-être n'avoit-elle pas de raiſons pour l'aimer (*a*). Mais

(*a*) J'ai vu renfermer dans une maiſon de force un jeune homme, triſte victime de la dureté de ſes parens & de la cabale. Comme ſon pere (*pater quem nuptiæ demonſtrabant*) le maltraitoit, celui-ci diſoit qu'il ne pouvoit

on ne lui parloit jamais qu'avec humeur. Elle mourut bientôt : on se consola de sa perte en disant qu'elle étoit *en paradis* , ou plutôt personne n'en fut affecté.

Lettre X. *Extrait du Journal.* Histoire d'un jeune Homme.

Peres, s'écria-t-il, l'état que vous avez pris est bien respectable ; mais que votre indolence l'avilit ! Si l'attrait du plaisir vous a ouvert les rideaux enchantés du lit nuptial, intéressez-vous aux êtres à qui vous y donnez la vie, pour les hommes & pour Dieu. Leur éducation ne doit point être l'effet du hasard ; elle doit avoir pour base de mûres réflexions, des conseils solides, je veux dire, appuyés non-seulement sur l'expérience, car elle varie suivant les différens sujets ; mais sur une théorie qui ne laisse pas d'avoir son mérite, lorsqu'elle tient à la nature des choses & au bon-sens. La conduite en doit être soignée avec

croire qu'il fût son fils. Dans le fait, il ne l'étoit pas ; mais il le soupçonnoit, par les mauvais traitemens qu'il éprouvoit. Le véritable pere le fit passer pour fou, & on eut le crédit de le faire enfermer. Nous discuterons, dans mon Ouvrage sur *l'Homme*, les abus de l'autorité paternelle, & nous tâcherons de l'établir sur la *raison* & la *Religion*.

LETTRE X.

EXTRAIT DU JOURNAL.

Histoire d'un jeune Homme.

une exactitude proportionnée aux raisons d'intérêt qui unissent un pere à son enfant. Revenons à moi.

J'étois donc l'objet des attentions d'un chacun ; on étudioit même mes goûts, & on se prêtoit à mes caprices (*a*) : ma coëffure & mon habillement me méritoient toujours des complimens.

A mesure que je croissois en âge, je n'épargnois rien pour me rendre plus agréable, & je m'estimois toujours davantage. Mon pere & ma mere, selon la coutume, me laissoient souvent

(*a*) On les avoit fait naître, comme on l'a vu : ce n'est pas l'enfant qu'il faut en accuser, mais les parens.

« Sçavez-vous quel est le plus sûr moyen » de rendre votre enfant misérable ? C'est de » l'accoutumer à tout obtenir : car, ses desirs croissant incessamment par la facilité » de les satisfaire, tôt ou tard l'impuissance » vous forcera, malgré vous, d'en venir au » refus ; & ce refus inaccoutumé lui donnera » plus de tourment que la privation même » de ce qu'il desire. D'abord il voudra la » canne que vous tenez ; bientôt il voudra » votre montre ; ensuite il voudra l'oiseau » qui vole, il voudra l'étoile qu'il voit briller, il voudra tout ce qu'il verra : à moins » d'être Dieu, comment le contenterez» vous » ? (*ROUSSEAU*, *Emile*, Tome I.)

LETTRE X. *EXTRAIT DU JOURNAL.* Histoire d'un jeune Homme.

à la maiſon avec mes ſœurs ; ils recommandoient ſeulement à un domeſtique de prendre garde que nous ne nous fiſſions point de mal ; au reſte, nous pouvions faire tout ce que nous voulions. On nous avoit donné pour compagnie, dès notre enfance, de petites Demoiſelles qui étoient nos voiſines, & qui étoient à peu près de même âge que nous ; elles étoient compagnes de nos divertiſſemens. Nous n'allions guere chez leur mere. Celle-ci ne ſortoit pas : elle *n'aimoit pas les enfans ;* on emmenoit les ſiens chez les autres. Elles étoient fort jolies, & je les aimois beaucoup. Si quelquefois elles entroient lorſque mon pere & ma mere étoient encore avec nous, quoique nous ne fiſſions pas enſemble de grandes cérémonies, il falloit que j'allaſſe au-devant d'elles, que je leur préſentaſſe la main ; quelquefois on me diſoit de les embraſſer. Je n'attachois pas grand prix à cela ; enſuite je ſentis que la privation m'en ſeroit douloureuſe. Il arrivoit que ces Demoiſelles ſe faiſoient prier ; ce n'étoit pas lorſque nous étions ſeuls : je tâchois d'avoir par ruſe ce qu'on ne vouloit pas m'ac-

LETTRE X. *EXTRAIT DU JOURNAL.* Hiſtoire d'un jeune Homme.

corder de bonne volonté. Mon pere & ma mere rioient de mon embarras; ils me ſuggéroient des moyens pour en ſortir : je les ſaiſiſſois à merveille, & j'étois comblé d'éloges. Mais ce que l'on regardoit comme des jeux d'enfans, ce qu'on louoit comme des traits de fineſſe, a influé d'une maniere terrible ſur ma vie.

Ces Demoiſelles, en grandiſſant, apprirent à être plus réſervées : elles ne m'en parurent pas moins aimables. Le ſexe ne quitte ſouvent l'enfance que pour la remplacer par la coquetterie (*a*).

Les familiarités commencerent à ceſſer de leur part. Quant à moi, je pouvois avoir quatorze ans : je vivois dans une indépendance abſolue, ſça-

(*a*) On trouvera dans l'*Hiſtoire d'une jeune Demoiſelle*, que j'ai annoncée plus haut, des faits intéreſſans, relatifs à l'éducation des filles ; j'y traiterai ſur-tout de l'importance des mœurs dans les familles. Je trouverai peut-être une cauſe de la corruption, dans le relâchement des mœurs dans les familles, je veux dire, entre les freres, les ſœurs, les couſins, les couſines.... Des libertés que le ſang ſemble autoriſer ou juſtifier, paroiſſent ſouvent de peu de conſéquence, & elles ont des ſuites terribles.

chant toujours venir à bout de ce que je voulois faire, malgré les violentes oppositions de ma mere, qui commençoit à s'appercevoir que je ne lui donnerois pas beaucoup de satisfaction. Par conséquent, je vivois dans l'oisiveté. J'avois plus d'une raison pour ne pas aimer les occupations auxquelles on vouloit m'attacher. Mes parens n'avoient pas même voulu se donner la peine de m'apprendre à lire. J'ai tort: mon pere l'avoit entrepris; mais il l'avoit bientôt abandonné, disant que *cela l'ennuyoit* (a). Les maîtres qu'on m'avoit donnés ne sçavoient guere que me faire des reproches. Cependant j'a-

LETTRE X. *EXTRAIT DU JOURNAL.* Histoire d'un jeune Homme.

(*a*) Voyez, dans l'Histoire de M.r de M..., de quelle maniere le Baron apprit à lire & à écrire.

On fait une grande affaire de chercher les meilleures méthodes d'apprendre à lire; on invente des bureaux, des cartes; on fait de la chambre d'un enfant un attelier d'imprimerie; Locke veut qu'il apprenne à lire avec des dez. Ne voilà-t-il pas une invention bien trouvée! Quelle pitié! Un moyen plus sûr que tous ceux-là, & celui qu'on oublie toujours, est le desir d'apprendre. Donnez à l'enfant le desir, puis laissez-là vos bureaux & vos dez; toute méthode lui sera bonne. (*Emile*, Tome I.)

LETTRE X.

EXTRAIT DU JOURNAL.

Hiſtoire d'un jeune Homme.

vois aſſez bien réuſſi à lire & à peindre. On me faiſoit lire l'*Hiſtoire de France*, l'*Hiſtoire Romaine.* L'ennui & la gêne que j'éprouvois pendant ces lectures, ne me rendoient que plus habile à trouver le moyen de les éviter, & préparoient en moi du dégoût pour un genre de vie ſérieux, & de l'amour pour une liberté entiere & pour les jeux : auſſi ma mere ne ceſſoit de répéter que, pour me *divertir*, j'étois *le premier homme du monde*, & que c'étoit-là tout mon mérite. La nouvelle conduite de nos Demoiſelles n'apporta point de changement à la mienne ; quand j'en rencontrois une, je voulois uſer des libertés qu'on m'avoit laiſſé prendre. On eût dit, en me voyant pour-lors, que j'avois la fiévre ; mon viſage étoit comme en feu, j'étois hors de moi-même. Je ſentois cependant qu'il me manquoit quelque choſe. Juſqu'alors, certaines converſations ne s'étoient tenues devant moi qu'à mots couverts, & ma mere avoit toujours ſoin de dire, *L'enfant eſt là ;* ce qui piquoit ma curioſité. J'avois acquis quelques légeres connoiſſances; enfin je réſolus de faire attention à

LETTRE X. *EXTRAIT DU JOURNAL.* Histoire d'un jeune Homme.

ce qu'on diroit, & de chercher dans mes livres.

Arrêtons-nous ici, & demandons aux parens pourquoi ils font un myſtere aux enfans de choſes qu'il faut qu'ils ſçachent. S'il faut en venir là, quels riſques a-t-on à courir en les leur apprenant pendant qu'ils ſont jeunes (*a*)? Certainement aucuns. Ne pourroit-on pas les leur annoncer d'une maniere propre à détourner les idées peu philoſophiques que le commun des hommes, trop brutal, y attache? Et pourquoi ne prendroit-on pas de-là occaſion de leur faire admirer les merveilles que le Créateur a multipliées ſous nos yeux? — Oui; mais, repliquai-je, lorſque l'âge des

(*a*) Voyez *Emile*, Tome II. Le lecteur pourra choiſir le parti qu'il croira le meilleur. Mais ce ſont des choſes relatives: je les diſcuterai toutes ailleurs. En attendant, il y a à profiter & dans ce que je dis, & dans ce que dit Rouſſeau. On peut conſulter Locke. On avoit dit à un enfant que les enfans ſe trouvoient ſous des choux. On liſoit un jour en ſa préſence un paſſage dans lequel il eſt dit que S. Jean fut béatifié dès le ventre de ſa mere. « Il n'avoit donc pas été pris » ſous un chou »? reprit l'enfant. Que répondre?

LETTRE X.
EXTRAIT DU JOURNAL.
Hiſtoire d'un jeune Homme.

paſſions viendra, pourrez-vous garantir un jeune homme des écarts dans leſquels les connoiſſances que vous lui aurez données le feront tomber ?

Prenez garde, répondit-il : le conſerverez-vous juſqu'à l'âge de ſeize ans ſans qu'il puiſſe prendre aucunes connoiſſances de ce ſecret de la nature ? Cela eſt moralement impoſſible. Je vous demande donc à préſent quel effet ne peut pas produire ſur un jeune homme la curioſité, & plus encore les changemens qui s'operent dans ſon individu, & les agitations continuelles auxquelles ſa propre chaleur, l'effervеſcence du ſang, & la vue d'une perſonne du ſexe, vont donner lieu ? — Mais il ne ſçaura rien. — Tant pis : il voudra apprendre : il va s'adreſſer peut-être à un domeſtique (*a*), peut-être à des jeunes gens débauchés. Etes-vous ſûr qu'ils reſpecteront ſon innocence ; qu'ils ne lui inſpireront pas des goûts infames ? Ah ! quel danger il court ! &

(*a*) Ce ſera un maître de muſique ou de danſe, ou bien quelque ouvrier. Le plus sûr eſt de ne s'en rapporter qu'à ſoi. Voyez *Lettre XIII.*

que votre discrétion lui est bien utile!

LETTRE X.
EXTRAIT DU JOURNAL.
Histoire d'un jeune Homme.

Un domestique en qui j'avois beaucoup de confiance & avec qui je badinois souvent, remarquant mon ignorance, rit de ma simplicité, & voulut avoir l'honneur de m'instruire : il s'en acquitta au long, & à ma grande satisfaction. Dieu ! que cette science me coûta cher par la suite ! Journée fatale ! que vous avez engendré d'actions exécrables ! Ah, mes parens !... Ah, mon Dieu ! vous m'abandonnâtes, ou plutôt je ne vous connoissois pas. Les prieres qu'on me forçoit de vous adresser, n'étoient que des mots, que je me hâtois de vous réciter, afin d'être entendu, & de jouir bientôt des choses qu'on me promettoit quelquefois pour m'y engager. Je vous regardois comme un tyran, d'obliger les enfans à rester pendant un quart d'heure à genoux, pour vous demander des choses dont j'étois pourvu : je me réjouissois bien d'être aussi grand que mon pere & ma mere, afin d'être dispensé de cet exercice. Ah ! pardonnez-moi toutes ces choses ; je n'avois pas intention de vous offenser.

Je ne me contentai pas des leçons

LETTRE X.
EXTRAIT DU JOURNAL.
Hiſtoire d'un jeune Homme.

de notre domeſtique ; je cherchai dans mon dictionnaire tous les mots qui avoient du rapport avec mes nouvelles connoiſſances : j'appris particuliérement de quoi mon âge me rendoit capable ; je fus flatté d'avoir une puiſſance que certains mouvemens m'avoient déja fait ſentir. Combien j'aurois eu beſoin d'être éclairé ſur mes véritables intérêts ! Dès-lors je réſolus d'être homme : j'ignorois que le fruit paroît mûr long-temps avant qu'il le ſoit. O miſérable jeuneſſe ! Je mis en uſage tout ce que la frénéſie dont j'étois poſſédé me ſuggéra. Je me tournai du côté de mes voiſines ; elles ſe moquerent de moi. Ma paſſion n'en devint que plus forte. Enſuite je tentai auprès des filles qui ſervoient dans la maiſon ; je les avois toujours préſentes à l'eſprit. Que d'images laſcives aſſaillirent mon imagination ! Cependant je continuois d'avoir des entretiens avec le domeſtique qui m'avoit inſtruit ; nos converſations étoient libres. Au reſte, ces confidences ne durerent pas long-temps, & ce fut peut-être ce qui avança ma perdition. Il avertit mon pere de ce que je lui diſois ; du moins j'eus lieu de

le croire ; car mon pere vint un matin dans ma chambre, me menacer de me faire enfermer, ſi je continuois à être *libertin*. Je vis d'où partoit le coup : je pâlis, je frémis ; mais je ne laiſſai pas d'être le même. Il eſt une eſpece d'inſenſibilité pour ſoi-même, qui fait qu'on ſe roidit contre les conſeils & les meilleurs avis. Ce vice eſt ordinairement celui d'une jeuneſſe fougueuſe qui n'écoute que ſes penchans, & dont l'ame s'eſt rendue, par habitude, inacceſſible aux attraits de la vertu : état malheureux, qui attire le mépris, & la trop funeſte complaiſance qui s'y accoutume ! Hélas ! que ſon ame auroit été touchée, s'il avoit deviné le peu de cas que je faiſois de ſes menaces ! Ah, mon Dieu !... que ne m'a-t-il plutôt ouvert les yeux ſur la profondeur du précipice qui ſe creuſoit ſous mes pas ! Des menaces, hélas ! ne m'en inſtruiſoient pas : j'aurois dû lui inſpirer de la pitié, & non de la colere (*a*). Combien de crimes, com-

LETTRE X. *EXTRAIT DU JOURNAL.* Hiſtoire d'un jeune Homme.

(*a*) Un *enfant* dans cet état doit être traité comme un *ami* qui ſeroit malheureux par ſa faute, ou, comme dit Plutarque, *malade* ; autrement, aux reproches qu'on lui

LETTRE X.

EXTRAIT DU JOURNAL.

Hiſtoire d'un jeune Homme.

bien de malheurs ſeroient demeurés dans la nuit éternelle & ſous les ombres du ſilence ! Mais mon pere étoit venu trop tard : il ne connoiſſoit pas mon tempérament ; il ne s'étoit point attaché à prévenir des penchans trop funeſtes, & à les tourner de bonne heure vers le bien : il en avoit fait naître, au contraire, de mauvais ; lui-même les avoit favoriſés, comme vous l'avez vu. J'ai pris, en grandiſſant, la forme que le haſard, les circonſtances m'ont procurée. Il n'étoit plus temps d'employer la rigueur : ſi vous prétendez redreſſer l'arbre courbé, vous le romprez. Ainſi j'avois acquis beaucoup d'indocilité, & autant de préſomption : les remontrances de mon

feroit pour-lors à contre-temps, il pourroit répondre : « Hé dea, mon ami ! je fais » mon teſtament, & les médecins me pré- » parent une médecine de *caſtoreum* & de » *ſcammonée*, qui ſont celle qu'on donne à » l'extrémité, quand il n'y a plus d'eſpérance ; » & tu me viens amener des raiſons de phi- » loſophie, & me faire des remontrances ! » J'ai beſoin d'aide & de ſecours. Fais comme » les nourrices : quand leurs petits enfans » ſont tombés, elles ne courent pas les battre » & injurier ; ains vont les relever, les laver, » nettoyer & raccoûtrer ».

LETTRE X.

EXTRAIT DU JOURNAL.

Histoire d'un jeune Homme.

pere ajouterent à ces défauts celui qui eſt le plus redoutable (*a*), l'*hypocriſie*. Voyez comme la chaîne ſe forme & devient longue. Ah ! ſi j'avois un fils dans une pareille ſituation.... Quel malheur ! Mais enfin je ne déſeſpérerois pas de lui. Je voudrois réparer le paſſé; gagner ſon amitié, ſa confiance, à force de douceur, de patience & d'aſſiduité ; m'aſſurer de ſa bienveillance : pour-lors j'aurois un fils. Mais mon pere ne fit pas ainſi.

Je ne confiai pas par la ſuite mes ſecrets à ce domeſtique; je les renfermai au-dedans de moi. Hélas ! ils furent comme l'huile qu'on jette ſur le feu. Je devins plus ardent à tâcher de ſatisfaire ma paſſion. Croiriez-vous juſqu'où je me laiſſai aller ? O foibleſſe ! ô humiliation ! Je m'échappois le ſoir en ſecret; ſemblable au lion furieux dont parle l'Evangile, je courois çà & là dans les rues, pour chercher des compagnes de ma lubricité. O combien de jeunes & ſages filles j'ai épouvantées ! Quelquefois, après qu'elles m'a-

(a) *Omnia vitia in aperto leviora ſunt, & tunc pernicioſiſſima, cùm ſimulatâ ſanitate ſubſidunt.* (SENECA, Ep. 57.)

LETTRE X.
EXTRAIT DU JOURNAL.
Hiſtoire d'un jeune Homme.

voient accablé de reproches, je voulois rentrer en moi-même ; mais je les oubliois bientôt, lorſqu'il s'agiſſoit d'eſpérer pour l'avenir.

Admirons, continua-t-il en joignant les mains, admirons la bonté du Ciel, qui ne permet pas que le méchant exécute ſes projets auſſi-tôt qu'il les a conçus : elle lui oppoſe tantôt les remords de ſa conſcience, tantôt la juſtice & la bonté des autres : un jour c'eſt un orage ; un autre, c'eſt la mort d'un proche : il ſemble qu'elle temporiſe avec l'homme criminel, pour le rappeller à lui. Par-tout j'éprouvai de la réſiſtance ; mes propoſitions n'inſpiroient qu'horreur. Il faut convenir que la corruption n'eſt pas dans les petites villes comme dans les grandes ; on n'y connoît point de filles publiques. Je voyois avec dépit, je l'avouerai même, avec honte & confuſion, les objets de mes deſirs me fuir en me maudiſſant, & aller chercher dans les maiſons voiſines un aſyle contre mon impudence.

Je témoignois de l'étonnement & de la triſteſſe : il continua ainſi :

Un jeune homme bien né, & qui

LETTRE X.
EXTRAIT DU JOURNAL.
Hiſtoire d'un jeune Homme.

mene une vie conforme à la raiſon, ſe perſuade avec peine qu'on ſe livre au mal avec réflexion ; il douteroit preſque, en ſe conſultant, qu'il y eût des méchans. Aimable Télémaque, ah ! je te reconnois là. Si tous les hommes étoient comme toi, la face de la terre changeroit. Le crime te paroît impoſſible. Heureux état ! Ne te familiariſe jamais avec l'idée du mal, tu n'y tomberas jamais. Lorſque celle de ma conduite, j'ai preſque dit de mes brigandages, s'offroit à mon eſprit, je la chaſſois. Les remords dont mon ame étoit aſſaillie parfois, ne me donnoient point le deſir de lui procurer le calme & le bonheur. Que dis-je ? Inſenſible ſur mon malheur, je n'en cherchois point la cauſe : ſouvent même, dans mon aveuglement, je me diſois que ma ſatisfaction intérieure dépendoit de celle de mes deſirs : il falloit que cela ſe fît ; le *comment* ne devoit m'inquiéter que du côté des difficultés. En un mot, je croyois pour-lors obéir aux loix de la nature, & je regardois toutes les autres comme des préjugés : je me perſuadois que tous les moyens qui

LETTRE X.
EXTRAIT DU JOURNAL.
Hiſtoire d'un jeune Homme.

pouvoient me conduire au but que je me propoſois, devoient être excuſés. Je dis excuſés, parce que je ne pouvois étouffer une voix intérieure qui me crioit que les plaiſirs que je recherchois, n'étoient de quelque prix que dans mon imagination déréglée. Mais que devins-je ? ou plutôt que ne devins-je pas ? J'étois réellement comme un arbre dont les vents déchaînés ont conjuré la perte, & dont ils abaiſſent les branches les plus voiſines de ſa tête altiere, juſqu'à ce qu'enfin il ſuccombe ſous la puiſſance de leurs efforts : mes deſirs naquirent en foule, & je fus bientôt terraſſé.

Il fit une pauſe. Je lui demandai quelques détails ſur la conduite de ſes parens à ſon égard ; il me répondit :

Hélas ! mon pere n'avoit pas voulu que j'allaſſe au College, de peur que je ne ſouffriſſe trop du froid, ou que je ne me bleſſaſſe, en badinant avec quelques écoliers. Il remarqua bientôt que je ne faiſois pas de grands progrès ſous mes maîtres à la maiſon, quoique relégué avec eux dans une chambre fort éloignée de la ſienne, lorſque je prenois mes leçons : il pré-

tendit, ainsi que ma mere, que je l'*ennuyois*, que je l'*embarrassois;* & il avoit pris le parti de m'envoyer au College, après avoir eu soin de me le faire regarder comme une punition. O Ciel! s'écria-t-il; je les *ennuyois!* je les *embarrassois!*.... J'ai entendu dire que lorsque les habitans des côtes de Guinée veulent vendre une femme, si elle a un enfant qui paroisse empêcher le marchand de l'acheter, ils l'arrachent des bras de sa mere, & le jettent du haut d'un rocher dans la mer. Nos parens sont-ils moins cruels? Il y a moins d'inhumanité à donner la mort tout de suite, qu'à la faire sentir; & tel est l'effet de leur conduite.

LETTRE X.

EXTRAIT DU JOURNAL.

Histoire d'un jeune Homme.

Quelquefois les miens me faisoient des représentations; mais c'étoit pour quelques défauts, par exemple, un défaut d'usage, une faute de langue; je ne sçais même comment il arrivoit qu'elles fussent toujours accompagnées de fureur (*a*). Souvent même il y avoit

(*a*) Cette fureur produisoit l'effet contraire de ce que recommande ici Plutarque. « Il n'y a rien qui fasse que celui qui re» montre offense moins & qu'il profite plus,

LETTRE X.

EXTRAIT DU JOURNAL.

Histoire d'un jeune Homme.

des contradictions entre ce que l'on me disoit d'un jour à l'autre : aussi je m'en soucíois peu, & j'étois satisfait d'avoir des motifs pour trouver leurs plaintes injustes.

Il y a des parens qui s'emportent contre leurs enfans avec plus de raison. La jeunesse ne voit pas le bien qu'on lui veut ; elle a souvent lieu de croire qu'on ne la reprend pas pour la corriger, mais pour la régenter ; elle n'a ni l'expérience sur laquelle se fonde la prudence, ni le jugement sain qui provient de la réflexion ; elle trouve leur zele démesuré, leurs leçons trop aigres. Elle n'est pas témoin des pleurs que la douleur leur arrache en secret. Hélas ! elle est à plaindre ; mais les parens sont coupables. Leurs reproches continuels ne sont jamais bien fondés : ou on ne les leur fait que d'après des principes dont ils ne conviennent pas ; & c'est la même chose que si on prouvoit l'utilité de la priere à quelqu'un qui ne croiroit pas en Dieu ; ou on ne leur dit que

» que, sans se *courroucer*, doucement, avec » affection & bienveillance, s'adresser à ceux » qui faillent ».

LETTRE X.

EXTRAIT DU JOURNAL.

Histoire d'un jeune Homme.

des choſes dont ils ſont inſtruits; & dès qu'ils n'y conforment pas leurs mœurs, c'eſt une preuve qu'ils ne craïgnent pas leurs remontrances : à plus forte raiſon doit-on croire qu'ils ne vous écouteront pas. Le parti le plus ſage, continua-t-il, eſt d'attendre tout de ſa vigilance & de leur raiſon, en l'éclairant avec douceur & en la touchant.

On peut quelquefois témoigner de la pitié aux enfans, mais il faut ſurtout ménager leur ſenſibilité. Mais ce qu'il y a encore de nuiſible, quoique fort commun, c'eſt cette étrange diverſité de conduite de la part des parens : ils ſont preſque indifféremment ſéveres ou foibles, d'humeur gaie ou en colere. Lorſque leurs enfans ſeront préſens, ils ſe plaindront d'eux (*a*);

(*a*) Il faut juger les *enfans*, comme les *hommes*, moins par leurs *vices* que par leurs *vertus*. Pourquoi un pere exige-t-il que ſon fils n'ait point de défauts ? Il n'y a point d'hommes qui n'en ait. Nous vivrons en paix avec les hommes & nos enfans, lorſque nous n'exigerons pas d'eux plus que ce que nous leur donnons nous-mêmes. Gardons-nous de cenſurer des défauts où il y a de grandes vertus; nous ferions croire que nous n'avons

LETTRE X.

EXTRAIT DU JOURNAL.

Hiſtoire d'un jeune Homme.

au même moment, dans un aparté entendu de tout le monde, ils feront leur éloge. Il faut rire, badiner avec eux; c'eſt le moyen de ſe les attacher; fermer ſouvent les yeux ſur certaines choſes peu conſidérables en elles-mêmes, & qui peuvent ſe rencontrer d'une maniere plus condamnable. Alors on peut ceſſer les jeux, témoigner, avec connoiſſance de cauſe, l'indignation ou le mépris: mais ce ſont toujours les reſſources d'une mauvaiſe éducation. Il y a auſſi à prendre garde de ne pas employer les plus grands remedes: c'eſt s'ôter des reſſources, & par-là même, les rendre toutes inutiles. Je reviens à moi.

La liberté que j'eus en allant au College, ſervit beaucoup à augmenter mes déréglemens: non-ſeulement j'y

que des vices, & point de vertus. Voici un trait que je citerai avec complaiſance; il eſt du meilleur de nos Princes.

Henri IV demandoit un jour à un Ambaſſadeur de Rodolphe II, ſi ſon Maître avoit des maîtreſſes. « Si mon Maître en a, répondit l'Ambaſſadeur, » elles ſont ſecre» tes. -- Il eſt vrai, repartit Henri, qu'il y a » des hommes qui n'ont pas d'aſſez grandes » qualités pour n'être pas obligés de cacher » leurs foibleſſes ».

LETTRE X.
EXTRAIT DU JOURNAL.
Histoire d'un jeune Homme.

trouvai des compagnons, mais j'avois par-là le moyen de multiplier les permissions qu'il falloit que j'eusse pour sortir. J'avois toujours un prétexte plausible ; d'ailleurs, c'étoit une formalité que mon pere regardoit comme due à son autorité. Il auroit mieux fait de m'accorder la liberté en apparence, & de m'observer en effet. Mais la plupart du temps, il avoit envie de se débarrasser de moi ; si j'avois *fait mon devoir* & *étudié mes leçons*, on étoit content.

Cependant ma mere mourut, & laissa mon pere chargé de famille, & sans beaucoup de fortune. Tous ceux qui nous connoissoient furent affligés de la perte que nous avions faite ; il n'y eut que moi qui n'en fus pas fâché. Eh ! j'étois près de violer les loix les plus sacrées de la nature & de la Religion ; est-il étonnant que je n'en aie pas ressenti la moindre émotion ? Remarquez quelle chaîne de vices, & comment ils sont une suite nécessaire les uns des autres. Je croyois avoir lieu de la redouter ; elle ne parloit que de me faire enfermer pour toute ma vie ; je tremblois qu'elle ne fût in-

LETTRE X.
EXTRAIT DU JOURNAL.
Histoire d'un jeune Homme.

formée de mes déréglemens. Le sentiment d'une mauvaise vie est toujours accompagné de défiance. J'étois continuellement à la porte de sa chambre; &, tant mon imagination étoit frappée, j'interprétois à mon désavantage tout ce qu'elle disoit, même indifféremment. Tel est le caractere du désordre, qu'il porte avec lui le trouble & la confusion.

La mort de ma mere donna beaucoup d'occupation à mon pere & à mes sœurs; quant à moi, je n'y gagnai malheureusement que trop de liberté. Mes classes, (car mon pere voulut que je les achevasse, croyant qu'on n'étoit capable de rien sans cela : il me vantoit, de plus, l'avantage qu'il y avoit à devenir *sçavant;*) mes classes, dis-je, ne furent plus qu'un prétexte pour m'absenter de la maison. Les jours de fêtes & de congé furent tous marqués au coin de ma dissolution. J'allois à l'Eglise ; mais je n'avois d'autre motif que celui de jeter un voile sur ma conduite, ou (ô chose horrible ! ô scandale !) pour la satisfaction de mes sens. Hélas ! qu'un cœur coupable est aveugle ! Que les hommes sont contradictoires !

contradictoires ! Je n'ai jamais prétendu abandonner ma Religion ; cependant je me comportois dans les temples dépositaires de ses mysteres les plus sacrés, non comme un homme qui n'y auroit point ajouté foi, mais comme l'incrédule le plus obstiné, qui les auroit tournés en ridicule.

LETTRE X. *EXTRAIT DU JOURNAL.* Histoire d'un jeune Homme.

Mille fois ma bouche osa proférer aux oreilles des femmes qui y étoient, des discours tels qu'il s'en tient dans les lieux de débauche ; mille fois je mêlai aux chants sacrés & majestueux des Fideles, ma voix corrompue.

Vous l'avouerai-je, pour vous faire toucher au doigt tous les effets d'une conduite dont on a banni la raison ? Lorsqu'il falloit contribuer à quelques parties de plaisir, j'avois trouvé le moyen d'ouvrir le comptoir de mon pere ; j'y prenois de l'argent ; &, feignant de vouloir marchander quelques petits bijoux dans les boutiques, je les mettois dans ma poche, pour les vendre à mes camarades : & dans ces parties de plaisir que nous faisions hors la ville, quel village voisin n'attestera pas nos brigandages & notre indécence ?

LETTRE X.
EXTRAIT DU JOURNAL.
Hiſtoire d'un jeune Homme.

Cependant mon pere s'apperçut que je lui prenois de l'argent. Au lieu d'empêcher le mal, & de gliſſer ſur une choſe qu'il devoit bien imaginer que je nierois, il ne ceſſa de m'en accuſer avec dureté (*a*), quoique je le niaſſe (*b*), & que j'eſſayaſſe de diviſer ſes ſoupçons ſur d'autres perſonnes de la maiſon. Autre noirceur : au reſte, il faut vous attendre à ne plus entendre que cela de ma part. Il eſt vrai que j'avois oui raconter à

(*a*) « Il faut quelquefois ſupporter leurs » imperfections, comme on ſupporte celles » de ſes amis. S'il a été à une de tes métairies, où il aura pris & vendu une paire de » bœufs ; s'il vient le matin te ſouhaiter le » bon jour en ſentant encore le vin qu'il aura » trop bu la veille avec ſes compagnons, » fais ſemblant de l'ignorer ; ou bien s'il eſt » parfumé.... Mais, encore un coup, ne lui » dis mot ; c'eſt le moyen de domter *doucement* une jeuneſſe pétillante ». (*PLUT.*)

(*b*) « Pourtant ne faut pas âprement les » convaincre, quand ils nient le fait, ni les » empêcher, quand ils veulent répondre pour » ſe juſtifier ; ains plutôt leur ſubminiſtrer » aucunement quelques honnêtes couvertures & excuſes, &c. » (*PLUTARQUE.*)

Nous donnerons des exemples de toutes les manieres de reprendre avec fruit, dans notre Ouvrage ſur *l'Homme*.

mon pere qu'il avoit joué quelques tours ſemblables au ſien ; c'en étoit plus qu'il ne falloit pour juſtifier les miens.

LETTRE X. *EXTRAIT DU JOURNAL.* Hiſtoire d'un jeune Homme.

Je ne vous entretiendrai point des effets particuliers de ma fatuité & de ma préſomption (*a*), ſuite de la premiere éducation que j'avois reçue. J'étois inſupportable : il n'étoit queſtion de rien, que je n'en vouluſſe parler & décider. Mes parens me paroiſſoient tous des ignorans : je dédaignois de faire une politeſſe, un remerciement : j'interrogeois fort indiſcrettement, & je me fâchois lorſqu'on ne me répondoit pas. Si quelquefois on me reprenoit, j'affectois de rire, & je n'étois pas ſenſible au blâme que je m'attirois, au mépris que j'inſpirois. Je me préſentois avec la ſuffiſance d'un ſot, afin que l'on admirât ma jolie figure ; & je n'avois guere d'*amis* que les écoliers, avec leſquels j'agiſſois plus uniment, ou auxquels je reſſemblois davantage.

La tranquillité n'eſt guere compa-

(*a*) Un enfant tel que celui-là, ne peut qu'être vicieux : on l'a fait ſortir de la nature ; il ne connoîtra ni l'innocence ni le bonheur.

LETTRE X.
EXTRAIT DU JOURNAL.
Hiſtoire d'un jeune Homme.

gne du vice. Mes journées n'étoient qu'un tiſſu d'inquiétudes : penſer à ce que j'avois fait les précédentes ; appréhender que mon pere ne ſçût mes déréglemens ; méditer des projets pour les continuer en ſecret, par conſéquent jouer la vertu & les mœurs ; être dans une ſituation forcée ; entendre la voix de la conſcience, en dépit des paſſions ; concevez-vous un état plus malheureux ? J'envíois cependant le bonheur de quelques-uns de mes camarades, à l'innocence deſquels j'inſultois.

Permettez, lui dis-je, après qu'il eut ſoulagé ſa douleur par quelques exclamations : pourquoi, rendant juſtice intérieurement à la ſageſſe, ne formâtes-vous jamais le projet de l'embraſſer ?

Pardonnez-moi, reprit-il ; mais l'opinion m'en détourna toujours : l'opinion ! oui, l'opinion.

Les hommes, en général, aiment la faveur de ceux avec qui ils vivent. Les jeunes gens compoſent enſemble une république : elle a, comme tous les autres gouvernemens, une politique qui leur eſt commune ; elle en a de

LETTRE X.

EXTRAIT DU JOURNAL.

Histoire d'un jeune Homme.

même les inconvéniens. Si la plus grande partie des écoliers d'une classe est adonnée à la dissipation, pour ne rien dire de plus, il faut ou que les autres suivent le même parti, (mille choses concourent à produire cet effet) ou qu'ils s'exposent à avoir cette partie pour ennemie : or je vous demande si un enfant s'exposera à être l'objet de la risée de ses camarades ? Le plus grand nombre décide malheureusement. Que des Professeurs méconnoissent des libertins, qu'ils ne s'attachent pas à les abaisser (*a*), qu'ils n'accordent des éloges qu'à des progrès fort souvent équivoques dans les sciences; voilà une peste qui va gagner toute la jeunesse d'un College; & voilà les funestes effets de l'éducation publique, telle qu'elle est. Mais vous allez en apprendre les sinistres détails.

Prenez-y garde : tant qu'il y aura des hommes corrompus, tant qu'on ne déclarera pas une guerre ouverte au vice, tant qu'on aura la politesse

(*a*) Je n'ose pas encore prononcer sur l'article du *Testament Politique du Cardinal de Richelieu*, qui a pour titre, *Des Lettres*, (Sect. X.) Mais on peut le lire.

LETTRE X. *EXTRAIT DU JOURNAL.* Hiſtoire d'un jeune Homme.

de recevoir d'un même œil le méchant & l'homme de bien, on n'aura guere le droit de reprendre un jeune homme qui déſignera ſes modeles à la table & dans les ſociétés de ſon pere. On aura beau diſtinguer l'*état*, la *fortune*, les *circonſtances ;* il en conclura qu'il n'a pas beaucoup de tort, puiſqu'il y en a très-peu pour les autres; & il aura lieu de deſirer d'être *riche*, *Grand*, *homme de condition*, pour être impunément *fat*, *débauché*, ſans *compaſſion* (a).

A Dieu ne plaiſe, reprit-il, que je veuille excuſer les jeunes gens adonnés au vice! Hélas! je ſens trop combien il eſt pernicieux de chercher des prétextes pour s'y entretenir. Malgré l'opinion, malgré la mauvaiſe conduite des autres, qui ne doit point autoriſer la nôtre, il eſt quelque choſe de plus vrai & de plus ſûr; c'eſt la conſcience. Je l'ai mépriſée, hélas!

(*a*) Il pourra dire comme le loup de la fable d'Eſope, qui, ayant apperçu des bergers qui mangeoient un mouton, s'approcha d'eux, leur diſant : « Quel bruit ne feriez-» vous pas, ſi je faiſois ce que vous faites? » Partant mes droits ſur les moutons ſont » les mêmes que les vôtres ».

mais voyez mon état, jeune homme; inſtruiſez-vous à mes dépens : mais conſultez-la toujours; jamais vous ne vous égarerez. *Une bonne conſcience vaut tous les trônes du monde* (a)! Qu'il eſt ſatisfaiſant de marcher ſans repentir, & de regarder derriere ſoi ſans regret (*b*)! C'eſt l'intention qui fait le crime; on ne jugera qu'elle au grand tribunal; & c'eſt elle qui décide de notre bonheur pendant la vie (*c*). Le reſpect humain eſt peu de choſe : c'eſt un mot vuide de ſens pour l'homme de bien; il n'exiſte que pour celui qui fait le mal. Croyez-moi, faites toujours ce que vous croyez (*d*) être le mieux, & ne vous embarraſſez

LETTRE X.
EXTRAIT DU JOURNAL.
Hiſtoire d'un jeune Homme.

(*a*) Nerva, ayant découvert une conſpiration qui ſe tramoit contre lui, n'en fut ni plus ſévere, ni plus attentif à ſa sûreté : quand on l'exhortoit à ſe tenir plus ſur ſes gardes, il répondoit : *Une bonne conſcience vaut un royaume.*

(b) *Nemo, niſi à quo omnia acta ſunt, cenſurâ ſuâ, quæ nunquam fallitur, libenter ſe in præteritum retorquet.* (SENECA.)

(c) *Prima eſt hæc ultio, quòd ſe*
Judice, nemo nocens abſolvitur.
(JUVEN. Sat. III.)

(d) . . . . . . *Mens conſcia recti.* (VIRG.)

Je me reſſouviendrai toute ma vie d'avoir

LETTRE X.

EXTRAIT DU JOURNAL.

Hiſtoire d'un jeune Homme.

jamais de ce que diſent ou penſent les autres hommes.

Qu'ai-je entrepris, grand Dieu! Lecteur, ſi tu ſoupires.... Ah! plût au Ciel que ce fût pour la derniere fois! Si tu oſois.... Ténebres de la nuit, répandez-vous ſur un préſage auſſi funeſte. Jeune lecteur, c'eſt pour toi que je tremble. Si jamais.... ſi déja tu avois.... Que ne puis-je te conſoler; réparer, par tout mon ſang, la tache que tu as faite au tien; te rendre ces jours que tu as perdus en vain! Seroit-il encore temps? Ah! combats ces idées auxquelles tu as ſacrifié ton innocence: je vais tirer le rideau en ta préſence; vois ce qu'il t'en coûtera ſi tu continues.

Je ſens, continua mon compagnon, après s'être abandonné à la douleur

vu M. de ***, lequel aſſembla la Faculté de Théologie pour ſçavoir ſi ſa conſcience l'obligeoit de reſter dans le nouveau Parlement, tandis qu'il réuniſſoit pour-lors ſur ſa tête trois places importantes dont il ne rempliſſoit point les fonctions; celle de Conſeiller au Parlement, celle de Profeſſeur de Droit Civil, & celle de Profeſſeur de Droit François.

& au ſilence, que mon récit vous fait horreur.... Hélas! je ne l'ai pas interrompu par celui de la moindre action vertueuſe; il ne m'eſt pas permis de m'arrêter ſur mes pas pour ſoulager mes peines.... Ah! je vous l'avoue, je ſuis quelquefois tenté de me détruire moi-même, d'achever.... de me punir par mes propres mains, par ces mains ſacrileges.... Ah! il n'y a que l'idée d'un Dieu miſéricordieux qui me fait ſupporter mon exiſtence avec quelque patience.

Il me regardoit fixement; ſes yeux étoient comme égarés, & jetoient des regards qui m'épouvantoient: enfin il continua:

Le travail du College m'étoit devenu odieux; je me perdis. Malgré le débordement de mes mœurs, malgré tous mes efforts & mon argent, je ne connoiſſois pas ce que les faveurs d'une femme pouvoient ajouter de bonheur au charme que j'éprouvois par la ſeule idée d'en jouir. Cependant mon imagination déréglée avoit troublé mes eſprits, & fait naître des beſoins que la nature n'auroit pas eus de long-temps: j'étois quelque-

LETTRE X.
EXTRAIT DU JOURNAL.
Hiſtoire d'un jeune Homme.

fois poſſédé par une eſpece de rage: ſans ceſſe elle ſe portoit à des objets qui introduiſoient un poiſon ſubtil dans tout mon corps; une fievre interne me conſumoit. Réellement j'étois à plaindre. Ma famille ne s'appercevoit point de mon état; j'étois ſeulement plongé dans une rêverie profonde. Hélas! elle fut bientôt diſſipée: pourquoi ce feu qui me rongeoit ne m'enleva-t-il pas?

Ici je ne ſuis pas le maître de ma plume. Il avoit les yeux fixés ſur la table: il s'arrête, il me conſidere; j'oſe à peine lever les yeux.... Tout-à-coup, moi.... je friſſonne dans tous mes membres. Mortel, me dit-il, ſi ton innocence n'a pas été profanée, ſi ton cœur mérite encore d'être le temple de la Divinité, qui réſide partout où n'eſt pas le crime (*a*), offre-lui des prieres pour toi & pour moi. Pénetre-toi bien des ſecrets que je vais

(*a*) Sur la tablette d'Apollon Pythien, dans le temple de Jupiter Olympien, en Crete, on voyoit cet ancien oracle écrit: *Les dieux habitent avec moins de plaiſir dans le ciel, que dans l'ame des juſtes, qui eſt leur vrai temple.*

te révéler. Si tu étois assez malheureux, ajouta-t-il en bégayant, & d'une voix tremblante ; si tu étois jamais tenté de les tourner contre toi.... viens....

LETTRE X. *EXTRAIT DU JOURNAL.* Histoire d'un jeune Homme.

Il se leva, me prit par la main. Je n'avois point de forces ; j'étois effrayé.... ma langue étoit sans mouvement dans ma bouche. Il m'entraîna. Suis-moi, continua-t-il d'un air égaré. Puis, s'arrêtant, il me fait jeter les yeux vers la terre, qu'il me montroit d'une main, pendant qu'il en détournoit de temps en temps ses regards avec horreur, & qu'il me tenoit de l'autre par le bras. Vois ce tombeau ouvert, ce cadavre, dont l'odeur infecte te fait reculer.... vois les vers, ministres des décrets de la Justice divine, qui le rongent.... Hé bien, c'est un jeune homme.... Tu t'éloignes !... Hé bien, jeune homme, ce même tombeau est ouvert pour toi.... Cette fosse.... c'est ta main infernale qui la creuse, & c'est ton cadavre qui doit la remplir.... Songe que le bras de Dieu est levé ; il te frappera du coup le plus terrible. Le précipice est sous tes pas ; crains d'avancer.... Hélas ! mais le Ciel t'accablera de ses

LETTRE X. *EXTRAIT DU JOURNAL.* Hiſtoire d'un jeune Homme.

foudres.... Entends-tu ces cris déſeſpérés qui viennent de l'enfer?...Ah! c'eſt pour toi qu'il y en a un.... tu le portes dans ton cœur.

Il adoucit un peu ſa voix; il continua: Mortel, ſonge, en effet, que ton front doit ſe couvrir de rides: je les vois déja.... Tes ſemblables te fuient.... L'idée d'un Dieu eſt pour toi celle d'un Etre vengeur des outrages faits à la nature; & tu le reconnois à ton déſeſpoir, & à l'exécration de ta deſtinée.... Ah! quel ſort!

Ici il quitte mon bras, ſe raſſied auprès de la table; & pendant qu'il entre dans une rêverie profonde, je l'examine, & je frémis, croyant voir en lui le cadavre qu'il avoit voulu préſenter à mon imagination.... Il reprend: Ah, Monſieur!... Il accompagne ces mots d'un profond ſoupir: il continue, après un moment: Je ſuis près de mettre le comble à mes égaremens: indifférent ſur ma conſervation, je vais me miner inſenſiblement; & je vais tomber du précipice du crime dans l'abyme de la mort, dont on ne ſe releve point.

Lecteur, faiſons des pauſes avec lui:

le souvenir de cette scene est horrible; ce n'est cependant ni la derniere, ni la plus affreuse. Mais continuons, sinon pour satisfaire à ton impatience, du moins pour porter les derniers coups aux attraits que le vice pourroit encore avoir pour toi.

LETTRE X.

EXTRAIT DU JOURNAL.

Histoire d'un jeune Homme.

Mes camarades de College parloient tous les jours de leurs plaisirs, & des choses les plus obscenes; chacun se félicitoit de pouvoir renchérir sur les autres. Parmi tous leurs propos, il y en avoit que je ne comprenois pas trop : je ne voulois pas en demander l'explication; c'eût été un sujet de honte pour moi de paroître si peu instruit. Le point d'honneur se mêle jusques parmi les méchans. Ils les accompagnoient de signes qui ne m'étoient pas moins inintelligibles.... Ah, mes parens! si vous m'aviez gardé auprès de vous; si vous m'aviez laissé jouir, sous vos yeux, d'une aimable liberté; si vous m'aviez préparé à loisir à ce moment où il falloit que je m'embarquasse sur une mer terrible par ses tempêtes, ou plutôt si vous ne m'y aviez point envoyé,

LETTRE X.
EXTRAIT DU JOURNAL.
Hiſtoire d'un jeune Homme.

vous ne gémiriez pas actuellement ſur mon naufrage, que tant d'autres auroient dû vous faire prévoir & craindre.... O Colleges !

Je prêtai l'oreille aux diſcours de mes camarades : lorſqu'ils m'interrogeoient, je leur répondois comme ſi j'euſſe été inſtruit. Bientôt ils ne ſe cacherent plus : je les vis commettre le crime ; je n'en eus pas horreur. Néant, rouvre-toi.... Ciel !... Monſieur, je les imitai, & je fus un nouvel Onan (*a*). Il bégaya de nouveau les mots de *crimes*. Après m'avoir rendu

(*a*) *Onan* fut un miſérable que Dieu punit d'une maniere terrible, à cauſe de ſon habitude à éluder les loix de la nature. Son nom a ſervi à l'Ouvrage de M. Tiſſot, qui a pour titre, *L'Onaniſme*, ou *des Maladies produites par la Manuſtupration.* Il y traite des effets malheureux du crime obſcene que j'appris pour-lors, & que j'avois ignoré juſques-là, par rapport à des circonſtances particulieres, dont le détail regarde l'hiſtoire de ma vie : il eſt fort rare que des jeunes gens ſe trouvent dans de ſemblables.

Je connois des parens fort ſenſés qui ont cru qu'il étoit de leur prudence & de leur tendreſſe pour leurs enfans, de faire lire de bonne heure cet Ouvrage à des jeunes gens : une mere le gliſſa ſur la table de ſon fils, avec des Romans. Cette conduite a produit

intelligible cette triste manie, il ajouta : Nous ignorions quels devoient en être les effets. Hélas ! je devois les éprouver, & présenter une leçon trop pathétique.... Que dis-je ? Mes forfaits ne sont pas encore à leur comble.... Vous voyez la punition, mais vous ne connoissez pas encore tous les crimes.... En achevant ces mots, il s'en alloit. Je me rappellois pour-lors le sens de ces mots, *suicide*, *cruels parens* ; mais je ne concevois pas ce qu'il avoit encore à m'apprendre.... Mon Dieu ! disoit-il, ayez pitié de moi !... J'étois si absorbé, que je ne m'étois point empressé de le suivre : je voulus courir après lui ; mais je n'en eus pas la force, & je restai concentré en moi-même.

LETTRE X.
EXTRAIT DU JOURNAL.
Histoire d'un jeune Homme.

SUITE de la Lettre.

VOUS souvenez-vous, Chevalier, d'avoir vu Mme de N.... mettre un domestique dehors parce qu'il avoit appellé son fils *le petit de N....?* S'il eût vécu, cette mere auroit été

l'effet qu'on en attendoit. On ne devient débauché que parce qu'on ignore d'abord ce qu'il en coûte de l'être.

LETTRE X.

moins rigide au ſujet des mœurs qu'il auroit pu prendre avec ſes *laquais*, (pour me ſervir du terme favori.) Voici ſur cet objet un paſſage important du *Spectacle de la Nature*. « Une » mere pleine de ſens n'exige pas que » ce qui eſt autour d'elle s'abaiſſe de» vant ſon enfant par des témoigna» ges de reſpect ; mais elle veut qu'on » reſpecte ſa raiſon : elle ſouffre avec » patience que ſon eſprit ſe développe » lentement, & fourniſſe peu du ſien; » mais elle éloigne avec indignation » tout ce qui peut le bleſſer, ou lui » faire prendre un mauvais tour ».

Xénocrates diſoit qu'il vaudroit mieux garantir les oreilles des jeunes gens que celles des gladiateurs, ajoutant que ceux-ci n'avoient à craindre que de les avoir déchirées ou rompues, ce qui ne nuit point au reſte du corps; au lieu que ceux-là étoient en danger de perdre leurs mœurs. Il me ſemble qu'avec cette précaution, il y en auroit encore une autre à prendre, ſi j'envoyois mes enfans au College (*a*); ce ſeroit celle de leur

(*a*) Voyez *Lettre XIII*.
« On a découvert il y a quelques années,

tenir les yeux bouchés : le crime s'y commet même pendant le temps des classes. LETTRE X.

La conduite des parens, que vous venez de lire, me rappelle un passage de Montaigne, bien propre à la caractériser. « Il semble, dit-il, qu'on » n'aime ses enfans que comme des » passe-temps, ainsi que des guenons, » non ainsi que des hommes : on se » sent plus ému des trépignemens, jeux » & niaiseries puériles, que nous ne » faisons, après, de leurs actions toutes » formées ».

Vous penserez sans doute au spectacle scandaleux que donnent, tous les jours de fêtes, à la chapelle des Pénitens bleus (*a*), la plupart des personnes

» dans une ville, qu'une société entiere de » garnemens de quatorze à quinze ans, s'é- » toit réunie pour la pratique de ce vice ; & » toute une école en est encore infectée ». (*Onanisme*, page 108.)

(*a*) Il est difficile de donner une idée de ces *Pénitens* de différentes couleurs, aux personnes qui n'en ont pas vu. Ce sont des gens qui se *masquent* pour faire *pénitence*. Ils sont divisés en trois congrégations particulieres, distinguées par les couleurs ; les *Pénitens bleus* ; ceux-ci prétendent avoir la supériorité sur les autres ; les *Pénitens blancs*, &

LETTRE X.

qui y viennent à la Messe. Comment la Police souffre-t-elle tant d'impertinences qui s'y voient ? & quels sont ceux qui y jouent ainsi des rôles sacrileges (*a*) ? Vous les connoissez, Chevalier. Ah ! si les Grands imitoient Madame votre mere ! Qu'elle soutient bien son âge, sa dignité, sa Religion ! Le pauvre, en la voyant, supporte avec patience sa misere, & se console par la Religion. Eh ! comment peut-on allier le luxe avec le Christianisme ; des bienséances futiles, avec des dogmes qui ordonnent de renoncer à soi-même ? Oublie-t-on que le chemin de la sainteté est d'abord celui de l'humanité ?

les *Pénitens noirs*. Ils sont tous rivaux & ennemis. Le motif peut être bon ; mais quel bien en résulte-t-il pour la Religion ? Ils ne font corps que dans leurs chapelles.

(*a*) A combien de femmes pourroit-on adresser ce que Nicolas Pasquier écrivoit à une Demoiselle à qui il vouloit du bien !

« Vos accoûtremens rendent témoignage » de l'incontinence de votre ame ; ces tor» tillons de cheveux frisotés, cette chaussure » gentille, tous ces affiquets mignards diver» sement épars, cette montre de deux tet» tins rebondis & polis, doivent vouloir » qu'on cognoisse vos desirs secrets en secret : » allant ainsi vestue, c'est mettre votre pu» dicité à l'encan ».

Quel eſt l'homme qui ne chérira pas la mémoire des Baſiles, des Auguſtins, des Paulins, des Jéromes, des Martins, qui avoient leurs lits ſur la terre (*a*), qui comparoient leurs maiſons aux tanieres des bêtes ſauvages (*b*), qui ſe privoient ainſi du néceſſaire pour nourrir (*c*) les pauvres, & qui conſervoient ainſi la riche gloire de la pauvreté chrétienne (*d*)? Les marques de vos dignités, ô vous qui ne vous reconnoîtrez pas à ce portrait! ne devroient-elles pas vous rappeller que ſi vous êtes *ſupérieurs*, vous êtes obligés d'être *modeles*? C'eſt ainſi qu'un vieillard de Lacédémone laiſſoit croître ſa barbe, afin, diſoit-il, que je ne faſſe rien d'indigne d'elle.

LETTRE X.

Un Auteur dit quelque part : « Je

(a) *Illi tunica unica, pallium unum, & ſtratus humi lectus, & illuvies, & vigilia.* (S. GREG. NAZ. Orat. 20.)

(b) *Simplici atque illaborato victûs genere utimur, nec à beſtiis quarum vita ſupellectilis atque omnis apparatûs expers eſt, multùm diſſidemus.* (Orat. 25 & 27.)

(c) *Sanctus Toloſæ Epiſcopus eſuriens, paſcit alios, & ore pallente jejunus, fame torquetur alienâ.*

(d) *Tua ſanctitas chriſtianæ paupertatis divitem gloriam tenet.* (S. PAULIN.)

LETTRE X.

» trouve la Providence admirable dans » la maniere dont elle a distribué les » richesses. Si elle ne les avoit accor- » dées qu'aux gens de bien, on ne les » auroit pas assez distinguées de la » vertu, & on n'en auroit pas assez senti » tout le néant : mais quand on exa- » mine ceux qui en sont les plus char- » gés, à force de mépriser les riches, » on vient enfin à mépriser les riches- » ses ». Il y a des ames foibles qui, à force de mépriser les Grands, (j'éleve bien des gens, pour les comprendre dans ce mépris qu'ils méritent) deviennent bientôt indifférens pour la Religion.

On s'est déchaîné contre M. Rousseau, parce qu'il ne parle de Religion à son éleve que dans un âge avancé. Je pense que cela vaudroit mieux, en effet, que de donner aux enfans des idées de Religion comme on leur en donne : la contradiction qu'on les accoutume à mettre entre ce qu'on leur dit & ce qu'ils voient faire, entre ce qu'elle leur prescrit & ce qu'ils font, est mille fois plus pernicieuse ; ils finissent ordinairement par n'en avoir aucune.

J'ai meilleure opinion des hommes

que vous ; quoiqu'on déclame contre eux, il y en a beaucoup qui ne demandent qu'à être inſtruits : donnez-leur des raiſons, vous leur trouverez de la raiſon. Les meres nourriront leurs enfans, les peres les éleveront, quand vous leur aurez prouvé qu'ils ne ſeront heureux tous qu'en concourant, chacun de leur côté, à l'accompliſſement des devoirs qui dérivent des loix de la nature & de la ſociété. J'ai déja obtenu de pluſieurs perſonnes un acquieſcement à toutes les idées que vous remarquez dans les envois & dans mes lettres. J'ai engagé une mere à nourrir ſon enfant; en cela, j'ai peut-être ſauvé la patrie. La vie d'un enfant n'eſt point indifférente. Si j'ai réuſſi une fois, je n'ai pas toujours tenté ; les hommes ſont excuſés, & ma paſſion de babiller eſt juſtifiée. J'ai vu un Negre qui apprit avec étonnement de ſon maître qu'il avoit dix doigts aux mains : cependant il ſçavoit compter. Les choſes les plus ſimples ſont celles que nous ignorons le plus ordinairement, parce que nous n'en faiſons pas un objet de réflexion ; & ces choſes-là influent ſouvent beau-

LETTRE X.

coup ſur notre vie. Il ne faut pas craindre de repréſenter. La *raiſon* ſera toujours *préjugé* pour bien des gens : ſappons les véritables préjugés ; les autres, ceux que j'appelle *raiſon*, s'établiront. Eh ! qu'importe de quelle maniere le bien ſe faſſe (*a*) ? Je m'explique. On nous annonce une vérité : dans le premier moment, notre amour-propre ſouffre, parce que, la plupart du temps, nous annoncer la vérité, c'eſt nous reprendre. Cependant le calme ſuccede, la réflexion agit : alors nous balançons. Nous n'avons pas beſoin d'être convaincus ; mais l'uſage, la mode, &c. nous arrêtent. Nous nous conſultons les uns les autres, ſans rien faire paroître de nos diſpoſi-

(*a*) J'ai entendu des femmes critiquer les meres qui nourriſſent leurs enfans, prétendant qu'elles ne le font que par ſingularité, & pour ſe faire remarquer. Cela peut être ; mais enfin les enfans de celles-ci ont des meres, & ceux de celles-là n'en ont pas. Jugez des choſes par leur effet. Quant à moi, j'en connois, des meres reſpectables, qui, pour remplir ce devoir, ont été obligées de faire de grands ſacrifices, à cauſe des querelles qu'on leur a ſuſcitées dans le monde & dans leur famille, & même par rapport à leur ſanté & leur tranquillité.

tions. S'il ſe trouve quelqu'un aſſez courageux pour entreprendre de commencer, il paſſe, dans nos propos, pour un homme ſingulier : inſenſiblement, après l'avoir approuvé en particulier, nous le ſoutenons en public ; bientôt nous l'imitons, pour avoir le mérite de faire comme lui ; & enſuite ce n'eſt plus que pour faire comme tout le monde. Ainſi, Chevalier, ce qu'on n'attend pas de la raiſon de chaque homme en particulier, il faut l'attendre de celle d'un ſeul : inſtruiſez, répétez, l'eſpece eſt bientôt changée. « Ainſi, dit Plutarque, peut-on comprendre combien le labeur & la diligence ont d'efficace & d'exécution, » en conſidérant pluſieurs effets qui ſe » font en nature ? Car nous voyons que » les gouttes d'eau qui tombent deſſus » une roche dure, la creuſent : le fer » & le cuivre ſe vont uſant & conſumant par le ſeul attouchement des » mains de l'homme ; & les roues des » charriots & charrettes, qu'on a courbées à grande peine, ne ſçauroient » plus retourner à leur droiture, quelque choſe qu'on y ſçût faire.... Tellement que ce qui eſt, contre nature,

LETTRE X.

» changé par force & labeur, devient » plus fort que ce qui étoit ſelon la » nature ». Connoiſſons la vérité, annonçons-la; car c'eſt, comme dit Pindare, le commencement de toute vertu. Mon raviſſement d'eſprit eſt de penſer que je peux être utile.

Il y a des parens aſſez indolens pour ne vouloir pas être inſtruits des défauts de leurs enfans; quelquefois c'eſt pour être exempts de la peine de prendre les précautions néceſſaires pour les en corriger. Ils abandonnent leurs enfans à eux-mêmes, ou à des domeſtiques, qui ne ſont pas choiſis comme ceux de M. de M.... S'ils apprennent quelques déſordres, ils tempêtent, ils crient. Ils les abandonnent de nouveau : le déſordre augmente, & bientôt il n'y a plus de remede. C'eſt ainſi que la chûte des Etats s'accélere, lorſque le Prince eſt dans l'inaction. Pendant qu'il eſt dans ſon ſerrail, qu'il fume ou qu'il ſe parfume, les Miniſtres exercent les brigandages les plus atroces. Leur ambition veille aux barrieres du trône, & en écarte la vérité: il n'oſe même ſe livrer aux ſoupçons les mieux fondés ſur leur conduite, de

peur

peur d'être obligé d'examiner & de punir; ce qui demanderoit un peu de diverſion à ſon indolence. Lorſque l'arrogance a été pouſſée trop loin, par exemple, juſqu'à attenter à ſon autorité, alors il envoie des muets; la tête eſt à ſes pieds, il eſt vengé; & voilà tout l'effort de ſon activité. Un autre Miniſtre paroît. On ne remédie point au mal: le peuple gémit dans l'eſclavage; les provinces ſe révoltent; les troupes marchent; voilà les guerres civiles allumées. Les peres, comme les Princes, doivent imiter l'Empereur Veſpaſien. Quoique fort malade, il ne laiſſoit pas que de s'occuper des affaires de l'Empire: ſon médecin lui reprochant qu'il avoit trop peu de ménagement: « Il faut, répondit-il, » qu'un Empereur meure debout ».

Quel eſt l'objet de toute éducation? demandai-je derniérement à des peres. Ils ne ſçurent que me répondre. Et cependant, leur dis-je, vous voulez décider que l'éducation des Colleges vaut mieux que l'éducation particuliere (*a*)!... Avez-vous peſé tous les

(*a*) Il n'y a rien de ſi ſingulier que d'entendre des gens qui ne ſçavent pas ſe con-

LETTRE X.

inconvéniens & les avantages de l'une & de l'autre ? C'eſt ici qu'il faut une raiſon déſintéreſſée. Il ſeroit trop malheureux, en effet, d'être obligé de conclure que l'éducation que donneroit un pere ſoigneux, ſeroit actuellement la meilleure. Mon Ouvrage ſur *l'Homme* préſentera ces queſtions dans leur véritable jour.

Les détails que j'ai expoſés de l'ignorance & de l'indolence d'un pere comme il y en a beaucoup, vous auront peut-être paru longs & ennuyeux ; mais ils ſont importans : heureux celui qu'ils n'inſtruiront pas !

Mais un Précepteur choiſi dit-on ?... Hé bien ! vous le choiſirez parmi les Précepteurs : c'eſt choiſir un mercenaire parmi des mercenaires, ou

duire, parler *éducation.* On peut avancer qu'il n'eſt donné qu'*aux gens de bien* d'avoir ſur l'*éducation* les idées les plus ſaines ; eux ſeuls la ſçavent ſans l'avoir appriſe : c'eſt que l'*éducation* n'eſt autre choſe que la *morale* ; & on devroit appeller particuliérement *philoſophes* ceux qui ſe mêlent de cette partie importante de l'adminiſtration publique. Il eſt malheureux pour moi de ne pouvoir dire la vérité ſans faire la ſatire de tous ces Meſſieurs & Dames qu'on appelle des *honnêtes gens.*

LETTRE X.

un ignorant parmi des ignorans. Mais écoutez - moi. Il pourra ſçavoir du grec, du latin, de l'hiſtoire, de la géographie, des mathématiques. Sommes-nous d'accord ? Il ſera donc ſçavant ? Mais ſçaura-t-il l'éducation ? Ici je demande ce que c'eſt que l'*éducation :* on reſte court (*a*). Vous êtes donc tous des *ignorans ;* vous êtes tous mal élevés. Etudiez-vous : être bien élevé, c'eſt être ce que vous devriez être : les moyens de vous rendre tels que vous n'êtes pas, voilà ce que doit ſçavoir quiconque veut élever ſon ſemblable : & ces moyens ne ſont pas multipliés (*b*) ; ils conſiſteront à ne pas faire tout ce qu'on fait ordinairement. Pour vour élever actuellement ſelon

(*a*) On aime mieux en reſter là. On pourroit répondre trop bien ; mais ce ne ſeroit pas le compte de gens qui ſe conduiſent mal, & qui veulent paroître raiſonnables, en ce qu'ils n'élevent pas leurs enfans : on combine ſa conduite pour être *méchant.*

(*b*) Zénon, philoſophe Grec, avoit coutume de dire « qu'une partie de la ſcience » conſiſte à ignorer les choſes qui ne doivent » pas être ſçues ; qu'un ami eſt un autre nous- » même ; que *peu de choſe donne la perfection* » *à un ouvrage*, *quoique la perfection ne ſoit* » *pas peu de choſe* ».

LETTRE X

vos principes, je vous corrigerois à coups de bâton.... Mais il ne s'agit pas de vous. Pour élever votre enfant, il ne faut qu'entretenir, écarter & former avec une grande constance & vigilance. Ailleurs je vous donnerai des exemples, & point de métaphysique ; nos raisonnemens seront des faits : vous y verrez plus clair que vous ne pensez, & les coups de bâton seront pour les ânes.

Mais je choisirai un être pensant qui sera mon ami.... Vous commencez à être raisonnable ; & je crois que j'ai fait mieux que je ne pensois, en parlant des coups de bâton.... Mais qu'est-ce qu'un ami ?... Vous vous taisez ! Quand vous répondrez sans hésiter, vous pourrez vous reposer sur un étranger des soins qu'exige l'éducation de votre enfant : mais je ne voudrois pas être cet ami-là, autant par rapport à vous ou à moi, que par rapport à votre enfant.

Je terminerai cette lettre par l'examen d'une question. On demande si l'on peut laisser quelquefois un enfant à lui-même, & s'il doit être toujours avec son pere & son gouverneur. Ici on

s'éleve de toutes parts : on va me citer Locke, M. Rousseau, &c ; & personne n'a compris ni l'un ni l'autre. Ecrivons sans partialité.

LETTRE X.

On peut laisser un enfant à lui-même, je veux dire, dans la maison, dans sa chambre, lorsqu'on le connoîtra capable de s'occuper. Un enfant seul s'*occuper !* replique-t-on. Je ne veux pas dire étudier du latin, de la grammaire, de la mythologie, &c ; mais employer son temps à quelque chose qui l'intéressera : ainsi il répétera sa leçon de musique, il fera des oiseaux de papier, des châteaux de cartes ; il barbouillera du papier, il bâtira un cerf-volant, il hachera du bois, &c. Si un enfant est bien élevé, on pourra être assuré qu'étant seul il s'*occupera*. Il ne perd pas son temps, dès qu'il le passe occupé à quelque chose : aussi doit-on travailler à lui ménager des *occupations*, en favorisant son goût & son inclination pour quelque chose. Caton le Censeur vouloit que ses esclaves dormissent ou travaillassent. Il ne sera dangereux de quitter un enfant que lorsqu'on sera assuré qu'il ne pourra pas *dormir*, ou

LETTRE X.

qu'il ne ſçaura pas s'*occuper* ; car alors il s'*ennuiera* : & qu'eſt-ce qu'un enfant qui s'*ennuie ?* C'eſt un être qui méditera bientôt le mal. On peut lui ſouhaiter le ſort d'Epimonidès, qui, dit-on, eut un ſommeil de cinquante-ſept ans. Un enfant qui s'ennuie & qui veille, j'en déſeſpere. Prenez garde que ſon imagination ne s'exerce ſur quelques propos lâchés imprudemment, ſur quelques objets nouveaux, ſur quelques-unes de vos démarches qu'il peut interpréter à votre déſavantage ; ſur des idées qui ſe ſeroient étouffées, & qui peuvent le corrompre avant qu'il ſçache que la pureté du cœur & l'élévation des ſentimens ſont les ſeules choſes qui diſtinguent l'homme de la bête. Mais, je vous le répete, s'il s'ennuie, c'eſt votre faute. Je doute qu'en reſtant avec lui, il s'amuſe davantage : mais, ſi vous n'êtes pas plus ſûr de ce qu'il penſera, vous ſerez plus ſûr de ce qu'il fera ; & dans ce cas-ci, il ne faut jamais le laiſſer ſeul.

Il ne ſera jamais ſeul. Il ſera donc avec quelqu'un. Si je voulois parler le langage ordinaire, je dirois qu'*on ſera avec lui*. Si je dis à un pere d'a-

voir ſon enfant auprès de lui, il fronce le ſourcil, & je vois que je vais l'*embarraſſer*; il ne me laiſſe pas achever; & j'ai compris déja qu'il ne paie pas un gouverneur pour rien. Ses domeſtiques ſont des inconnus, pris & gagés ſur une place. Sa femme eſt une Dame, une grande Dame, qui va dans le monde : il eſt obligé d'y aller auſſi. Si mon petit malheureux n'a ni freres ni ſœurs, non-ſeulement il faut être *avec lui*, mais il faut lui tenir compagnie, & c'eſt la tâche du gouverneur. Il faut s'entendre; c'eſt, comme je vous l'ai dit, un gouverneur choiſi. Il a cent piſtoles d'appointemens, qu'on lui aſſure, par un bon contrat, le reſte de ſes jours. Lorſque l'éducation ſera faite (*a*), il ſera, comme ſon éleve,

(*a*) Rouſſeau ne veut pas que le gouverneur & l'éleve puiſſent penſer qu'ils ſeront ſéparés: c'eſt un avantage peut-être; mais cela eſt relatif à bien des circonſtances. Tout cela demanderoit des diſcuſſions, que nous remettons, comme beaucoup d'autres, à notre Ouvrage ſur *l'Homme*, où nous ne parlerons de ce qu'il doit ſçavoir & faire, que par des faits, & non des raiſonnemens métaphyſiques, que le peuple ne peut juger, & qu'il faut étudier pour en conclure quelque choſe.

LETTRE X.

obéiſſant à la volonté des parens : il ne mangera point dehors qu'il n'ait demandé permiſſion : il aura ſoin de ne pas manquer d'un moment l'heure de la leçon : il apprendra à ſon éleve, non la vertu, mais ce que font ſes parens : il ſe ſouviendra qu'il eſt le domeſtique avant le maître-d'hôtel; & il eſt ſur-tout intéreſſant qu'il ne s'oublie pas dans ſes diſcours ni dans ſes manieres, vis-à-vis de qui que ce ſoit, parce qu'enfin il n'eſt que le gouverneur : il fera ſa cour en prenant, à table, place au-deſſous de l'enfant; on ſe croira diſpenſé de lui en offrir une plus convenable, & il entendra faire l'éloge de ſa modeſtie & de ſon humilité. Puis-je être maître de mon indignation (*a*)? Non, ce n'eſt pas un

(*a*) On ſe plaint qu'il n'y a plus de bonnes comédies ; on nous fait ſur la ſcene de graves & longues leçons. Je ne veux pas prétendre que les drames n'aient quelque choſe d'utile ; je veux dire qu'on nous corrigeroit tout auſſi bien, pour ne pas dire mieux, par le ridicule. Qu'eſt-ce qui a fait tomber la Philoſophie d'Ariſtote, qui étoit en uſage dans les Colleges? C'eſt une Requête burleſque de Boileau, dans le temps que le Parlement alloit donner un arrêt pour en défendre l'enſeignement. Je me propoſe de don-

portrait imaginaire. Ainsi, Chevalier, ce gouverneur choisi est un esclave. Quelle fortune peut fixer auprès d'un enfant un homme sensé qui veut son bien, pour renoncer à sa liberté & à son honneur ? J'excuserai un pere qui prendra un gouverneur, lorsqu'il partagera sa fortune avec lui : mais, comme celui-ci ne devra pas moins l'acheter par des complaisances avilissantes, il est indigne d'être estimé. Ainsi un enfant ne peut pas être toujours avec son gouverneur. J'ai supposé que celui-ci ne trouve dans la maison aucune société, qu'on ne l'a présenté chez personne de la famille, & qu'enfin on a prétendu qu'il devoit se suffire à lui-même ; que s'il va dans quelques mai-

ner aux Italiens plusieurs comédies, entre autres, *Arlequin Gouverneur d'un Enfant de qualité*, *Arlequin Pere de famille*, *&c. Madame Arlequin Mere*, *&c.* Mes pieces seront si bien d'après les hommes, que tous les gens sensés riront en les voyant jouer. Je prouverai ensuite qu'on n'aura pas besoin d'aller à Bergame pour être *arlequin.* On rencontrera souvent de mes *arlequins* dans le monde. A ceux-ci il ne manquera que l'habit bigarré ; heureux s'ils pouvoient avoir le masque ! Les miens seront *Marquis*, *Comtes*, *Barons*, *Riches*, *&c.*

LETTRE X.

ſons pour étudier les hommes au profit de l'éducation, il s'en fermera l'entrée s'il veut les réformer : j'ai ſuppoſé que ces ſociétés ne convenant pas à un enfant, il ne pouvoit l'y conduire. Ainſi je vois le gouverneur auprès de l'enfant, & l'enfant auprès du gouverneur. Mais, dit-on, le pere s'en chargera ſouvent.... A la bonne heure : mais il ne voudra pas dépendre du moment ; & je prévois celui où le gouverneur n'aura plus de liberté, puiſqu'il devient un pis-aller néceſſaire. Voilà les inconvéniens qui ne peuvent ni ne doivent être compenſés par des fortunes & toutes les places du monde ; voici le remede. J'ai prouvé qu'on pouvoit laiſſer ſeul un enfant qui ſçait s'*occuper :* quant à celui-ci, on le laiſſera à la garde de *domeſtiques choiſis* comme ceux de M. de M.... Des domeſtiques ! Y penſez-vous ? Oui, des domeſtiques : ce ſont des hommes ; & j'en connois tels que j'eſtime & honore plus que leurs maîtres. Il y a encore un autre moyen.... Vous revenez encore ſur celui-là ; vous demandez ce qu'on dira lorſqu'on verra votre fils à la promenade avec un domeſtique. Je vous

conſeille d'écrire ſur ſon dos, *Il a un gouverneur* (a). Il y auroit une belle inſcription à mettre ſur le vôtre : mais votre fils la liroit ; n'en parlons pas.

Je vous ai laiſſé entendre qu'un homme qui fait une éducation, doit obſerver les hommes ; je vous ai dit ailleurs que c'étoit parmi eux qu'on réuſſiſſoit à former un homme ; je vous ai dit que ce n'eſt pas au gouverneur à réformer des gens qui ne connoiſſent ni votre enfant ni vous, pour pouvoir amener par-tout ſon éleve avec lui : c'eſt donc à vous à travailler à raſſembler vos parens, vos amis, pour votre agrément & votre ſatisfaction commune. Tout rentre alors dans la nature. Si vous mettez de la ſévérité dans vos mœurs, de la décence dans

(*a*) On a vu un enfant être ſi flatté d'avoir un gouverneur, que lorſqu'il n'étoit pas avec lui, pour faire ſçavoir qu'il en avoit un, il ne diſoit pas deux phraſes dans leſquelles il n'y eût ces deux mots, *mon gouverneur* : & comme ce *gouverneur* étoit un jeune homme, & qu'un étranger auroit pu le prendre pour ſon parent ou un camarade, il affectoit de ſe faire reprendre. Quelle éducation va faire un gouverneur que ſon éleve regarde ſur ce pied-là ?

LETTRE X.

vos diſcours, de la gaieté, de l'enjouement dans vos plaiſirs, votre fils ſera tout ce que vous voudrez qu'il ſoit : il jouera diſcrétement avec les enfans de vos parens, de vos amis; ils gagneront enſemble les avantages de l'éducation publique. Ils ſeront dans votre ſociété, ſi elle eſt bien compoſée (*a*), comme les fleurs qui ſont dans les jardins pour le charme des yeux: vos avis, vos conſeils, vos remarques, votre amitié, votre exemple, ſeront comme l'eau dont on les arroſe pour les entretenir dans leur fraîcheur : ils croîtront ſous vos yeux, pour vous, pour l'Etat. Votre enfant alors n'aura plus de *gouverneur* (b); vous aurez l'un & l'autre un

(*a*) Ainſi le mentor de Lyſimaque choiſiſſoit ſes ſociétés, & les faiſoit concourir au ſuccès de l'éducation. (Voyez un Ouvrage qui a pour titre, *Eſſai ſur l'Education*, ou *Le Gouverneur*, par M. D. L. F. ci-devant Gouverneur de LL. AA. SS. Mgrs. les Princes-Ducs de Sleſwig-Holſtein-Gottorp. A Londres ; & à Paris, chez Deſaint, rue du Foin.) J'en rendrai compte dans mon Ouvrage ſur *l'Homme*, ainſi que de tous les Ouvrages qui ont été écrits ſur cette partie ſi intéreſſante pour l'humanité.

(*b*) Obſervons, avec le mentor d'Emile, qu'il ne faut point changer de gouverneur;

ami, qui ſera utile à tous deux dans beaucoup d'occaſions. « Il ne s'agiſſoit » pas, dit Montaigne, de venir prendre » des *leçons ;* ce n'étoit que des conſeils » & des inſtructions que l'occaſion ame- LETTRE X.

l'éducation eſt manquée. M. Rouſſeau donne des raiſons : (Voyez *Emile*) moi, j'en donnerois d'autres, qui ſeroient trop longues à être déduites ici. Je ne veux pas, dans cet Ouvrage, faire un traité d'éducation, mais intéreſſer les peres & meres à s'en occuper, & à chercher à s'inſtruire. Je voudrois leur faire douter de la bonté de leur maniere d'élever leurs enfans, & les préparer à méditer celle que je leur préſenterai dans mon Ouvrage ſur *l'Homme*, où il n'y aura rien de ſyſtématique, où je ne déciderai point ; mais où je conclurai de maniere qu'on s'inſtruira même par mes erreurs. Sans trop compter ſur l'étude particuliere que je fais des hommes, non dans les livres & dans le cabinet, mais au milieu d'eux & d'après eux, je me garderai bien de leur donner à croire que je les juge incapables de raiſonnement ; ma tâche ſera ſeulement de les y amener. Je ne travaille pas pour les gens de lettres & les philoſophes, mais pour le peuple, & les perſonnes des claſſes plus diſtinguées, qui, voulant le bien, cherchent la vérité de bonne foi, comme je la chercherai, en ſoumettant mes lumieres & mes concluſions à leur jugement & à leur raiſon. Pour cela, j'eſpere qu'on ne me trouvera qu'à la tête de mon Ouvrage : & dans une entre-

LETTRE X.

» noit naturellement ; ce n'étoit que » des réflexions, des raiſonnemens. Le » lieu, le temps, étoient indifférens ; un » cabinet, un jardin, la table, le lit, » le matin, le ſoir, la compagnie, la » ſolitude, pour lui toutes les heures » étoient les mêmes ».

Tout cela n'eſt difficile qu'autant que la volonté eſt eſclave des préjugés & de l'erreur.

Je ſuis tout à vous, mon cher Chevalier, &c.

priſe auſſi conſidérable, & qui demande un travail immenſe, ſur lequel j'ai déja gagné ſix années, je ferai enſorte de ne point écouter l'amour-propre, qui eſt cauſe qu'un Auteur quitte ſouvent ce qu'il devroit rechercher, pour s'occuper uniquement d'une idée qu'il a adoptée.



LETTRE XI.

LETTRE XI.

Bordeaux, *le* 19 *Août* 1770.

J'AI reçu toutes vos lettres, mon cher Chevalier : vos reproches viennent de votre amitié, mon retardement vient d'impossibilité. Le lendemain du jour auquel je vous écrivis la derniere fois, je tombai malade. Jai passé par ce qu'on appelle une *fievre putride*. J'ai été à l'extrémité. J'ai combattu courageusement : la victoire a balancé, & je suis enfin resté maître du champ de bataille ; c'est le seul avantage que j'aie eu. Quoique vainqueur, je suis défait, & j'ai besoin de beaucoup de temps pour me rétablir entiérement : j'userai des vins de *Suduiraut* (a) & de *Barsac* (b).

(*a*) Vin blanc du fief de *Suduiraut*, dans la paroisse de *Preignac*, qui appartient à Mad. la Présidente *Duroy* : ce vin est fort estimé.

(*b*) Vin d'un bourg voisin de celui-ci. Il est assez estimé en général : mais les vins blancs du fief de *Climens*, appartenant à M. *Roborel*, ancien Jurat, sont particuliérement recommandables ; c'est plutôt de la liqueur que du vin.

LETTRE XI.

Dans le temps que les médecins difoient que j'étois fort mal, je ne fouffrois point, & je n'étois point affecté de ce qu'on difoit de mon état : fans doute les organes étoient trop affoiblis pour éprouver de la fenfibilité. Un jour que le médecin défefpéroit que je puffe vivre encore deux heures, j'entendis prononcer mon arrêt fans trouble : bien loin de fouffrir, mon état tenoit plus de la volupté que de la douleur, & je ne defirois pas plus de vivre que de mourir.

Comment pourrois-je répondre à tous les articles de vos lettres ? Pour un convalefcent tel que je fuis, la befogne eft longue & difficile : au refte, j'irai felon mes forces, & vous fuppléerez à ce qui manquera. Je commence par l'article des *riches*. J'ai déclamé contre eux ; voici mes raifons.

Les Sauvages font ordinairement pareffeux : auffi, lorfqu'ils font une grande imprécation contre quelqu'un, ils ne lui fouhaitent autre chofe que d'être réduit à labourer un champ. S'il m'arrivoit de fouhaiter du mal à quelqu'un, je fouhaiterois qu'il fût *riche*. Chut ! parlons bas : on pourroit bien me

prendre pour un fou, ou croire que je suis encore dans le transport.

L'homme *riche* n'est ni citoyen ni homme. « Vous êtes trop attachés aux » richesses (*a*), disoit Platon aux Cyréniens, qui lui envoyerent des députés pour lui demander des loix : » il » n'est pas possible qu'un peuple si » *riche* puisse être soumis aux loix ». « Vous êtes trop ennemis de l'égalité », disoit-il aux Thébains, qui lui faisoient la même priere. *Richesse* & *égalité* sont deux choses qui s'excluent l'une l'autre. Pour être bon citoyen, il faut n'avoir égard qu'au bien général : pour y conformer ses actions particulieres, il s'agit de faire des sacrifices ; & les sacrifices sont incompatibles avec le caractere du *riche* (b).

(*a*) On demandoit à Thémistocles quel choix il feroit pour sa fille, de deux hommes dont l'un n'auroit que du mérite, & l'autre que de la fortune : « J'aimerois mieux, dit-il, » un homme sans argent, que de l'argent » sans homme ». On peut juger les *riches* d'après cela. Je ne connois qu'un *riche* qui ait préféré, en établissant sa fille, le mérite sans argent, à l'argent sans mérite. Mais, dit-on, ne peut-on pas trouver l'un & l'autre ? Je vais prouver que non.

(*b*) Il a malheureusement le pouvoir d'é-

LETTRE XI.

Sous le regne de Marc-Aurele, une troupe de Barbares s'étoit liguée contre l'Empire : il fut queſtion de s'oppoſer à eux. Il falloit ſolder des troupes, fournir à d'autres dépenſes; le tréſor étoit ſans fonds. L'Empereur mit à l'encan ſes meubles, ſes pierreries, même les bijoux de l'Impératrice. On remarqua alors que ceux qui avoient ſuppoſé l'indigence pour ne pas contribuer aux frais d'une guerre qu'on entreprenoit pour leur ſalut, ne manquerent pas d'argent quand il fut queſtion d'acheter les pierreries, les vaſes, les tableaux, &c.

luder les loix. Il y avoit une ordonnance à Athenes qui défendoit aux étrangers d'être acteurs dans les jeux publics, ſous peine d'une amende de mille drachmes (100 écus). Entrons dans l'eſprit de la loi. Démades, donnant des jeux, introduiſit des étrangers, & oſa apporter publiquement l'argent qu'il devoit pour amende.

Tout le monde ſçait le trait de cet Intendant des vivres qui, menacé de la potence, répondit qu'on ne pendoit pas quelqu'un qui avoit cent mille écus. D'après ces conſidérations, je ne ſçais ſi l'on ne pourroit combattre l'intention du légiſlateur Romain qui ordonna qu'on ne pourroit être Sénateur, Chevalier, qu'on n'eût un certain revenu, *afin qu'on ne fût pas dans le cas d'être corrompu.*

LETTRE XI.

Voilà le *riche* (a). Bien différent de cet homme dont la maiſon & celle de ſon voiſin étoient en feu, & qui courut au ſecours de celui-ci, diſant qu'il en avoit plus beſoin que lui ; dans une calamité publique, il exigera qu'on quitte tout pour venir à ſon ſecours. S'il faut s'élever contre l'injuſtice & la tyrannie, ſemblable au limaçon, qui, dès qu'on le touche, ſe renferme dans ſa coquille, il n'a pas aſſez d'ame pour oſer ſe montrer ; il lui ſuffit d'être à l'abri. En effet, il n'eſt point raiſonnable de haſarder ſa vie lorſqu'on eſt *riche*. On ne ſe bat point, diſoit un Gaſcon, lorſqu'on a vingt mille écus de rente. Au contraire, il

(*a*) Après la défaite de Pompée, Caton propoſant de mettre en liberté & d'armer les eſclaves, ce à quoi pluſieurs conſentirent ; d'autres, qui faiſoient le commerce, ne voulurent pas le faire ; mais ils projeterent de ſe ſaiſir des plus recommandables perſonnages, afin de les livrer à Céſar, eſpérant s'en faire un mérite auprès de lui, & en recevoir récompenſe.

On peut dire des *riches* ce que Caton le Cenſeur diſoit des Rois à l'occaſion d'Eumenes : *Un* riche *eſt toujours, de ſa nature, une bête raviſſante, & qui vit de ſa proie.* (PLUTARQUE.)

LETTRE XI.

paroîtra neutre ; & lorſque l'avantage ſe décidera, il ne craindra point de flatter un tyran, & de s'armer pour lui contre les bons citoyens : il méconnoîtra ſon ſang dans l'honnête homme qui combattra pour le ſalut & la liberté de ſa patrie ; il répondra qu'il vaut mieux adorer le ſoleil quand il ſe leve, que quand il ſe couche. Mais que dis-je ? lui-même tâchera de devenir tyran ; il achetera l'Empire (*a*) ou le vendra. Il renoncera à ſa Religion, ou du moins il en changera ſelon les circonſtances : il ſe vendra lui-même, pour me ſervir de l'expreſſion de Jugurtha, s'il ſe trouve quelqu'un qui veuille l'acheter. N'ayant d'autre mérite que celui d'être *riche*, (b) il ſe

(*a*) Après la mort de Pertinax, Empereur Romain, les cohortes prétoriennes mirent l'Empire à prix ; des ſoldats, montés ſur les remparts de leur camp, oſerent crier à haute voix : C'eſt ici qu'il faut s'adreſſer, ſi on prétend à l'Empire ; il ſera à celui qui en offrira le plus. Julien l'emporta ſur tous ſes concurrens ; il crut ne devoir rien épargner, n'eſpérant pas qu'il fût tous les jours à vendre.

(*b*) Pline le jeune rapporte qu'il vit, quelque temps après la mort de Claude, une épitaphe de Pallas, un de ſes affranchis,

persuadera qu'il a des droits à quelque distinction, comme cet Italien qui, sous le regne de Henri IV, se qualifia de Seigneur suzerain de dix-sept cent mille écus. Mais s'il n'est pas disposé à faire le bien public, c'est qu'il ne sçait plus estimer son semblable, c'est qu'il n'est plus homme.

« Sir Henri Middleton, Amiral » Anglois, allant à Aden, fut abordé » par trois Arabes qui venoient le » reconnoître, & lui faire part des in» tentions du Bacha : elles lui étoient » assez favorables. Il leur demanda » son nom, & quel étoit son caractere. » Ils répondirent que son nom étoit » Jaffar ; que son prédécesseur avoit » été un fort méchant homme ; que » celui-ci n'étoit pas beaucoup meil» leur, & qu'en général les Turcs ne » valoient rien ». Ainsi des *riches*.

N'aurai-je donc jamais vu que chez vous les pauvres traités humainement !

intendant de son trésor, laquelle étoit confirmée par un décret du Sénat, tel qu'on n'en auroit pas fait un plus honorable en faveur des Scipions, des Paul-Emiles, &c. Il ajoute qu'il en fut honteux : *Quàm juvat quòd in illa tempora non incidi, quorum sic me, tanquam illis vixerim, pudet !*

LETTRE XI.

Si on ne leur donne que ce qui reste de vos repas, du moins les reçoit-on comme des hommes (*a*). Que je passe à la porte des *riches* à l'heure des repas; je suis témoin du spectacle le plus humiliant. Quelque temps qu'il fasse, j'y vois des êtres, mes semblables, de tout âge, de tout sexe, la plupart infirmes & malades, attendre, pêle-mêle couchés sur le pavé, ce que des laquais insolens, instruits par l'exemple de leurs maîtres, vont leur distribuer, sans respect ni pour l'indigence, ni pour la vieillesse, ni pour les infirmités. Ah! ce n'est pas l'humanité qu'ils veulent secourir; ils donnent ce dont ils ne sçavent que faire: & cependant leurs maîtres, appuyés nonchalamment aux fenêtres de leurs

(*a*) Chez Mad. de...., on ne reçoit qu'un certain nombre de pauvres, & trois fois par semaine. On met leur couvert dans la cuisine ou dans l'antichambre: on leur donne une soupe & des viandes proprement apprêtées; ceux qui veulent les emporter les emportent. Mad. de.... assiste à leurs repas, & les domestiques ne leur manqueroient pas impunément. Elle apprend d'eux la misere des particuliers; & plus d'un misérable a reçu des secours d'elle, sans sçavoir d'où ils étoient venus.

hôtels, insultent, par leur présence & leur flegme approbatif, à l'homme misérable & avili. Hé quoi ! ils ne peuvent pas le mettre à l'abri des injures de l'air (*a*) ! S'honorent-ils de l'humiliation de leur semblable, qui, tout couvert de haillons, est encore plus estimable qu'eux, puisqu'il la supporte? Hélas ! ils ont des chenils (*b*), & ils

(*a*) Le Roi de Suede a fait, en 1774, un réglement qui enjoint à tous les Gouverneurs de provinces de veiller à ce que, dans chaque paroisse, on eût à avoir soin des pauvres, & à pourvoir à leurs besoins: depuis ce temps on ne rencontre plus de mendians dans les rues.

(*b*) Un homme semble moins précieux qu'une bête. Combien de riches prodiguent à des chiens plus de soins qu'à des hommes ! & comment excuser ces folies ?

Il y avoit à la Ménagerie de Versailles un fort beau dromadaire. Cet animal, transporté dans une terre étrangere, languissoit loin de son climat, beaucoup plus chaud que le nôtre. Pour ranimer sa chaleur presque éteinte, on ordonna de lui donner par jour quatre bouteilles de bon vin, avec du pain. Le soin du malade fut confié à un Suisse de la Ménagerie, qui étoit exact à lui faire avaler la dose ordonnée, dont il se seroit très-bien accommodé lui-même. Cependant, malgré son attention scrupuleuse, l'animal dépérissoit de jour en jour, & l'affaissement général de

LETTRE XI.

n'ont pas un lieu où ils reçoivent des pauvres ! Ah ! s'ils ſont inſenſibles, il y a encore des hommes qui ne ſont pas *riches ;* ils n'ont pas des laquais, des caroſſes, de la vaiſſelle pompeuſe ; ils ont une ame qui leur fait partager les peines des malheureux. *Riches*, vous la navrez tous les jours par votre orgueil & votre cruauté. Ah ! ils vous auront obligation, ſi vous leur en dérobez quelque choſe : renvoyez les pauvres ; mais ne les traitez pas à l'égal des bêtes. Mon cher Chevalier, vous entendez les bénédictions dont retentit tous les jours l'antichambre de Madame votre mere : ah ! connoiſſez

tous ſes membres annonçoit une mort prochaine. Alors le bon Suiſſe alla, d'un air ſuppliant, ſolliciter une récompenſe des ſoins qu'il avoit rendus au moribond. « Eh ! que » voulez-vous ? lui dit le Roi. -- Sire, répondit-il, » s'il plaiſoit à votre Majeſté, la ſur- » vivance du dromadaire ». *On rit* beaucoup de cette requête naïve, qui fut appointée. Cela n'eſt cependant pas *riſible* : combien de pauvres voudroient avoir la ſurvivance des bêtes qu'on nourrit dans certaines maiſons !

Auguſte diſoit qu'il valoit mieux être le pourceau d'Hérode que ſon fils. On pourroit deſirer d'être plutôt le chien d'un *riche* que ſon ſemblable.

donc

donc l'homme, & ſçachez vous appré- Lettre XI.
cier. Et que vois-je en tête des épitaphes qui ornent les tombeaux des riches ? *Haut et puissant Seigneur.... Haute et puissante Dame*, *&c.* Je ris de pitié : il me ſemble entendre ce Roi Barbare ſe qualifier ridiculement de *Roi des Rois, à qui tout doit obéïſſance ; l'ami & le parent des dieux du ciel & de la terre, qui, par affection pour lui, conſervent les animaux & reglent les ſaiſons ; frere du ſoleil, couſin de la lune & des étoiles ; maître abſolu du flux & du reflux de la mer ; Roi de l'éléphant blanc, & de vingt-quatre paraſols.*

Qu'ai-je dit ? En tête de leurs épitaphes je lis *Ci-gît*, c'eſt-à-dire un *monſtre* de moins. On pourroit, ſur la baſe de leurs mauſolées, tracer ces mots qui ſont dans Plutarque, pour Sardanapale : « Il étoit né homme, dit-il ; » il filoit la pourpre en ſa » maiſon, étant vautré & couché à » la renverſe parmi des concubines. » Quand il fut mort, on lui fit une » ſtatue de pierre qui bâilloit à part » ſoi, à la mode Barbareſque, & cli- » quetoit des doigts au-deſſus de ſa

LETTRE XI.

» tête, avec un tel écriteau : *Mange, » bois, paillarde ; tout le reste n'est rien* ».

Vous avez vu dans mes précédentes Lettres, comment l'homme *riche* rend esclaves ses amis, ses parens, les ouvriers, &c. Est-il donc un état pire que d'ignorer l'homme, sa dignité ; que de ne pas connoître la satisfaction qu'il y a à faire des heureux ; que de ne voir que soi (*a*) sur la terre, & d'y être un objet méprisable & méprisé ?

Comme les Rois (*b*), ils ont des flat-

(*a*) On raconte de Caligula, qu'un jour jouant aux dez, à Lyon, il s'avisa de faire apporter le dénombrement des Gaules, & marqua d'un crayon le nom de ceux qu'il vouloit qu'on tuât, & dont il confisquoit les biens ; puis, se remettant au jeu, il dit à ses favoris : « Vous vous morfondez à jouer » petit jeu, pendant que je gagne des millions » en un moment ».

(*b*) On demandoit un jour à Thalès laquelle des bêtes féroces il croyoit la plus dangereuse : « Entre les sauvages, reprit-il, » c'est le tyran ; parmi les privées, c'est le » flatteur ». J'aurois répondu, C'est le *riche*. Ce sont, en effet, les *richesses* qui font les *flatteurs*, les calomniateurs, les méchans, &c.

M. d'Usez étoit Chevalier d'honneur de la Reine. Cette Princesse lui demanda un jour quelle heure il étoit ; il répondit : « Madame, l'heure qu'il plaira à Votre » Majesté ».

teurs qui leur adouciſſent le chemin de l'inhumanité; comme à eux, on leur parle de juſtice & de vérité, & ils ne connoiſſent pas l'une, & ne veulent pas entendre l'autre.

Et cependant quelle eſt l'inconſtance des choſes ! Comment ne pas ſe dire, Dans un an, dans un mois, dans huit jours, mon tour ſera venu d'être *indigent*: hélas ! je ne ſçaurai pas par mes mains me procurer le peu de ſubſiſtance que je refuſe inhumainement tous les jours.

L'Empereur Maurice, voulant éviter une guerre dont le menaçoit un Roi Barbare, lui envoya à cet effet un homme éloquent. Celui-ci n'avoit pu réuſſir à l'appaiſer; il lui rapporta ce trait, pour rabattre ſon orgueil:

« Séſoſtris, le plus grand & le plus » illuſtre des Princes de l'ancienne » Egypte, s'étoit tellement enivré de » ſa puiſſance, qu'il ſe fit faire un » char d'or enrichi de pierreries; & » au lieu d'y atteler des chevaux ou » des mulets, il ſe fit traîner par les » Rois qu'il avoit vaincus. Un jour de » grande cérémonie, l'un de ces Prin- » ces infortunés refuſa de tirer le char

LETTRE XI.

» où il étoit attaché, & se retourna » plusieurs fois pour en considérer les » roues. Sésostris lui demanda pourquoi il ne tiroit pas comme les autres, & s'il avoit envie de s'enfuir. » *Je considere*, lui répondit ce Roi, *dans » le mouvement de ces roues, le changement continuel qui en éleve & abaisse » successivement toutes les parties*. Sésostris comprit la leçon qu'on lui » faisoit, & commanda aussi-tôt qu'on » mît des chevaux à son char ». Le Roi Barbare comprit aussi ce trait, & fit la paix. Hé bien! Chevalier, jugez de la barbarie des *riches!* Mille l'ont lu, mille le liront; ils demeureront *riches* (a). « Il est bien difficile, disoit

(*a*) « Nous sommes Romains, & maîtres » du monde », répondit un Général Romain à un Général de peuples qui ne connoissoient point les Romains, & qui se défendoient contre leurs irruptions. Les *riches*, par leur conduite, portent leur insolence jusques-là qu'ils semblent dire : *Nous sommes riches, & maîtres de tout.*

Une des choses qui ont le plus contribué à la dépravation des mœurs des Romains, ce fut la considération attachée à l'ordre des Chevaliers. Comme ils étoient les fermiers de la République, la passion de devenir *riches* les gagna. On s'accoutuma à rendre à

Caton, voulant empêcher le peuple Romain de faire une distribution gratuite de bled dans un temps où elle étoit inutile; » il est bien difficile de » réduire à la raison par remontrances » un ventre qui n'a point d'oreilles ». On peut dire la même chose du cœur des *riches*, d'autant plus insensible, qu'il l'est devenu par habitude; & c'est-là un terrible effet des richesses.

N'avez-vous pas connu Mlle *** ? Elle fut dévote & pieuse tant que sa fortune fut médiocre. Elle étoit occupée de projets pour fonder des places dans des hôpitaux, pour marier de pauvres filles, lorsque la succession de sa tante lui seroit échue. Le moment est venu: elle augmente son domestique, sa maison: d'abord le simple nécessaire, disoit-elle; ensuite, tout en s'occupant de ses legs pieux, elle eut équipage, maison ouverte: on lui dit qu'elle étoit jolie; & elle s'est

l'homme riche les honneurs qui n'étoient dûs qu'au Chevalier Romain. « Dès-lors, comme dit M. de Sibert, de l'Académie Royale des Belles-Lettres, dans son excellente *Dissertation sur la Loi* Sempronia, » les Romains » cesserent d'être les Romains ».

LETTRE XI.

mariée, n'ayant rien exécuté de ces beaux projets. On peut dire d'elle ce qu'Antipater disoit de Démades dans sa vieillesse, « qu'il n'en est demeuré, » non plus que d'une victime immolée, » que la langue & le ventre ». (*PLUT. Vie de Phocion.*) Ah! qu'Abdolonime avoit raison, lorsque, recevant la couronne des mains d'Alexandre, il s'écria : « Plût à Dieu que je la porte de » la même maniere que j'ai supporté » la misere! »

Argent, argent, maître du monde,
Tu regnes sur tous les états ;
Tous les jours, en faisant ta ronde,
Tu fais faire bien des faux pas :
A nos devoirs tu mets un terme :
La vertu, loin de tes attraits,
Qui sur ses jambes se croit ferme,
S'y tient bien mal quand tu parois.

(*Les Moissonneurs.*)

Quelques jours avant mon départ de Montpellier, j'allai avec le Comte de.... voir un honnête homme dont on nous avoit parlé. Il nous raconta l'histoire de ses infortunes. Le Comte voulut sçavoir comment il se nourrissoit : il répondit qu'il n'étoit pas bien à plaindre, puisqu'il y avoit des hommes plus malheureux que lui. L'autre insista : il ajouta que, s'il avoit qua-

rante mille livres de rente, il ne se nourriroit pas autrement qu'il le faisoit. Le Comte de...., étonné, voulut lui donner des leçons de conduite & de tempérance (*a*) ; mais celui-ci, souriant à demi, lui dit que sans doute il ne le comprenoit pas. Effectivement, il vouloit dire qu'il vivoit à peu de frais ; qu'étant plus riche, il ne feroit pas plus de dépense, réservant le reste à ceux qui seroient dans le besoin. Cette leçon ne plut pas au Comte ; il fit une pirouette, & me dit, en nous en allant : Il a le *cœur bon*, mais il est *un peu fou*. De même on lit dans Arrien, qu'un des plus considérables de Rome, & qui passoit pour un des plus grands philosophes, entra un jour

(*a*) Il n'y a rien de plus ordinaire que d'entendre les *riches* faire la leçon aux *pauvres*, sans aucun respect pour leur âge, leur état, & souvent d'un ton de mauvaise humeur ; c'est de quoi j'ai eu à rougir mille fois, donnant le bras à de jeunes Dames qui les traitoient assez cavaliérement de *canailles*, d'*insolens*. En supposant que les pauvres s'emportent grossiérement, ils ont bien des titres pour être excusés : on doit combattre avec eux, non de propos, mais de bonté ; cela sied sur-tout aux femmes.

LETTRE XI.

dans une furieuſe colere contre ſes gens en préſence d'Epictete : « Vous faites » des choſes que je ne puis ſupporter, leur dit-il : » vous me feriez devenir » fou, & vous me rendriez enfin tel » que cet homme-là », en montrant Epictete.... Epictete un fou ! Cela eſt bien d'un *riche*.

« Si mes enfans me reſſemblent, diſoit Phocion le *pauvre*, ou l'homme de bien, aux Ambaſſadeurs de Philippe, qui lui apportoient de riches préſens de ſa part, » ils auront aſſez » du champ qui m'a nourri, pour » jouir de la gloire que j'ai acquiſe : » s'ils ne doivent pas me reſſembler, » je ne veux ni contribuer à leur cu» pidité, ni l'entretenir ». Ce grand homme apprécioit bien les richeſſes, pour le bien de ſes enfans (*a*) & celui de ſa patrie : auſſi, étant ſur le point de ſubir un jugement inique, formoit-il des vœux pour que ſon fils ne *cherchât jamais les moyens de venger ſa mort.*

(*a*) Cratès dépoſa ſon bien, qui étoit en argent, entre les mains d'un banquier, lui recommandant de le remettre à ſes enfans, en cas qu'ils fuſſent *fous* ; & en cas qu'ils fuſſent *philoſophes*, de le donner aux pauvres.

LETTRE XI.

O ſecond Socratès ! ô pilier de vertu !
Ta vie, mort, ſageſſe, éloquence, juſtice,
En ce temps malheureux, maſtiné par le vice,
Cent fois me font crier : *Phocion, où es-tu ?*
(*PLUTARQUE.*)

On reprochoit un jour à Pélopidas qu'il n'étoit pas aſſez ménager de ſon bien, attendu que c'étoit une choſe abſolument néceſſaire : « Pardonnez-» moi, reprit-il ; elle ne l'eſt que pour » cet homme-là », en montrant un pauvre homme qui étoit, de plus, boiteux.

Un ſoldat Romain avoit été dévaliſé par les ennemis : ſe livrant à tout ſon reſſentiment, animé par l'idée de la perte qu'il avoit faite, il prit bientôt ſa revanche avec beaucoup de valeur & de ſuccès. Lucullus, ſon Général, témoin de cette action, le remarqua. Il ſe préſente une occaſion où il falloit du courage ; il manda le ſoldat, & l'engagea à aller à cette entrepriſe. « Mon Général, lui répondit celui-ci, » envoyez-y quelque ſoldat » dévaliſé ». Voilà encore le *riche* (a).

(*a*) Moliere rencontra un pauvre, lui fit l'aumône. Il s'étoit éloigné, lorſque le pauvre le rejoint, le fait appercevoir qu'il s'eſt mépris, en lui donnant un louis. « C'eſt vrai », répond Moliere ; & il ne peut retenir ces

LETTRE XI.

Les richeſſes ne ſont donc pas à ſouhaiter à quelqu'un ; du moins ſont-elles fort à redouter (*a*).

On peut, abſolument parlant, être *riche*, citoyen, homme ; mais dans le fait, ce n'eſt plus être *riche* (b) ; c'eſt faire ce que ce pauvre honnête homme diſoit au Comte de .... Il faut, pour cela, de la grandeur d'ame, de la vertu ; & les richeſſes la font perdre inſenſiblement (*c*). Il faut com-

mots : « Où diantre la vertu va-t-elle ſe nicher » ! J'aurois été plus étonné de la trouver dans un *riche*.

(*a*) Jeſus-Chriſt diſoit à un *riche* : « Si » vous voulez être parfait, allez, vendez tout » ce que vous avez, donnez-le aux pauvres, » puis venez & me ſuivez, & vous aurez un » tréſor dans le ciel ». Voilà un *riche* mis à une rude épreuve.

(*b*) On admire Cyrus d'être revenu en Perſe tel qu'il en étoit parti, & d'avoir vécu au milieu des Medes avec la ſimplicité & la tempérance des Perſes. (*Cyrop. de* XÉNOPH.)

(*c*) Le plus célebre Juriſconſulte de notre ſiecle, Pothier, a donné à ſon pays, à ſa patrie, au monde, l'exemple du déſintéreſſement & de la plus grande médiocrité au milieu des richeſſes. Il jouiſſoit d'environ huit mille livres de rente : à peine dépenſoit-il quinze cents livres ; le reſte étoit pour les pauvres. Un de ſes amis, M. Breton, Profeſſeur de Droit à l'Univerſité d'Orléans,

battre ſans ceſſe contre l'intérêt particulier, contre la mode, contre les complaiſans. Quel eſt l'homme qui peut aſſurer qu'il demeurera victorieux ? Tout honnête homme doit l'eſpérer. Hélas ! quand on a tout, ſent-on qu'il manque quelque choſe aux autres ? Si jamais je devenois *riche*, je ne voudrois point faire de ſociété avec les *riches*, car je ſerois bientôt cor-

ayant été ſon confrere, lui a ſurvécu pour le louer dignement, & pour conſoler les pauvres. J'ai été attendri juſqu'aux larmes en lui entendant raconter les détails de la vie de ce grand homme, que tous ſes concitoyens ont pleuré ſincérement : c'eſt ainſi qu'il s'exprimoit dans un éloge public, à la tête duquel on regrette de ne pas voir le nom de ſon ſçavant Auteur :

Nec tantùm ad extremam egeſtatem redactos, verùm etiam aut anguſtiâ rei familiaris, aut ære alieno, aut temporum acerbitate, aut calamitate publicâ oppreſſos & afflictos, in pauperum numero habuit. Egregia illa facta ſtudiosè occultavit.

On peut dire de cet homme eſtimable ce que Séneque diſoit de Démétrius, philoſophe cynique, « que la nature l'avoit pro» duit pour faire voir à ſon ſiecle qu'un » grand génie ſe pouvoit garder d'être per» verti par la multitude ». Il y a de lui des traits uniques, qu'il ſeroit trop long de rapporter ici.

LETTRE XI.

rompu ; j'approcherois de moi le malheureux, l'indigent. Avec quel plaisir je les visiterois, puisque je pourrois les soulager ! Je tâcherois de pénétrer dans ces familles, tristes victimes de la fortune, d'autant plus dignes de compassion, qu'elles affectent moins de l'être ; d'autant plus à plaindre, qu'elles n'osent exciter la pitié : je me mettrois souvent dans la nécessité d'être misérable, & je réussirois peut-être à conserver mes sentimens avec mes richesses. Hélas ! Chevalier, mes craintes sont encore plus fortes que mes dispositions ; le plus sûr seroit de me *débarrasser* tout de suite de mon superflu. « Au commencement, dit Plutarque, » Caton, suivant les armes, & » n'étant pas encore *riche*, ne se fâ» choit jamais contre ses serviteurs ; » il disoit même qu'il trouvoit cela » laid & mal-séant, & cela par rapport » à son ventre ; mais ensuite il punis» soit durement ceux qui avoient mal » servi ou mal apprêté quelque chose. » Il abandonna l'agriculture, il prêta » à usure, &c ». Enfin il étoit devenu *riche*. Si j'avois des enfans, je penserois comme Phocion ; je ne voudrois

point leur tranſmettre un auſſi pernicieux héritage. Cependant, comme je vous l'ai dit ailleurs, je leur ferois ſentir la miſere ; & il n'y a pas de doute que je ne la partageaſſe avec eux ; ils n'auroient point à ſe plaindre. Ainſi on raconte que les Eſpagnols faiſoient rôtir un Roi du Mexique avec un des principaux de ſa Cour, pour ſçavoir où ils avoient caché leurs tréſors. Celui-ci, forcé par la douleur, regardant ſon maître, lui témoigna qu'il n'en pouvoit plus : « Et moi, repartit le Roi, en le regardant avec fierté, » ſuis-je dans un bain ? ſuis-je » plus à mon aiſe que toi » ? Si par la ſuite ils devenoient *riches*, malgré leur éducation, peut-être auroient-ils de bons momens, & ce ſeroit toujours autant de gagné.

Il n'y a que le *riche*, l'inſenſible, l'ignorant, qui mettent de la différence entre *philoſopher* & *vivre* : il n'y a que chez l'homme *riche*, inſenſible, ignorant, qu'être vertueux, tempérant, en garde contre les écueils de la ſageſſe, c'eſt *philoſopher*. Etudiez les hommes, Chevalier, & concluez. Voici mon dernier mot ; je le prends dans les

LETTRE XI.

Penſées de Paſcal. « L'homme eſt viſi-
» blement fait pour penſer ; c'eſt toute
» ſa dignité & tout ſon mérite. Tout
» ſon devoir eſt de penſer comme il
» faut ; & l'ordre de ſa penſée eſt de
» commencer par ſoi, par ſon Auteur,
» & par ſa fin. Cependant à quoi penſe-
» t-on dans le monde ? Jamais à cela ;
» mais à ſe divertir, à devenir *riche*,
» à acquérir de la réputation, à ſe
» faire Roi, ſans penſer à ce que c'eſt
» que d'être *Roi* & d'être *homme* ».

Vous pouvez aſſurer Madame votre couſine que je m'acquitterai avec tout le plaiſir poſſible, de la commiſſion dont elle me charge. Il lui convient de s'aſſocier quelqu'un pour l'éducation d'une nombreuſe famille, puiſqu'elle a perdu ſon mari : je verrai donc l'Abbé.... (*a*), & je ne doute pas que ſa lettre ne le décide tout de ſuite. Je l'ai lue, d'après la permiſſion que vous m'en avez donnée de ſa part ; j'y ai reconnu avec attendriſſement ce qu'a produit ſa raiſon plutôt que mes lettres. Je m'eſtimerai trop heureux d'être à même de procurer à cette mere reſpectable un ſujet en

(*a*) Voyez ci-deſſus, page 8.

LETTRE XI.

état de contribuer aux grandes vues qu'elle a ſur ſes enfans : l'Abbé, que je connois actuellement particuliérement, eſt le ſeul peut-être qui puiſſe lui convenir.

Y a-t-il, peut-il y avoir dans la ſociété une occupation plus belle que celle de former des citoyens ? Ah ! ſi l'on avilit ceux qui l'ont en partage, c'eſt pour s'étourdir, en quelque maniere, ſur la honte & les remords qu'on ſent de la leur laiſſer. C'eſt ainſi qu'en Chine les hommes tiennent les femmes dans l'eſclavage, pour ſe venger de la ſervitude honteuſe où ils ſont réduits en public.

Il faut être juſte : ſi on n'a pas droit de manquer aux ſubſtituts des peres dans l'éducation de leurs enfans, on doit convenir que ceux-ci le méritent par leur ignorance, pour ne pas dire par leur indolence. Les parens n'ont d'autres préjugés que les leurs ; ils regardent comme bien tout ce qu'ils font. Sans entrer dans des détails qui me conduiroient trop loin, voici un fait qui m'a été écrit par un de mes correſpondans.

Le Gouverneur du fils de M. l'In-

LETTRE XI.

tendant de.... eſt un *bel-eſprit*, ce qu'on appelle même un *philoſophe* : on l'a tiré de Paris, c'eſt tout dire.

On entra derniérement dans ſa chambre pendant que ſon éleve y étoit. Il avoit les yeux enflammés ; il déchiroit en mille morceaux une demi-feuille de papier. L'enfant étoit debout, qui trembloit de tout ſon corps. Son ſilence & ſon maintien annonçoient qu'il étoit queſtion de quelque choſe d'important. On n'oſe s'informer du ſujet de cette ſcene, de peur de le mortifier : le gouverneur témoigne de l'indignation, & l'apprend lui-même, pour ſa honte, dit-il, & ſon inſtruction. Voici donc la cauſe de tant de courroux.

C'étoit une lettre mal *écrite*. La choſe étoit criante, en ce qu'il avoit été forcé de la recommencer juſqu'à quatre fois ; & notre petit malheureux, âgé de douze ans, ne devoit pas manger à table qu'il ne l'eût faite telle qu'on la lui demandoit. Il me ſemble voir la *femme ſçavante* chaſſer ſa ſervante parce qu'elle n'a pas parlé ſelon les regles de la grammaire & de Vaugelas. Voici le morceau intéreſ-

ſant de la ſcene ; il n'y auroit qu'à changer les noms.

CHRYSALE.

A-t-elle, pour donner matiere à votre haine,
Caſſé quelque miroir ou quelque porcelaine ?

PHILAMINTE.

Voudrois-je la chaſſer ? & vous figurez-vous
Que pour ſi peu de choſe on ſe mette en courroux?

CHRYSALE.

[*à Martine.*] [*à Philaminte.*]
Qu'eſt-ce à dire ? L'affaire eſt donc conſidérable ?

PHILAMINTE.

Sans doute. Me voit-on femme déraiſonnable ?

CHRYSALE.

Eſt-ce qu'elle a laiſſé, d'un eſprit négligent,
Dérober quelque aiguiere ou quelque plat d'argent ?

PHILAMINTE.

Cela ne ſeroit rien.

CHRYSALE, *à Martine.*

Oh ! oh ! Peſte, la belle !
[*à Philaminte.*]
Quoi ! l'avez-vous ſurpriſe à n'être pas fidelle ?

PHILAMINTE.

C'eſt pis que tout cela.

CHRYSALE.

Pis que tout cela !

PHILAMINTE.

Pis.

CHRYSALE.

[*à Martine.*] [*à Philaminte.*]
Comment diantre, friponne ! Hé a-t-elle commis....

PHILAMINTE.

Elle a, d'une inſolence à nulle autre pareille,
Après trente leçons, inſulté mon oreille

LETTRE XI.

Par l'impropriété d'un mot ſauvage & bas
Qu'en termes décisifs condamne Vaugelas.
. . . .
Quoi ! vous ne trouvez pas ce crime impardonnable ?

Demandez au gouverneur *bel-eſprit*, *philoſophe*, *venu de Paris*.

Comme il me paroît que vous n'avez pas lu la lettre de Madame votre couſine à l'Abbé ...., je vous en fais la copie.

*LETTRE DE MADAME DE ****
A M. L'ABBÉ ....

Du château de....

« MONSIEUR,

» La Providence vient de diſpoſer » de mon mari : il m'a laiſſée avec ſept » enfans. Je ne dois lui ſurvivre, mal- » gré ma douleur, que pour travailler » à les rendre dignes de lui. J'ai trois » filles & quatre garçons ; l'ainé de » tous a dix ans. Leur éducation eſt » un fardeau trop conſidérable, pour » que j'oſe m'en charger toute ſeule. » Je ne crains point les peines, Mon- » ſieur ; mais je crains de n'en prendre » que d'inutiles, n'ayant jamais appris » à élever des enfans. Je n'héſiterois

» pas de m'en rapporter à tout ce que » ma tendresse & les conseils de mes » amis me dicteroient, pour remplir » seule cet objet important, si j'étois » dans l'incertitude de rencontrer un » honnête homme qui veuille me rendre » le service d'y travailler avec moi. » Un heureux hasard que je ne sçau- » rois trop bénir, m'a fait sçavoir qu'il » existe en vous. Un de mes cousins a » sçu, par un de ses amis, combien » vous êtes généreux,& passionné pour » le bien : c'est lui qui sera chargé de » vous remettre cette lettre, dont le » succès me combleroit de satisfac- » tion. Sans doute, Monsieur, vous » m'avez devinée. Si vous aviez lieu » de ne pas être content dans la ville » que vous habitez, pourrois-je être » informée par quelle sorte de prieres » & d'autres moyens je réussirois à vous » engager à venir ici éclairer mon » zele & adopter mes enfans ? Je sçais, » Monsieur, que ma reconnoissance ne » pourroit jamais égaler l'importance » du service que vous nous rendriez » à tous : en tout cas, Monsieur, dis- » posez de leur fortune & de la mienne. » Je ne veux pas récompenser vos

LETTRE XI.

» ſoins, mais vous prouver que je ſens
» qu'ils vous donneront des droits ſur
» tout ce qui nous appartient. Il ne
» dépendra pas de moi, de ma fa-
» mille, de mes amis, que vous ne
» retiriez la ſatisfaction qui eſt la ré-
» compenſe du bien, pour une grande
» ame comme la vôtre : vous ſerez
» notre parent, notre ami, notre pere,
» & nous reſpecterons en vous notre
» bienfaiteur, & le citoyen utile. Enfin,
» Monſieur, ſi vous voulez bien avoir
» confiance à ce que j'ai l'honneur de
» vous dire, vous reconnoîtrez encore
» plus par ma conduite que par mes
» diſcours, que ſi je n'ai pas les lu-
» mieres d'une mere, j'en ai le zele.

» Je ſuis très-reſpectueuſement, &c. »

Je ſuis tout à vous, mon cher Chevalier, &c.



LETTRE XII.

Bordeaux, le 24 Août 1770.

AH, Chevalier! quelle ſecouſſe mon ame vient de recevoir! Mes maux.... Que je ſuis injuſte de me plaindre! Ah, mon ami! il ſuffit d'en parler. Ils n'ont rien de réel que par l'inſenſibilité des hommes: mais le malheur qui accable actuellement notre ami, ne tire que de lui tout ce qui ſert à le rendre plus accablant. Je ne l'ai pas quitté de la journée. J'ai tâché en vain d'exciter ſes larmes: après de longs intervalles de ſilence, il venoit à moi: Ami, diſoit-il, vois quelle deſtinée m'eſt offerte! J'aurai toujours l'image de mon épouſe dans mon cœur.... Je la chercherai.... O déſeſpoir! elle n'eſt plus pour moi. Ciel, qui me l'aviez donnée! vous voulez donc vous jouer des mortels! Trois ans que j'ai paſſés avec elle, combien vous me les faites payer! Prenez donc ma vie.... Je la lui avois conſacrée.... je la lui dois.

Auteur de nos jours, quand tu m'envoyas des peines, qui me les rendit

LETTRE XII.

ſupportables ? Quand tu nous enlevas impitoyablement ce fruit précieux de notre amour .... Ah ! quels preſſentimens s'élevoient dans mon ame ! Etoit-ce donc en méditant le projet de me faire déteſter la vie, que tu donnois à ſes diſcours ce charme qui trompa ma douleur ? Hélas ! elle me ſéduiſit ; je me laiſſai perſuader que ma vie lui étoit néceſſaire. Imprudent que j'étois ! j'attendis de toi, de ta bonté, de ta juſtice, un autre gage d'une union que tu avois formée ; & dans notre affliction, nous invoquions encore avec plaiſir ton nom & l'Amour.

J'ai donc conſervé la vie ! Je t'en accuſe, ô Dieu ! Je vis, & il me manque la moitié de moi-même !... Mais.... pourquoi ne franchirois-je pas la barriere qui nous ſépare ? O barbarie ! Tu nous as laiſſé, pour mon tourment, la ſympathie de nos ames, & déja tu me fais un crime de penſer à les réunir !... O ma chere amie ! ta douceur, ta modeſtie, ta ſenſibilité, ton amour, tes vertus, par leſquelles j'étois heureux.... J'avois aſſez vécu, hélas ! puiſque je t'avois connue.... Le ſouvenir de ces vertus va déchirer

mon cœur.... je compterai les traits qui le perceront, par chaque moment que je te ſurvivrai.... Que dis-je ?... A chaque moment j'éprouverai mille fois la douleur & les angoiſſes de la mort, ſans jamais mourir.

Hélas ! tout le monde envioit mon ſort : les uns te pleurent comme leur modele ; les autres, comme leur amie, leur bienfaitrice, leur mere.... Qui pouvoit te voir avec indifférence ? qui pourra ſe conſoler ?... Tu as emporté tous les cœurs dans ta tombe.... & le tien manque à la terre. Quel vuide affreux tu as laiſſé au-dedans de moi !

Il n'eſt que trop vrai, Chevalier ; elle n'eſt plus depuis trois jours. Les tranſports de ſa douleur ſont auſſi forts qu'ils peuvent l'être : on ne le quitte pas. Je crains que ſes ſouhaits ne ſoient accomplis, & que nous ne le perdions. Je vous donnerai de ſes nouvelles. Son domeſtique & la femme-de-chambre me diſoient hier qu'ils n'avoient jamais remarqué entre eux la moindre contradiction ; (*a*) toujours les mêmes

(*a*) M. Greuſe, dont le génie & les talens ne peuvent être mis en comparaiſon qu'avec la ſenſibilité de ſon ame, qu'il a

LETTRE XII.

égards, les attentions les plus délicates, les complaiſances les plus recherchées.

Ils ſortoient peu, & ne ſe laſſoient jamais d'être enſemble. Si elle ſçavoit que quelque choſe pût faire de la peine à ſon mari, les domeſtiques, les étrangers étoient prévenus, & elle ſe croyoit heureuſe de la tranquillité qu'elle lui procuroit. Elle le connoiſſoit trop bien

peinte dans ſes ouvrages, qui ſçait en même temps attendrir & ſe faire admirer, a peint un mariage tel que celui dont il eſt queſtion ici, ſous l'allégorie ſuivante. On voit au milieu d'un fleuve un bateau : un homme & une femme le conduiſent, en ramant chacun de leur côté, l'un à droite, & l'autre à gauche ; cependant c'eſt le mari qui tient le gouvernail. Au milieu, & debout devant eux, eſt l'Amour, qui les aide, ayant une main ſur l'extrémité de chaque rame. On voit, vers la partie inférieure du bateau, de petits enfans qui dorment : c'eſt l'union de ceux qui leur ont donné le jour, c'eſt l'Amour, qui aſſurent leur repos. Qu'il eſt doux de voguer avec l'Amour ! qu'il eſt doux de ramer avec l'Amour ! M. Greuſe a ce bonheur-là, & il le fait goûter.

Il eût eu la bonté de faire les deſſeins de deux Eſtampes dans cet Ouvrage, ſi les circonſtances ne lui en euſſent ôté la facilité : l'une devoit repréſenter le *Déſeſpoir du Débauché*, à la tête du premier Volume ; pour

LETTRE XII.

pour ne pas ſentir tout ce qu'il valoit. Elle lui a fait ſa fortune, & jamais elle n'a voulu avoir de l'argent que de lui : elle diſoit qu'il étoit le maître du cœur ; que s'il lui devoit quelque obligation, c'étoit de cela ſeul ; mais qu'il ne devoit point être queſtion d'obligation entre eux, puiſqu'étant maîtreſſe du ſien, elle étoit inſolvable.

J'ai appris tout ce qui regarde le malheur du jeune Char.... (*a*). Il eſt peut-être, comme le Baron de M...., la victime de ſa délicateſſe & de ſa ſenſibilité. Je vis derniérement une de ſes lettres à ce ſujet : toute ſon ame y eſt peinte ; on l'admire autant qu'on le plaint. Qu'il eſt cruel d'être forcé à mépriſer une perſonne que l'on aime !

(voyez-en le ſujet, *Lettre III*, pages 68 & 69 ;) l'autre devoit repréſenter le *Déſeſpoir des Peres*, à la tête du ſecond Volume ; (voyez-en le ſujet, *Lettre III*, pages 77 & 78.) Il me permet d'annoncer que je ſerai plus heureux pour mes autres Ouvrages. Puiſſent mes ſujets intéreſſer autant que ſon pinceau ! Je dois à l'amitié qu'il veut bien avoir pour moi, des momens agréables que je paſſe avec lui : j'aurai bien du plaiſir de lui devoir quelque choſe de mes ſuccès.

(*a*) Voyez Tome I, page 86 : c'eſt le même dont il eſt queſtion.

LETTRE XII.

Quoi qu'on dise, je partage son chagrin ; & je ne vois pas qu'on puisse traiter de foiblesse ce qu'il en coûte à son cœur pour faire triompher la raison. Ce jeune homme n'est point un jeune homme ordinaire ; il faut l'apprécier d'après lui. Qui est plus févere dans ses mœurs, & cependant plus enjoué dans ses discours ? Qui est plus honnête dans ses manieres, & cependant plus franc & plus sincere ? Qui est plus simple dans ses vêtemens, & cependant plus décent ? Qui est plus ingénu, & cependant moins étourdi ? Qui fait moins de fautes, & qui les avoue plus facilement ? Qui a plus de raison, & qui propose ses jugemens avec plus de doute & de défiance ? Qui est plus jeune enfin, & plus sensé en même temps ? Voilà cependant l'homme qui a été joué. Il a toute la pénétration qu'il faut pour éviter aux autres les plus petites occasions de chagrin ; mais il ne se doute pas qu'on veuille le tromper. Il est vrai que dans un appartement il ne tâche pas de se placer vis-à-vis d'une glace : on ne le voit point, étudiant ses gestes, se caresser le menton ; affichant l'air

étourdi, préſenter dans le mouvement continuel & affecté de tous ſes membres, le ridicule tout au moins, ſinon l'indécence. On ne l'entend point ſe prêter aux plaiſanteries, qui ne ſont que trop communes, ſur les vieillards, ſur les perſonnes qui ne ſont pas douées des avantages de l'eſprit ou de la figure. Jamais il ne ricane : il n'entretient jamais perſonne de ſes tours d'adreſſe & de force, ni de ſon appétit. Il y a une autre ſorte de mérite dont il eſt plus jaloux ; il laiſſe la ſupériorité de celle-là à quiconque veut bien s'en contenter. Il ne ſçait pas ce que c'eſt que de mortifier qui que ce ſoit : il reſpecte le malheureux ; & il ſe croiroit mépriſable, s'il ſe livroit à la gaieté devant un homme qui pleure. Au reſte, ce que d'autres en cela ne feroient que par politeſſe & par égards, il le fait par un pur mouvement de ſon cœur, qui lui rend les peines d'autrui comme les ſiennes propres. Il n'a pas le babil qui amuſe ; mais il intéreſſe ; c'eſt le ſentiment qui parle par ſa bouche. Tout le monde convient qu'il eſt vraiment aimable & eſtimable. Les perſonnes ſenſées le recher-

LETTRE XII.

LETTRE XII.

chent par ſympathie: parmi les gens du commun, les uns le fuient par jalouſie, les autres ſe montrent avec lui par vanité; & pour mettre fin au portrait d'un jeune homme comme il y en a peu, Mlle.... eſt peut-être du nombre de ceux-ci. Elle a affecté (c'eſt peut-être ce que l'on pourroit ſoupçonner dans une choſe auſſi embrouillée; mais c'eſt ce que la ſuite décidera) des diſpoſitions qui l'ont ſéduit; elle a imaginé que le public lui croiroit du mérite lorſqu'on le verroit aſſidu auprès d'elle. Son pere l'a reçu avec toute la diſtinction qu'il a cru devoir à ſon rare mérite: il l'a traité comme ſon fils, parce qu'il a réellement deſiré qu'il le fût, & parce qu'il a ſuppoſé à ſa fille aſſez de raiſon & de jugement pour connoître ſes véritables intérêts, & enfin parce qu'il a jugé, par ſa conduite, qu'elle entroit dans ſes intentions. Aujourd'hui ce ſont les amitiés ſinceres du pere, & la ſenſibilité feinte ou vraie de la fille, qui font ſon malheur. Il eſt difficile de prononcer ſur les démarches, quand on peut douter des motifs: cependant, à juger ce qui eſt connu, elle a des torts réels, qui

ne font pas l'éloge de ſa délicateſſe. Si les choſes ſe raccommodent, on ſuppoſera qu'il n'y a eu que du mal-entendu, & cela pourroit bien être ; ſi elles ne ſe raccommodent pas, on en portera divers jugemens : mais dans ce cas-ci, je plains Char.... d'avoir été trompé.... L'alternative eſt un peu dure pour un cœur ſenſible comme le ſien. Je vois par ſa lettre, que la jeune perſonne a prévu les deux cas. Quoi qu'il arrive, elle ſe juſtifiera avec vraiſemblance : mais Char.... dit fort bien, & lui ſeul peut le dire, étant le ſeul qui ſçache ce qui s'eſt paſſé d'elle à lui : Pour n'avoir pas l'air d'être coupable, elle ne le ſera pas moins. Si ſa conduite actuelle n'eſt pas méſeſtimable en un ſens, elle l'eſt dans un autre ; c'eſt en ce qu'elle déſavoue celle qu'elle a tenue juſqu'à cette heure ; & cette conſidération eſt bien capable de le conſoler. Je lui ai écrit ; car je l'aime de tout mon cœur ; & dans une circonſtance auſſi pénible, je n'ai pu que le conſoler par l'effort courageux avec lequel il oppoſe la raiſon à ſon cœur. Il n'éclate point en reproches ; ſa douleur ſe ſoulage par des plaintes tendres. Hélas ! ſa plume,

LETTRE XII.

LETTRE XII.

comme sa bouche, se refuse à exprimer le mépris ou le dédain. S'il est vrai que l'on puisse juger un homme par ses amours, on voit également dans celles de Char.... l'honnêteté de son ame & le supplice de son cœur. Si j'étois Mlle ...., & qu'en effet j'eusse été indécis, je serois décidé par sa conduite actuelle, dont elle trouvera peu d'exemples. Elle rencontrera des jeunes gens qui lui plairont plus; mais elle n'en trouvera pas qui réunissent autant de qualités différentes de cœur & d'esprit. Avec les jeunes gens ordinaires, on peut croire ou espérer qu'on ne sera pas malheureuse; avec Char...., on est assuré qu'on sera heureuse. Ceux-là peuvent séduire par un je ne sçais quoi; celui-ci intéresse par du réel. Il ne peut que gagner à être connu: il force la raison contre les sens; & si elle ne triomphoit pas, on s'accuseroit de foiblesse. Qu'il est beau de ne devoir qu'à *soi* l'empire qu'on a sur les cœurs! C'est encore de quoi je l'ai entretenu, non pour le flatter, mais pour le distraire. Au reste, dans sa douleur, il ne laisse pas de se féliciter d'avoir les yeux déssillés; il n'en desire

pas moins d'être à même d'être détrompé ſur la mauvaiſe opinion qu'il peut avoir de Mlle.... S'il ſe croit en droit de l'accuſer, il ſe croiroit injuſte de ne pas l'excuſer en quelque ſorte.... Faites un voyage à Montpellier, Chevalier; donnez à ſon cœur les lumieres & la conſolation. Avertiſſez-moi, s'il vous plaît, des changemens que le temps & les circonſtances produiront; & répétez-lui bien que mon attachement pour lui eſt ſans bornes, & que perſonne ne fait plus de vœux pour ſa ſatisfaction. Je vois tant d'équivoque dans la maniere d'agir de Mlle...., que je deſirerois qu'il pût renoncer abſolument à elle; car il n'eſt pas fait pour qu'on en mette à ſon égard (*a*).

Je me rétablis de jour en jour, & bientôt j'aurai recouvré mes forces. J'ai annoncé avec bien du regret à Madame votre couſine que l'Abbé.... ne pouvoit ſe rendre à ſes généreuſes invitations. Quoiqu'il n'ait pas à ſe louer des perſonnes avec leſquelles il eſt, il a pris des engagemens qui ne lui per-

(*a*) On verra par la ſuite comment les choſes ſe ſont terminées à la ſatisfaction de tout le monde.

LETTRE XII.

mettent pas d'en entendre d'autres. Elle aura dû être ſatisfaite de ſa réponſe.

Vous agirez très-bien envers votre fils, en ne le forçant point à faire des lettres, & encore moins à y mettre de l'eſprit. « Eût-elle tout l'eſprit ima-» ginable, dit l'Auteur du *Spectacle de la Nature*, en traitant de l'éducation des filles, » un moyen preſque infail-» lible de la rendre pareſſeuſe à écrire, » ou ridicule dans ce qu'elle écrira, » eſt d'exiger, ou ſeulement de lui re-» commander de mettre de l'eſprit dans » les petites lettres qu'on lui propoſera » d'écrire. J'aimerois beaucoup mieux » débuter par lui recommander de » n'avoir point d'eſprit, & lui faire » bien entendre qu'on déplaît à pro-» portion des efforts qu'on fait pour » montrer de l'eſprit dans une lettre; » qu'une lettre eſt l'image ou le rem-» placement de la converſation; qu'il » faut s'habituer à écrire aux perſonnes » abſentes, à mander une nouvelle » comme on la diroit dans une conver-» ſation; à demander une grace, à » remercier d'un préſent reçu, à dire » tout enfin ſans apprêt, ſans recher-» che, & avec la plus parfaite ſimpli-

LETTRE XII.

» cité ». Tachez ſur-tout, dans les commencemens, de ne pas mettre de l'intérêt à ce que ſon ſtyle ſoit correct. Qu'il exprime ce qu'il penſe, & ſoyez content : il ſe formera par la ſuite ; cela doit être l'effet du temps. Le talent d'une ſorte de ſtyle épiſtolaire n'eſt pas donné à tout le monde ; il dépend beaucoup de la nature de l'eſprit. Perſonne n'a plus à ſe plaindre de ce côté-là que moi : je ſuis ſur-tout guindé dans les lettres de cérémonie ; je dis comme Montaigne : « Et ne » m'entends point en lettres cérémo» nieuſes, qui n'ont d'autre ſubſtance » qu'une belle enfilure de paroles » courtoiſes. Je n'ai ni la faculté ni le » goût de ces longues offres de ſer» vices, qui fait que je me jette natu» rellement à un parler ſec & rond » & crud. N'ai jamais été employé à » faire des lettres de faveur & re» commandation, que celui pour qui » c'étoit n'ait trouvées ſeches & lâ» ches : celles qui me coûtent le plus » ſont celles qui valent le moins ».

Vous deſirez que je vous faſſe un envoi ; j'y conſens. Hélas ! vous avez commencé l'hiſtoire d'un homme....

LETTRE XII.

encore deux jours, & sa vie sera terminée : vous avez appris ses crimes ; vous n'avez plus guere que sa mort à apprendre. Ainsi la mort .... A quel terme ma triste imagination me fait toujours aboutir !... Eh, Chevalier ! c'est au mien, c'est au vôtre, c'est à celui de ces conquérans, fléaux terribles, auxquels je ne sçais quelle brutalité a élevé des trophées ; c'est à celui de ces têtes altieres qui ne se soutiennent que par le crime, qui s'enorgueillissent de la misere à laquelle ils réduisent leurs semblables. Tels que des papillons que l'on voit briller au matin sur des fleurs qu'ils semblent dédaigner, & que la fraîcheur du soir fait tomber sans mouvement à leurs pieds .... ils ont existé. Hélas ! malgré les pompeuses inscriptions dont ils décorent leurs tombes, ç'a été pour le malheur de l'humanité. Il ne reste de nous tous que le souvenir de nos vices, pour effrayer les méchans, & celui de nos vertus, pour encourager les bons. Je pense sans cesse à mon ami ; je vais souvent dans le lieu dépositaire de sa cendre. Quel petit espace il occupe !... Il ne me dit plus rien ; la mort l'a rendu insen-

ſible à mon ſort. Mais non : ô divin Young ! que ſon ſilence eſt éloquent ! qu'il confond bien l'orgueil & la vanité ! qu'il enſeigne bien la ſageſſe ! qu'il éleve mon ame ! qu'il l'ennoblit ! La douleur que je reſſens ne vient point de notre foibleſſe ; je regrette l'ami de la vertu. Ah ! que dis-je ? S'il eſt vrai que l'homme ne vit qu'autant qu'il fait le bien, Chevalier, prenez patience, je vous raconterai bientôt ſa vie.

SUITE de l'Extrait du Journal.

ABANDONNÉ à mes réflexions, mon premier mouvement fut de ne plus le revoir. Des ſentimens plus juſtes firent bientôt place à ces premieres idées. La maniere dont je l'avois engagé à m'ouvrir ſon ame ; l'effort qu'il avoit accordé à l'amitié que je lui avois témoignée ; l'eſpece d'oubli dans lequel il ſembloit m'avoir laiſſé, ſans doute pour diminuer ſa honte, & donner un cours plus libre à l'aveu qu'il me faiſoit ; tout me perſuada qu'il n'étoit plus coupable : Non, non, me dis-je ; c'eſt un ami qui veut mon bonheur, même aux dépens de ſon amour-

LETTRE XII. *Extrait du Journal.*

propre. Je le plaignis & l'eſtimai. Le repentir efface le crime. Comment n'être pas touché des larmes de celui qui crie ſans ceſſe : O mon pere ! j'ai péché contre le Ciel & contre vous ; je ne ſuis plus digne d'être appellé votre fils ? — Tu doutes de ma tendreſſe !... O mon enfant !... Ton retour me comble de joie. C'étoient tes égaremens qui me cauſoient de la peine : je t'ai appellé, non pour te punir, mais pour te prouver mon amour (*a*). Viens, ſois témoin de nos réjouiſſances; penſe au paſſé pour m'aimer davantage.... Ainſi s'exprime un bon pere. Ces diſpoſitions me pénétrerent.

Je paſſai le reſte de la journée dans une grande mélancolie : la triſte deſtinée du libertin, la négligence & l'ignorance des parens, les progrès du vice, ſe préſentoient ſans ceſſe à mon eſprit. Mon ſommeil fut agité par des ſonges effrayans, des naufrages, des

(*a*) C'eſt dans ce ſens qu'on peut excuſer la réponſe de Timon le miſanthrope. Comme on lui demandoit un jour pourquoi il aimoit le petit Alcibiade, tandis qu'il déteſtoit tout le reſte du genre humain : « C'eſt, répondit-il, » parce que je prévois qu'il ſera la cauſe de » la ruine des Athéniens ».

précipices.... Je ſongeai que j'étois couché à côté d'un cadavre. Je me réveille en ſurſaut.... Je ſuis raſſuré ; je ne ſuis pas moins triſte.

LETTRE XII. *Extrait du Journal.*

Cependant je repris le chemin de la maiſon de mon *ami :* je lui donnois ce nom, que je juſtifiois de reſte par ſa conduite. Je n'avois que des idées noires : les perſonnes que je rencontrois me ſembloient avoir un air lugubre ; le port même me parut moins agréable. Le ſoleil étoit caché par un brouillard & des nuages épais ; j'aurois aſſuré volontiers que c'étoit par un effet de ma deſtinée. Il étoit environ neuf heures & demie. N'eſt-il pas vrai, me dit-il, que notre derniere converſation vous a inſpiré bien du mépris pour moi ? Comme je voulus m'en défendre : Hélas ! reprit-il, comment cela pourroit-il ne pas être ? Eh ! n'en ai-je pas moi-même ? C'eſt bien là tout mon mal (*a*). Cependant

(*a*) « Une huitieme cauſe qui augmente » les dangers de cette manie, c'eſt l'hor- » reur des regrets dont elle doit être ſuivie, » quand les maux ont deſſillé les yeux ſur le » crime & ſur ſes dangers.... Quand le voile » eſt tombé, le tableau de leur conduite ſe » préſente ſous les faces les plus hideuſes ;

LETTRE XII.

EXTRAIT DU JOURNAL.

il me dit qu'il ſe ſentoit affoiblir tous les jours de plus en plus; qu'il pouvoit à peine ſe tenir ſur ſes jambes (*a*);

» ils ſe trouvent coupables d'un crime dont » la Juſtice divine ne voulut pas ſurſeoir la » punition, & qu'elle punit, ſur le champ, de » mort.... La honte qui les ſuit augmente » infiniment leur miſere.... Et cette néceſſité » de s'envelopper des ombres du myſtere, » ne doit-elle pas être à ſes propres yeux » une preuve du crime de ces actes? Com- » bien n'en eſt-il pas qui ont péri pour n'a- » voir jamais oſé révéler la cauſe de leurs » maux!... Ils tombent dans la triſteſſe & » le déſeſpoir; on en a vu des exemples: ils » éprouvent tous les maux qu'entraîne une » triſteſſe ſoutenue, ſans avoir, ce qui eſt » affreux pour un criminel, aucun prétexte » de juſtification, aucun motif de conſola- » tion. Et quels ſont ces effets de la triſteſſe? » Le relâchement des fibres, le ralentiſſe- » ment de la circulation, l'imperfection des » digeſtions, le manque de nutrition, les » obſtructions, les ſpaſmes, les convulſions, » les paralyſies, les douleurs, l'augmentation » de l'angoiſſe à l'infini, & tous les accidens » qui ſont une ſuite de ceux-ci ». (*Onaniſme.*)

(*a*) « Les jeunes gens prennent l'air & les » infirmités des vieillards; ils deviennent » pâles, efféminés, engourdis, pareſſeux, » lâches, ſtupides, & même imbécilles: leur » corps ſe courbe, leurs jambes ne peu- » vent plus les porter; ils ont un dégoût gé- » néral, ils ſont inhabiles à tout, ils tom- » bent dans la paralyſie. (*Onaniſme.*)

que ſon eſtomac ne ſupportoit point de nourriture.... Hélas! continua-t-il, je meurs tous les jours par une mort anticipée ; je ne finirai pas de vivre, j'acheverai de mourir.

Dans ce moment ſon pere entra avec un Capucin. Je voulois me retirer ; mais il me retint, ajoutant qu'ils alloient ſortir. Il me témoigna toute la douleur que lui cauſoit l'état de ſon fils ; il s'en accuſa ; des larmes coulerent de ſes yeux. J'aurois pu, me diſoit-il, goûter la ſatisfaction d'être pere ; j'avois un fils ſenſible. Pourquoi faut-il que ce ſoient mon malheur & le ſien qui m'inſtruiſent ? Ses ſanglots l'empêcherent de continuer, & il m'exhorta à mettre à profit l'exemple que j'avois ſous les yeux.

Cependant le P. Capucin ſortit, en recommandant à ſon fils cette eſpérance ſi ſalutaire qui eſt toujours bien fondée, dès qu'elle eſt accompagnée de ſentimens actifs de pénitence & de componction. Ils nous laiſſerent. Je n'en ſuis pas le maître, reprit celui-ci ; l'idée de mes crimes l'emporte ſur la conſolation que la Religion pourroit m'offrir : les vérités qu'elle nous

LETTRE XII. *Extrait du Journal.*

enſeigne ſont effrayantes.... Il s'arrêta, en promenant autour de nous des regards inquiets. Enfin, dit-il, nous ſommes ſeuls; je vais achever le triſte récit que je commençai hier. Comme je lui repréſentai que cet effort pourroit lui être nuiſible, il repartit vivement: Non, non. Il eſt vrai qu'après toutes les graces que Dieu m'a faites, l'immenſe diſproportion que je vois entre ſes bienfaits & ce que j'ai mérité, ne peut manquer d'élever mon ame: c'eſt alors que les ſentimens de reconnoiſſance, d'humilité, ſe réuniſſent en moi, & préſentent, ce ſemble, un homme contradictoire. Mais n'importe; les momens ſont précieux; une mort prochaine eſt inévitable pour moi. Si la reculer de quelques inſtans, étoit réparer en quelque maniere l'abomination de ma vie paſſée, je pourrois me rendre à vos repréſentations: mais je ſuis ſûr que je vous ſerai utile; je prends peu garde aux dangers que je puis courir.... Il me regarda pourlors: je lui fis comprendre que je profiterois de tout ce qu'il me diroit.



SUITE de l'Histoire d'un jeune Homme.

LETTRE XII. *EXTRAIT DU JOURNAL.* Histoire d'un jeune Homme.

DÈS que j'eus connoiſſance du crime exécrable dont je vous ai parlé, je m'y livrai avec une eſpece de fureur. Quel tort je portois à ma ſanté, dans un âge où mon corps n'étoit pas encore formé (*a*) ! Mais, comme je vous l'ai dit, ma ſale imagination avoit fait naître des beſoins, & je ne les ſatisfis que trop. A meſure que j'avançai dans mes claſſes, je travaillois toujours moins. Mes régens ſe plaignoient; mon pere ſe mettoit en fureur : il m'impoſoit pour punition, d'apprendre le double de ce qu'on m'avoit donné, de ne pas ſortir de ma chambre, & de ne voir perſonne. On s'étoit comporté ainſi envers lui. On croit avoir rempli ſon devoir lorſqu'on a paru ſévere; on ſe croit in-

(*a*) M. Ludwig, en décrivant les maux qui ſurviennent aux évacuations trop abondantes, dit, en parlant de celle-ci : « Les jeunes » gens de l'un ou l'autre ſexe qui ſe livrent » à la laſciveté, ruinent leur ſanté, en diſſi» pant des forces qui étoient deſtinées à ame» ner leur corps à ſon point de plus grande » vigueur, & enfin ils tombent dans la con» ſomption ». (*Onaniſme.*)

LETTRE XII.
EXTRAIT DU JOURNAL.
Histoire d'un jeune Homme.

nocent des vices qu'on n'a pas fait naître. Cette sorte de punition m'inspira encore plus de dégoût pour l'occupation, plus de dissimulation pour tromper mon pere. Je passois les journées à lire des romans : c'étoient les plus voluptueux ; ce qui excitoit encore mon imagination & mes desirs: j'assouvissois ceux-ci plusieurs fois par jour. Prenez garde, en effet, que le jeune homme qu'on renferme ainsi avec des livres, n'acquiert pour le travail ni plus de goût, ni plus de volonté. Tout assailli par l'idée d'une contrainte qui l'avilit, je le vois, les deux coudes appuyés sur une table, livré au sommeil, ou aux illusions d'une imagination vive ou corrompue. Ah ! qu'il est dangereux pourlors d'avoir à étudier !

Cependant je me vengeai de cette contrainte à laquelle j'étois condamné; j'excitai mes sens, & je m'habituai à leur obéir. En faisant aller le reste de ma conduite de pair avec cette criminelle habitude, j'arrivai au terme où j'étois délivré du College. Si je n'avois été qu'un *ignorant*, je me serois réjoui; mais comme j'étois de plus *dissolu*, que

LETTRE XII. *EXTRAIT DU JOURNAL.* Histoire d'un jeune Homme.

j'étois attaché à mes camarades, & que diverses occupations devoient nous séparer les uns des autres, je fus fâché : d'ailleurs, je ne prévoyois pas que je pusse, par la suite, jouir d'une liberté aussi grande que celle que je me procurois sous prétexte d'aller au College.

O malheur ! s'écria-t-il. Le changement d'état, de compagnons, en opérera-t-il un favorable dans ma conduite ? Non, non; il faut que je me perde entiérement.

Sans être mal à notre aise, il s'en falloit beaucoup que nous fussions riches. Lorsque l'on vit en commun, on est toujours assez bien; mais cela change, lorsque chacun doit faire ménage en son particulier. Mon pere, sentant mieux que nous quelle étoit la médiocrité de notre fortune, travailla à nous pourvoir avantageusement : il maria mes sœurs, & me fit prendre le parti du commerce. Je crus pour-lors sentir renaître la tranquillité dans mon ame. Il m'avoit fait une longue exhortation, dans laquelle il n'avoit épargné aucuns motifs pour m'engager à travailler, & à lui donner de la satisfaction. Pour la premiere fois il m'avoit

LETTRE XII. *EXTRAIT DU JOURNAL.* Histoire d'un jeune Homme.

parlé avec bonté, & nous nous étions attendris. Mes ſens reſterent pour un moment dans une eſpece d'aſſoupiſſement, que je pris pour un retour ſur moi-même. J'entrai avec plaiſir dans les vues de mon pere; je lui fis des promeſſes, je formai des réſolutions: hélas! je n'étois plus maître de moi. Le crime eſt puni tôt ou tard. Je vous ai dit que j'ignorois les préjudices que j'avois portés à ma ſanté; je ne pus m'empêcher de m'y livrer (*a*) de nou-

(*a*) « L'ame & le corps concourent, dès » qu'une fois l'habitude a pris un peu de for- » ce, pour ſolliciter à ce crime. L'ame, ob- » ſédée par les penſées immondes, excite » les mouvemens laſcifs; & ſi elle eſt diſ- » traite quelques momens par d'autres idées, » les humeurs âcres qui irritent les organes » de la génération, la rappellent bientôt au » bourbier. Que ces vérités d'obſervation ſe- » roient propres à arrêter les jeunes gens, » s'ils pouvoient prévoir qu'ici un premier » faux pas en entraîne un autre; qu'ils ſont » preſque maîtriſés par la tentation; qu'à me- » ſure que les motifs de ſéduction augmen- » tent, la raiſon, qui devroit les contenir, » s'affoiblira; & qu'enfin ils ſe trouveront en » peu de temps plongés dans une mer de » miſeres, ſans avoir peut-être un bout de » planche pour les aider à s'en tirer »! (*Onaniſme.*)

veau. Hélas ! aux remords cruels qui s'élevoient au-dedans de mon ame, je devois réunir bientôt la certitude des maux que je me préparois. O jeunesse ! ô parens !

LETTRE XII.
EXTRAIT DU JOURNAL.
Histoire d'un jeune Homme.

Si on m'avoit donné quelques principes, sçavois-je quel doit être l'ensemble de la vie d'un citoyen ? On accoutume si fort les jeunes gens à la morale, que dans des circonstances délicates, elle ne peut rien sur eux. Ils sont d'une Religion ; mais ils ne sçavent de cette Religion que des choses qui ne les touchent pas assez vivement pour influer sur leur conduite dans l'occasion. Je sçavois, par exemple, que je violois la pureté qui est particuliérement recommandée au Chrétien : mes remords n'étoient que pour Dieu : mais il y a tant d'intervalle entre les hommes & lui ! Notre vue est si courte, que nous nous persuadons que notre vie est de longue durée. Il faudroit que nous eussions encore un intérêt plus présent. On se trouve toujours dans quelques circonstances où les peines de la vie future ne font pas assez d'impression, & paroissent trop éloignées de nous, pour nous arrêter au moment

LETTRE XII. *EXTRAIT DU JOURNAL.* Hiſtoire d'un jeune Homme.

où nous nous précipitons dans le mal: ſouvent ces idées-là ne ſe préſentent à notre eſprit que quand il eſt fait. Si, au lieu des mots du Catéchiſme qu'on vouloit que je récitaſſe, lorſque je fis ma premiere Communion; ſi, au lieu de m'avoir dit que le Commandement qui regarde le mariage n'eſt fait que pour les perſonnes âgées, on m'en eût fait entrevoir la fin, la ſatisfaction qui réſulte de cette union de l'homme & de la femme, l'utilité & la ſainteté de cet état, la honte & les maux phyſiques & moraux qui ſont les effets du vice; ces vérités ſe ſeroient gravées dans mon ame; j'aurois treſſailli à la vue d'époux heureux; j'aurois eſpéré jouir d'un pareil ſort; je me ſerois peut-être conſervé chaſte, en dépit de toute autre connoiſſance; & ſinon la Religion, du moins la raiſon m'auroit préſervé du vice: j'aurois toujours eu un intérêt préſent, dont la perſpective auroit pu captiver l'emportement de mes ſens.... hélas! je n'aurois peut-être pas à rougir de moi-même.

Il y avoit trop long-temps que je m'étois familiariſé avec le crime; j'en

ressentis bientôt les sinistres effets. D'abord mes résolutions s'évanouirent devant le travail. L'assiduité, l'occupation, la vie sédentaire, tout m'ennuya au point que j'aurois volontiers desiré n'être pas. Bien loin de desirer d'acquérir d'utiles & de nouvelles connoissances, j'aurois voulu quelquefois n'en point avoir : celles que j'avois m'étoient à charge, & ne faisoient qu'augmenter mes miseres, en me donnant occasion de m'en occuper. Ce ne fut pas tout : je devins bientôt le jouet d'une bizarrerie étonnante : chaque jour éclaira en moi un nouvel homme, pour ne pas dire plus abominable ; ce que j'avois voulu la veille, étoit précisément le contraire de ce que je voulois le lendemain.... Que vous dirai-je ? O désespoir !... Deux fois je quittai le commerce ; deux fois, voulant me soustraire aux reproches de mon pere, je m'engageai. Ah ! quelles preuves de sa bonté il me donna ! Une fois il acheta mon congé ; la seconde fois je désertai. Je désertai ! Quel cœur insensible j'avois ! Comment, par pitié pour lui, ne m'épargnai-je pas tant de peines ? N'étoit-ce

LETTRE XII.
EXTRAIT DU JOURNAL.
Histoire d'un jeune Homme.

LETTRE XII. *EXTRAIT DU JOURNAL.* Hiſtoire d'un jeune Homme.

pas aſſez de m'avoir retiré une fois auprès de lui ? Ah ! pourquoi réuſſit-il à m'arracher au ſupplice ? Pourquoi ne me laiſſa-t-il pas périr dans les tourmens ? Mon ingratitude & mes crimes m'en rendoient bien dignes. Pere trop bon ! pere cruel ! s'écria-t-il. J'aurois du moins expié mes forfaits ; je n'aurois épouvanté les hommes que par mon ſupplice ; la moitié de mes crimes auroit été dans le néant ; peut-être, hélas ! vous n'auriez pas vu mourir votre fils auſſi coupable.

Il bégaya ces derniers mots, & il s'arrêta. Je m'alarmai ; je voulus aller appeller du ſecours. Il eſt inutile, me dit-il d'une voix baſſe ; ce n'eſt qu'une petite foibleſſe, dont le relâchement des nerfs eſt la cauſe. Il ajouta que c'étoit l'effet de l'habitude au crime. J'ouvris les fenêtres ; il ſe lava le viſage avec je ne ſçais quelle eau : s'étant remis, il continua :

Qu'il eſt malheureux de commencer à aimer la vertu lorſqu'on ne peut plus la pratiquer ! Pourra-t-il jamais oublier, ce pere, qu'il eut un fils infâme ? Ne maudira-t-il pas l'inſtant où il lui a donné le jour ? ... Ah, jeune

jeune homme ! défiez-vous toujours de vous-même, jusqu'à ce que vous vous soyiez assuré, par un examen réfléchi, que vos pensées ont pour base l'*honnête* & l'*utile*, c'est-à-dire, qu'elles sont émanées de la raison. Il ne faut point avoir pour cela l'expérience de la vieillesse (*a*) ; il suffit de réfléchir. La réflexion est la clef de toutes les sciences, & particuliérement de la morale, l'unique & la véritable. Il est bien digne d'un être que la raison distingue de la foule des autres êtres, de se rendre supérieur à eux en mettant à profit cette belle faculté, sur laquelle son propre bonheur est établi.

LETTRE XII. *EXTRAIT DU JOURNAL.* Histoire d'un jeune Homme.

Je passe sur bien des détails dans lesquels il entra avec moi pour me faire sentir combien la manie dont il avoit contracté l'habitude, est pernicieuse à l'homme formé, à plus forte raison à l'adulte ; il suffira de dire qu'à mesure qu'il me les développoit, l'horreur se peignoit sur son visage : il ne l'inspiroit déja que trop. Je souhaite que les vérités que je traite ici d'après lui, ne perdent pas de leur poids,

(a) *Super senes intellexi, quia mandata tua quæsivi.*

LETTRE XII. *Extrait du Journal.* Hiſtoire d'un jeune Homme.

parce que je ne peux les accompagner du pathétique qui m'ébranloit en voyant & en entendant celui en qui tous ces maux étoient raſſemblés. Je ne me rappelle pas ſans émotion, qu'après m'avoir ramené ſur ſon état particulier, il me prit la main, & la ſerrant, il me dit : Hélas ! je ne ſuis pas le ſeul. Il s'attendrit, & bientôt il eut un vertige tel qu'il en avoit eu un, comme je viens de le rapporter.

Après un moment de ſilence.... (je doute que jamais homme ſe ſoit trouvé dans une poſition pareille à la mienne ; je ne peux la faire précéder d'aucunes réflexions) il ſe leva de deſſus ſon fauteuil ; & ſe mettant debout devant moi, le dos appuyé contre la cheminée : Abandonnons, dit-il d'une voix timide, & avec l'air égaré, abandonnons une vaine honte : ce jeune homme peut devenir foible ; il faut le prémunir.

J'entendois ces paroles, & je ne ſçavois ce qu'elles me préparoient.

Mon ami, me dit-il.... Il prononça ces deux mots avec quelque peine, & il s'arrêta un moment : il reprit :

Quelque raiſon que j'aie de croire

à votre ſageſſe, je connois l'homme; je ſçais qu'il ne faut qu'un inſtant pour le faire manquer au goût du beau & de l'honnête qui caractériſe une ame bien née: qu'eſt-ce encore lorſqu'il eſt jeune, & qu'il a des paſſions? Un jour pourroit venir que, perdant inſenſiblement le ſouvenir de tous mes diſcours, vous oublieriez bien plus malheureuſement ce que vous vous devez à vous-même; l'exemple du Baron de M...., dont je vous ai raconté l'hiſtoire, doit vous convaincre de cette vérité. Comme pluſieurs, peut-être, n'oſant vous livrer à ces femmes publiques, qui portent avec elles le dégoût & les plus terribles maladies (*a*), vous aſſouviriez vos paſſions ſur vous-même; c'eſt-à-dire qu'en voulant en apparence ſauver le corps, vous outrageriez la nature, & les loix les plus reſpectables: & ce ne ſeroit pas le ſeul mal; vous chercheriez à vous aveugler, & vous ne verriez pas qu'en cela vous aiguiſeriez d'une autre maniere la fleche venimeuſe qui s'enfonceroit de plus en plus dans votre ſein. Ah! la raiſon ſe taît lorſqu'on ne

LETTRE XII.
EXTRAIT DU JOURNAL.
Hiſtoire d'un jeune Homme.

(*a*) Voyez Tome I, pages 12 & ſuiv. & Tome II, pages 25 & ſuiv.

LETTRE XII. *EXTRAIT DU JOURNAL.* Hiſtoire d'un jeune Homme.

la conſulte pas ; elle n'entra jamais dans les complots du vice. Que deviendriez-vous ? Les réſolutions que vous auriez priſes ne vous paroîtroient plus ſi ſacrées que vous ne puſſiez les violer ; vous ne vous ſouviendriez plus de moi que comme d'un homme qui étoit près des portes du tombeau ; je ne ſerois plus pour vous qu'un froid moraliſte, dont les diſcours n'auroient été appuyés que ſur une lâche terreur de ſa deſtruction prochaine.... Au milieu de la perverſité qui regne, entouré de gens qui ſe livrent au mal, & qui n'ont aucun intérêt à le condamner ; qui vous rappelleroit à vous-même ? Qui vous feroit remarquer les ſophiſmes ſur leſquels vous établiriez le plan de votre vie ? Qui vous remettroit devant les yeux les ſacrifices que j'ai faits pour vous éclairer, & contribuer à vous rendre heureux ? Vous n'auriez plus d'*ami*.... Vous ſacrifieriez à un inſtant tout ce que vous devez avoir de plus cher au monde, votre innocence.... O Dieu ! dit-il, en me voyant fondre en larmes, (car il accompagnoit ſes diſcours d'un ton qui pénétroit & tou-

choit l'ame) il ne faudroit plus que cela pour perpétuer mon ignominie.

LETTRE XII. *EXTRAIT DU JOURNAL.* Hiſtoire d'un jeune Homme.

Tout-à-coup.... Puis-je y penſer ſans frémir? Pourra-t-on croire ce que je vais raconter? Il avoit pour tout habillement une robe-de-chambre, qui étoit toujours fermée par le moyen d'une ceinture : il l'ouvre du haut en bas.

Voyez, me dit-il avec cet air égaré que j'ai dit qu'il avoit ; reſſouvenez-vous de moi tous les jours de votre vie.

C'eſt ici que je ſens combien je ſuis au-deſſous de mon ſujet. Je ne puis donner une idée ni de la ſenſation que j'éprouvai, ni de ce que je vis. Comment préſenter un corps vivant dans un cadavre dont la couleur noirâtre ſe fait appercevoir à travers un long poil (*a*) qui ne déſigne qu'une bête; dans un aſſemblage d'os couverts d'une peau?... Je reculai, & je détournai les yeux d'horreur (*b*).... L'effroi

(*a*) Voyez l'Article MASTURBATION, *Dictionnaire Encyclopédique des Sciences*, & les exemples qui y ſont cités.

(b) *Adeò cæterùm imminutum & retractum (veretrum), ut oculi de ſexu vix judicare poſſint.* (Onaniſme.) C'eſt préciſément ce que je vis.

LETTRE XII. *EXTRAIT DU JOURNAL.* Hiſtoire d'un jeune Homme.

glaça mes ſens ; une conſternation muette ſe concentra au-dedans de moi. Il étoit dans un état à peu près ſemblable. Oſez, me dit-il, en ſe rejetant dans ſon fauteuil, oſez ne pas ajouter foi à mes diſcours.

Remarquant ſans doute l'impreſſion que cette ſcene avoit produite ſur moi, il reprit bruſquement :

Mon pere ayant eu le crédit de faire donner un nom honnête à ma déſertion, & me croyant capable, après tant d'expérience, d'un repentir ſincere, & d'un retour abſolu ſur moi-même, me propoſa de nouveau de prendre enfin un parti.

Après avoir beaucoup réfléchi, ou du moins héſité, (un jeune homme tel que j'étois ne réfléchiſſoit pas beaucoup) je me déterminai à être marin. Mon pere a une ſœur mariée en Amérique ; je crus que je trouverois, par ſon moyen, des débouchés pour ma fortune : j'avois même entendu dire pluſieurs fois à mon pere qu'il n'étoit point éloigné du deſſein d'aller la rejoindre (*a*). Je lui fis entrevoir que mon projet pourroit facili-

(*a*) Voyez Tome I, page 10.

ter le sien, & le rendre plus agréable ; je lui protestai que mon travail lui répondroit dorénavant de ma constance. Il ne me fut pas difficile de le persuader : la bonne-foi & la crédulité sympathisent assez facilement avec l'ame d'un pere. Il fut fort satisfait, & m'envoya dans cette ville pour apprendre le pilotage.

LETTRE XII.
EXTRAIT DU JOURNAL.
Histoire d'un jeune Homme.

Fixé dans cette grande ville, j'allai au College de Guienne prendre des leçons de mathématiques & d'hydrographie : mais, hélas ! je vis encore tous mes projets s'évanouir. Nous étions plusieurs étudians ; nous formâmes des liaisons. Le goût de la dissipation régnoit plus entre nous que celui d'un travail assidu. Je vous avouerai que, de mon côté, je ne pouvois m'y livrer : je n'essayois pas une fois, que je n'éprouvasse des vertiges, des fadeurs dans l'estomac, des douleurs dans différentes parties de mon corps (*a*).

(*a*) « Cela a fait un tort infini à plusieurs » jeunes gens, en ce que, lorsque leurs » facultés ne sont pas encore éteintes, l'u- » sage en est perverti. Quelle que soit la » vocation à laquelle ils se vouent, on ne » réussit à rien sans un degré d'attention dont

LETTRE XII.
EXTRAIT DU JOURNAL.
Hiftoire d'un jeune Homme.

Cependant tous ces maux n'étoient venus que fucceffivement. J'avois difcontinué d'affouvir fur moi les paffions que m'avoit données mon imagination déréglée, lorfque la nature m'avoit averti des dangers de toute efpece que je courois. J'avois vu, non fans inquiétude, mes yeux s'enflammer & s'enfoncer, mon front devenir livide, mon teint céder la place à une pâleur jaunâtre, mon vifage s'alonger & fe plomber, mon corps perdre fa force & fa fubftance. Mon fommeil n'étoit plus celui d'un homme en fanté ; les fonges les plus effrayans m'en ôtoient toute la douceur : j'étois continuellement affailli par des douleurs dans

» cette habitude pernicieufe les rend inca-
» pables. Parmi ceux même qui ne fe vouent
» à rien, (cette claffe n'eft que trop nom-
» breufe) il en eft qui n'y font pas propres ;
» un air de diftraction, d'embarras, d'étour-
» diffement, n'en fait que des oififs déplai-
» fans. Je pourrois en citer que cette incapa-
» cité de fe fixer, jointe à la diminution des
» facultés, a mis hors d'état d'être jamais
» rien dans la fociété : trifte état, qui met
» l'homme au-deffous de la brute, & qui le
» rend à jufte titre l'objet du mépris, plus
» encore que de la pitié de fes femblables ».
(*Onanifme.*)

tous les membres. La mauvaise humeur l'emportoit en moi sur les distractions que j'essayois en vain de me procurer : j'étois triste, rêveur ; je fuyois les personnes gaies. J'errois & je flottois, pour ainsi dire, au gré des résolutions & des projets que je concevois tous les jours : mais l'habitude m'entraînoit de nouveau ; & les idées lascives qui me poursuivoient, justifioient en quelque sorte mes crimes, sans m'en ôter les remords. Je n'avois de tranquillité, au milieu de mes fureurs (*a*), que je n'eusse satisfait le sens vers lequel se portoient tous les esprits animaux. Quoique les incommodités augmentassent, je continuai mes déréglemens, pour ne pas me laisser le temps d'y penser. Cependant je n'avois point l'intention d'y persévérer ; c'étoit toujours pour la derniere fois : hélas ! je n'étois plus maître de moi. Bientôt je n'allai au College de Guienne que pour mes compagnons de débauche.... Hélas ! nous

LETTRE XII.

EXTRAIT DU JOURNAL.

Histoire d'un jeune Homme.

(*a*) « Si quelquefois les infirmités commençantes leur donnent de forts avis, si le danger les effraie pour quelques momens, la fureur les replonge ». (*Onanisme.*)

LETTRE XII. *EXTRAIT DU JOURNAL.* Hiſtoire d'un jeune Homme.

outrageâmes la nature ; &, par la proſtitution la plus infâme, nous raffinâmes ſur des plaiſirs que nous avions épuiſés (*a*).

Lecteur, je ſuis las de raconter les turpitudes de l'homme : ici vos réflexions ſuppléeront aux miennes ; je me laiſſe emporter à l'indignation. Quoi ! mon ſemblable !.... Qu'ai-je dit ? Monſtre !... il faut que j'aie à rougir de vos abominations ! La nature eſt méconnue, & vous êtes l'auteur de ce déſaſtre ! Vous, le roi de la terre !... O homme !... Dieu ! qui le douas de ſi belles facultés.... par quel délire criminel a-t-il pu les avilir à ce point ?... Comment le ſoleil peut-il éclairer de pareils forfaits ?... Ciel ! anéantis l'être qui en eſt capable. Ah ! s'il fut orgueilleux, il fut excuſable : pénétré de la grandeur de ſon être, il s'oublia .... tu le jugeas digne de pardon : mais aujourd'hui il s'eſt dégradé ; il n'a plus de droits à l'indulgence ;

(*a*) « La pluralité des femmes, qui le diroit ? mene à cet amour que la nature déſavoue : *c'eſt qu'une diſſolution en entraîne toujours une autre* ». (Eſprit des Loix, De la Polygamie.)

il a cessé d'être homme.... On vit autrefois une ville être l'objet de ton courroux & de ta justice: Dieu! ta foudre ne fut pas lancée sur tous ses habitans; il s'en sauva; nous les avons parmi nous.... Confonds-les.... frappe, tonne.... Toi qui vois le crime habiter ici-bas, qui apperçois, avec l'âge du monde, les rides & la figure hideuse qu'il présente.... veuille qu'il rentre dans ce chaos duquel tu l'as fait jaillir.... Que les hommes t'adorent, ou qu'ils ne soient plus; voilà mes vœux. Pardonne-moi une imprécation qui offense ta miséricorde: mais comment ne pas devenir farouche, quand j'ai peine à concilier ta justice avec tant d'exécrations?

LETTRE XII. *EXTRAIT DU JOURNAL.* Histoire d'un jeune Homme.

Toute mon ame s'éleva contre les détails qu'il m'apprit sur cet excès de débauche; un doute involontaire accompagnoit l'horreur & le saisissement dans lequel je fus en entendant un récit que j'ai abrégé, & que j'aurois voulu supprimer. Hélas! je faisois trop d'honneur à mon semblable.... Il ajouta que le venin qu'il avoit évité en fuyant le commerce des femmes, s'étoit communiqué à lui par cette autre

LETTRE XII. *Extrait du Journal.*

abomination. Ainſi, continua-t-il, cruel deſtin! il faut périr ſous tes coups.

Il profita de la conſternation où j'étois, pour continuer :

Histoire d'un jeune Homme.

Cependant un de mes amis, qui paroiſſoit jouir d'une bonne ſanté, à peine âgé de vingt ans, mourut en deux jours. Les circonſtances horribles qui accompagnerent ſa mort, me toucherent : cela, joint au ſentiment que j'avois de mon état, & des connoiſſances que j'avois acquiſes relativement à ma guériſon, me firent prendre des moyens pour y travailler efficacement. Les efforts que je fis pour me vaincre me coûterent beaucoup : j'y réuſſis en partie ; mais la nature, dont j'avois forcé les voies, ſuivit celles que je lui avois tracées ; ſi je recouvrois d'un côté, je perdois de l'autre. Je m'étois trompé dans un eſpoir qui m'avoit ſéduit : les humeurs âcres ſe porterent avec impétuoſité vers les parties les plus foibles ; les reſſorts étant uſés, elles continuerent de s'écouler malgré moi. Voyant la mort qui s'avançoit, je fus déſeſpéré. Je pris le parti de m'ouvrir à mon pere ſur ma triſte ſituation : j'eſpérois en-

core : hélas ! ſans cela, j'aurois préféré de ſentir toute l'horreur de ma deſtinée, & de la ſubir.

LETTRE XII.

EXTRAIT DU JOURNAL.

Hiſtoire d'un jeune Homme.

Il commença par m'accabler de reproches : cependant la réflexion l'appaiſa ; mais ce fut pour ſon déſeſpoir. Il me fit examiner par des chirurgiens & des médecins, qui ne le raſſurerent pas ſur mon état. J'avois caché de mes crimes tout ce que j'en avois pu celer ; hélas ! on les reconnut tous. On a employé des remedes, mais inutilement. La foibleſſe de mes nerfs & de tout mon corps n'a pas permis qu'on usât du mercure pour purifier mon ſang ; de ſorte que plus je vis, & plus je deviens miſérable. Il n'y a pas de jour que des pertes involontaires ne ſe ſuccedent les unes aux autres, ayant été auparavant moins fréquentes ; depuis deux jours elles ſont même accompagnées de douleurs aiguës (*a*). Tout ſe réunit pour me faire attendre la mort la plus effrayante.... Hélas ! chaque quart d'heure eſt pour moi pire qu'un ſupplice.

C'eſt depuis ce temps-là qu'éclairé ſur mon état & ſur mes véritables in-

(*a*) Voyez l'*Onaniſme.*

LETTRE XII.
EXTRAIT DU JOURNAL.
Histoire d'un jeune Homme.

térêts, je me suis, comme je vous l'ai dit, rendu compte de mon existence (*a*). J'ai analysé mes pensées, & je les ai dirigées : j'ai étudié ma Religion ; je m'en suis particuliérement occupé. Tant que j'ai pu lire, notre digne Pasteur que vous avez vu (*b*), m'a prêté des livres, & m'a guidé dans mes lectures & dans mes réflexions. Il est prodigieusement instruit. Comme ma seule satisfaction a été d'être avec lui, il m'en a toujours procuré l'occasion & la facilité. Ce sont ses discours, qui n'ont pour but que le bien des hommes & de la Religion, qui m'ont attendri sur moi ; je lui ai obligation des larmes que je verse, & l'idée de Dieu n'est pas une chose vaine pour mon ame : les réflexions que je vous ai fait faire, ce sont les siennes. Hélas ! personne ne peut mieux les apprécier que moi. J'avois été malheureux pendant que j'étois dans le crime : je sens la vérité ; & au milieu des remords, je vois le bonheur. Mon pere est venu ici s'établir avec moi, afin de me distraire, & de m'aider à

(*a*) Voyez Tome I, pages 29 & suiv.
(*b*) Voyez Tome I, page 269.

supporter mes peines avec patience & résignation; mais, ah! je le sens, je ne tarderai pas à n'en plus avoir.

LETTRE XII.

EXTRAIT DU JOURNAL.

Histoire d'un jeune Homme.

Comme il achevoit ces mots, on lui apporta un bouillon. Voyez, me dit-il, voilà tout ce que je puis prendre (*a*); encore ai-je de la peine à le digérer, & ce n'est pas sans de vives douleurs. Souvenez-vous qu'on peut changer les roues d'une horloge, lorsque le frottement les a usées, ou qu'elles ne sont pas d'accord avec le reste du méchanisme; mais qu'il n'en est pas de même de notre individu. Sa durée dépend assez généralement des ménagemens que nous prenons: une fois que les ressorts en sont usés ou affoiblis, il n'est pas possible d'en substituer d'autres; ce qui amene bientôt la destruction du tout. Au reste, ajouta-t-il, M.**, médecin à Montpellier, ne le laissa point ignorer à mon pere, dans une réponse qu'il fit à une consultation qu'il lui avoit envoyée. Ces maladies, dit-il, influent trop sur tout le corps, pour qu'il ne soit pas dangereux de vouloir les guérir: les re-

(*a*) Voyez l'*Onanisme*, & l'excellent Traité *De Morbis Venereis*, par ASTRUC.

LETTRE XII. *EXTRAIT DU JOURNAL.* Hiſtoire d'un jeune Homme.

medes généraux ne ſont rien; les remedes particuliers ſe nuiſent les uns aux autres, & c'eſt le malade qui en eſt la victime. Mon Dieu! ajouta-t-il, accordez-moi la patience & la force pour ſupporter les maux que j'endure.

Je le laiſſai dans ces ſentimens. Il me dit qu'il feroit enſorte de venir me voir le lendemain dans la matinée: je ſortis avec un violent mal de tête.

SUITE de la Lettre.

UN habile médecin de l'Europe m'a fait faire une obſervation qui trouvera bien ſa place ici.

Il n'y a pas un de ces vices honteux dont les jeunes gens n'aient contracté l'habitude fort jeunes, c'eſt-à-dire, dans le temps qu'ils commencent à entrer en âge de puberté; inſtant critique où l'on ne doit pas voir ſeulement l'effet des ſoins qu'on a pris pour les y amener, mais où l'on doit encore les redoubler, afin de ne pas les rendre inutiles. On n'en voit guere qui ne gémiſſent par la ſuite de s'y être livrés. Comme vous l'avez vu, ils accuſent de leur malheur leurs parens, leurs maîtres, leurs camarades. S'ils ſe plai-

Lettre XII.

gnent, on ne les écoute pas; on ne laiſſe d'autre parti à leur amour-propre mal entendu, ou qui craint d'être mortifié, que de concentrer leurs maux & leur chagrin. Cet état eſt terrible par ſes conſéquences. Les parens devroient obſerver leurs enfans: il y a bien des indices ſûrs par leſquels ils pourroient découvrir le crime, & en arrêter les progrès & les effets, par les remedes que l'on emploie pour le corps & pour l'ame. Les médecins leur indiqueront ceux qui regardent l'un; ceux qui regardent l'autre, ſont des lumieres, de la douceur, de l'amitié, des exhortations, de la diſſipation, des avertiſſemens indirects, & ſur-tout en ménageant leur amour-propre & leur réputation. Je me flatte d'avoir deſſillé les yeux à deux jeunes gens qui, après avoir entendu la lecture d'une partie de cet *Extrait de mon Journal*, me firent leur confeſſion. C'eſt un des plus heureux momens de ma vie; Dieu veuille que ce ne ſoit pas le dernier! Au reſte, je ſuis déja payé de mes peines. Il faut réformer ces vices infâmes dans les commencemens, parce que le déſeſpoir augmente à meſure que les chûtes s'ac-

LETTRE XII.

cumulent (*a*). « Nous voyons, dit un Orateur Chrétien, » ces hommes efcla- » ves, au moment que la paffion les » follicite, fermer les yeux à toutes les » confidérations divines & humaines, » ne convenir plus des chofes dont ils » étoient auparavant perfuadés, ne » croire plus ce qu'ils croyoient, n'être » plus capables de recevoir des remon- » trances, agir fans regle & fans con- » duite, devenir brutaux & infenfés ». Le moyen le plus efficace pour les ramener, c'eft la douceur; il faut avoir pitié d'eux.

Quant aux jeunes gens qui, dédaignant d'avoir des fentimens, ne craignent pas d'avouer hautement leur ignominie, tâchent d'y répandre des charmes, & ajoutent à leurs défordres, que je ne fçais pas affez caractérifer, la lâche impudence de fe procurer des complices, je les abandonne à leurs

(*a*) Quand ils ont duré long-temps, ils fe guériffent très-difficilement. « Il n'y a » point de maladie, dit M. Hoffman, qui » tourmente plus les malades, & donne plus » de peine aux médecins.... *L'on emploie » les meilleurs remedes prefque toujours inutile- » ment; fouvent même ils font plus de mal que » de bien* ».

remords & au mépris public. C'eſt d'eux que vouloit parler Young, lorſqu'il diſoit : « Vois ces libertins lentement homicides d'eux-mêmes, ſpectres ambulans, dont le corps eſt livré vivant à la corruption. Ils en traînent encore avec orgueil les ruines hideuſes, & courent noyer leur déſeſpoir dans la débauche ». Puiſſe cet Ouvrage contre-balancer l'autorité qu'ils auroient ſur des jeunes gens qu'ils entreprendroient de ſéduire ! C'eſt pour eux, en effet, que je l'écris, & pour ceux que le devoir & le ſang lient à leur ſort; leurs intérêts ſont confondus : cette vérité me ramene à ce que je voulois dire.

Si les jeunes gens ſont adonnés à ces vices honteux, c'eſt qu'on ne les y a point ſouſtraits, ou qu'on ne les a point prémunis contre la corruption des mœurs. Il faut que les jeunes gens vivent avec les jeunes gens : il y a une précaution à prendre ; c'eſt de les choiſir (*a*) ; enſuite de les ſurveiller dans leurs diſcours, dans leurs jeux ; d'empêcher qu'ils ne couchent enſemble ; de faire enſorte qu'ils ſoient tou-

(*a*) Voyez ci-deſſus, pages 107 & 108.

LETTRE XII.

jours *occupés* (a), qu'ils ne reſtent pas long-temps en repos; qu'ils ne reſtent jamais au lit quand ils ſont éveillés. J'ai connu un enfant à qui l'on ſouffroit cette nonchalance. La chaleur produiſoit ſur lui une ſenſation agréable : alors il ne manquoit jamais d'appeller ſon frere; c'étoit-là ſon moment pour le careſſer & jouer avec lui. D'abord qu'il étoit levé, il étoit morne, taciturne. Mon cher Chevalier, vous allez avoir de la famille ; connoiſſez ces maux, pour les prévenir : ne négligez rien ; craignez de ne pas prendre la précaution la plus indirecte & la plus éloignée : ſur-tout gardez vos enfans chez vous ; ne leur laiſſez jamais reſpirer l'air des Colleges ni des penſions, où ils ſont couchés pêle-mêle, où l'ignorance & le pédantiſme des maîtres ſont les moindres choſes qu'il y ait à gagner ou à redouter. Celles de Paris, comme celles de province, ſont véritablement des maiſons de charlatans, qui ne ſont que trop malheureuſement accréditées par l'habitude & l'ignorance, je veux dire auſſi l'indolence des peres. Je tire ici le rideau ſur les horreurs qui s'y

(*a*) Voyez ci-deſſus, page 101.

passent. J'en ai ſouvent converſé avec gens qui ſont à portée de les connoître particuliérement ; j'ai, d'ailleurs, vu par moi-même. Quand les maîtres réuniroient les plus grands talens, quand ils ſeroient multipliés davantage, ce qui n'eſt pas, à beaucoup près, il ſeroit encore dangereux d'y envoyer des enfans (*a*) : au reſte, cela ſeroit plus coûteux, & on auroit obligation au ſordide intérêt, de ce que l'expé-

(*a*) On peut leur appliquer ces mots d'Epictete :
« Tu as avalé quelques préceptes de phi-
» loſophie, & tu vas enſuite les enſeigner.
» Que fais-tu là, que vomir ce que tu n'as
» pas digéré, comme un méchant eſtomac
» vomit les viandes qu'il a priſes ? Digere,
» mon ami, & tu enſeigneras, quand, par le
» changement de ton eſprit, tu me feras voir
» la nourriture que tu lui as donnée. *Mais*
» *un tel a ouvert une école ; je veux en ouvrir*
» *une auſſi.* Vil eſclave ! Eſt-ce par caprice
» ou par haſard qu'on ouvre une école ? Il
» faut avoir un âge mûr, avoir mené une
» certaine vie, & y être appellé de Dieu...,
» ſans cela, tu es un impoſteur & un impie.
» Tu ouvres une boutique de médecin, &
» tu as des onguens ; mais tu ne ſçais pas
» les appliquer, & tu en ignores l'uſage ».
Cet Epictete étoit un philoſophe qui ne croyoit pas en Jeſus-Chriſt.

LETTRE XII.

rience & la raiſon ne peuvent faire faire.

Croyez-vous, Chevalier, qu'une ſcene telle que celle où il me fit voir ſon corps (*a*), ne ſoit pas toujours préſente à mon eſprit ? Croyez-vous que le libertinage ait pu avoir quelque attrait pour moi ? Si j'étois capable de m'y livrer, je ſerois un monſtre. J'ai ſouvent penſé que les parens feroient ſagement (*b*) de conduire les

(*a*) Voyez ci-deſſus, page 173.

(*b*) Cependant ils peuvent conſulter & obſerver le tempérament de leurs enfans, pour juger du temps où ils doivent frapper leur imagination par un tel ſpectacle. Voici un trait rapporté dans *Emile*.

Un vieux militaire, qui s'eſt diſtingué par ſes mœurs autant que par ſon courage, m'a raconté que dans ſa premiere jeuneſſe, ſon pere, homme de ſens, mais très-dévot, voyant ſon tempérament naiſſant ſe livrer aux femmes, n'épargna rien pour le contenir : mais enfin, malgré tous ſes ſoins, le ſentant prêt à lui échapper, il s'aviſa de le mener dans un hôpital de gens malades de débauche, &, ſans le prévenir de rien, le fit entrer dans une ſalle où une troupe de ces malheureux expioit, par un traitement effroyable, le déſordre qui les y avoit expoſés. A ce hideux aſpect, qui révoltoit à-la-fois tous les ſens, le jeune homme faillit à ſe trouver mal. « Va, » miſérable débauché, lui dit alors le pere

LETTRE XII.

jeunes gens dans les hôpitaux où l'on traite les maladies honteuſes, & même de les mener aux cours d'anatomie (*a*) : de tels ſpectacles, dans des jeunes gens qui ne ſont pas corrompus, amortiſſent l'aiguillon de la chair, & préviennent le débordement des mœurs. « Ainſi, dit Plutarque, les » Egyptiens ont accoutumé d'apporter » ordinairement, au milieu d'un feſtin, » l'anatomie ſeche d'un corps d'homme » mort, & la remontrer à tous les » conviés, en les admoneſtant de ſe » ſouvenir que dans peu ils ſeront tels : » cela les engage à être tempérans ». Les Spartiates faiſoient enivrer leurs eſclaves; enſuite ils les amenoient dans

d'un ton véhément, » ſuis le vil penchant » qui t'entraîne : bientôt tu ſeras trop heu- » reux d'être admis dans cette ſalle, où, » victime des plus infâmes douleurs, tu for- » ceras ton pere à remercier Dieu de ta » mort ». Il laiſſa le libertinage à ſes camarades, & vécut avec honneur.

(*a*) Même pour le bien de la ſanté. « Il ſe- » roit bon de joindre l'anatomie, à cauſe » même des grands uſages que l'on en peut » faire en morale, pour connoître les paſ- » ſions, pour admirer la ſageſſe de Dieu, & » ſentir combien nous dépendons de ſa puiſ- » ſance ». (*L'Abbé* FLEURY.)

LETTRE XII.

les ſalles publiques, afin de montrer à leurs enfans *quelle vilennie c'eſt qu'une perſonne yvre.* D'ailleurs, comme vous l'avez vu, c'eſt la curioſité qui tente le plus ſouvent les jeunes gens; & on pourroit, par ces moyens, les mettre dans le cas de n'en point avoir. Le libertin a beau faire; il eſt environné de précipices, & il faut néceſſairement qu'il y tombe. Le libertinage que l'on veut juſtifier par la fougue du tempérament n'exiſte pas: le tempérament nourrit le libertinage, mais ne le fait pas naître. Le tempérament, uni à la continence, produit les grandes paſſions. On eſt forcé d'aimer un objet quelconque, & on eſt quelquefois malade parce qu'on n'a pas de jouiſſance; autrement on eſt criminel, car c'eſt une preuve qu'on en a eu trop. Je ſuis fâché de ne pouvoir excuſer le débordement de ces jeunes fainéans que l'oiſiveté & l'ennui promenent dans nos villes & nos ſociétés pour la dépravation des mœurs & le déshonneur des familles; mais je recherche le vrai; ils ſont mépriſables.

D'après ces obſervations, vous ne douterez pas que la débauche ne ſoit

fort

ſort répandue, puiſqu'il eſt vrai que les paſſions, telles que je les entends, ſont reléguées dans les Romans. Il eſt terrible de penſer juſqu'où elle a pu pénétrer. Le grand nombre de célibataires (*a*) qui exiſte en eſt une ſuite; l'infidélité, l'indifférence dans les mariages, en ſont une autre; & les célibataires & les maris ſont toujours aux aguets pour tendre des piéges à l'innocence: ils rient du déſordre, de la honte qu'ils ont portés dans des ménages paiſibles. La honte n'eſt pas pour eux; la vertu ſéduite montre le criminel, & eſt obligée de ſe cacher.

S'il eſt un homme dont le cœur ſoit exempt de remords; qui, content de ſa fortune, cherche & ſavoure l'occaſion de faire du bien; que les vertus

(*a*) Un célibataire devroit être traité comme perturbateur du repos public, ſi ſa conduite n'étoit pas exemplaire: je voudrois le dénoncer à la ſociété; ſi j'étois établi, il ſeroit conſigné à ma porte. A Sparte il n'étoit pas permis aux célibataires d'aſſiſter aux jeux où les jeunes gens de l'un & l'autre ſexe ſe trouvoient nus; de plus, on les contraignoit d'environner tout nus la place pendant l'hiver, & de *chanter qu'ils étoient à bon droit punis*.

LETTRE XII.

aimables d'une femme chérie retiennent auprès de son foyer ; qui goûte, assis à côté de cette compagne, dont les graces & la douceur répandent le charme du bonheur sur tout ce qui l'environne, les vrais plaisirs de la nature & de la sagesse ; si cet homme, au milieu de tant de délices, veut adresser au Ciel les transports de sa reconnoissance ; s'il veut chanter les époux, les amans, les peres .... si sa sensible épouse s'attendrit ; si une fille ingénue sollicite avec les graces de l'enfance, les bras ouverts, & les noms les plus doux à la bouche, de baiser leur visage que les pleurs inondent ; cet heureux mortel, Chevalier, lorsque la réflexion prendra la place de ce doux ravissement, les yeux encore humides de larmes, va passer tout-à-coup au délire de la crainte & du désespoir. L'entendez-vous conjurer l'Etre suprême de veiller sur sa maison, qui a été jusqu'à cette heure l'asyle de la vertu ? Il fait des imprécations contre le vice, qui, jaloux de son bonheur, sous les dehors de l'amitié & de la générosité, conspire lentement, en secret, pour le déshonorer & navrer son cœur. . . . Il

aime ſon épouſe (*a*); bientôt il n'aura plus qu'une femme.... Il jetoit ſes regards avec tant de complaiſance ſur ſa fille!... Sa beauté, ſes graces, ſon innocence, l'enivroient de ſatisfaction; elle devoit un jour retracer à ſes yeux le ſpectacle d'une amante heureuſe, unie à l'amour, pour l'amour, par l'amour.... Cœurs ſenſibles! y a-t-il une douleur égale à celle que va reſſentir ce pere infortuné? Guidée par un ſéducteur, elle ſe ſouſtraira bientôt à ſes ſoins vigilans : timide encore, elle entendra ſans frémir les projets que l'on formera pour prolonger ſa honte; bientôt elle craindra & renoncera ſon pere.... Ah! ſi ſon ſang ne couloit pas dans ſes veines, ſi ſes entrailles n'étoient pas déchirées au ſeul nom de cette malheureuſe; ſi des traîtres comme ceux qui lui ont ravi ce qu'elle avoit de plus cher, avoient profané

(*a*) Que fait un homme qui pourſuit la femme de ſon prochain? Il foule aux pieds la pudeur, la fidélité, la ſainteté; il viole le voiſinage, l'amitié, la ſociété, les loix les plus ſaintes; il ne peut plus être regardé ni comme ami, ni comme voiſin, ni comme citoyen; il n'eſt pas même bon à être eſclave. (*EPICTETE.*)

LETTRE XII.

la couche nuptiale; s'il pouvoit douter qu'il fût ſon pere; ah ! cruelles alternatives ! Hommes féroces ! voilà où vous réduiſez un homme de bien. Il donne ſon nom, ſa fortune, ſes ſoins, ſes careſſes à un enfant qui n'eſt pas le ſien.... On lui parle de ſa famille, & il eſt étranger au milieu d'elle.... Quelle ſituation !...

On déclame contre les femmes : que chacun de nous les reſpecte ; elles auront toute la vertu qu'elles doivent avoir, quand la multiplicité des combats ne les rendra pas foibles. Nous nous applaudiſſons de nos triomphes ; nous n'avons lieu que de rougir. Eſtimons-les par les victoires qu'elles ont remportées ; apprécions-nous par nos défaites. Leurs fautes ſont nos crimes. Nos crimes viennent de l'oiſiveté : nous ne ſçavons rien eſtimer ; nous dédaignons de nous *occuper*, ou nous ne le pouvons.... Ici, Chevalier, comme par-tout, *morale & éducation.*

Suivez la conduite des jeunes gens qui ſont au ſervice. Que font-ils dans les villes où ils vont en garniſon ? Que leur a appris l'éducation qu'ils ont reçue ? Que vont-ils apprendre ? Quel

mari, quel pere pourra voir d'un œil tranquille ces militaires qui passent la matinée à leur toilette, entrer dans sa maison, y débiter des sornettes, & passer les après-midi à étudier sa femme, sa fille, pour en faire ensuite leurs victimes (*a*)? Il y a des villes dont les habitans donneroient avec plaisir de l'or pour en être délivrés; quelque chose qu'on leur demandât, ils s'en croiroient toujours quittes à bon marché. L'honneur des familles est inappréciable. A combien d'Officiers respectables ai-je entendu déplorer le

(a) *Les femmes sont communes par la loi de nature.* Diogenes fit la réponse suivante à un débauché qui avoit été surpris en adultere, & qui vouloit s'excuser ainsi.

« Les viandes qu'on sert à table sont com-
» munes d'abord; mais dès que les portions
» sont faites & distribuées, tu aurois perdu
» toute pudeur & toute honte, si tu allois
» prendre la part de ton voisin sur son assiette.
» Le théâtre est commun à tous les citoyens;
» mais si-tôt que les places sont prises, tu
» ne peux ni ne dois déplacer ton voisin pour
» te mettre à sa place. Les femmes sont com-
» munes de même; mais si-tôt que le légis-
» lateur les a distribuées, & qu'elles ont cha-
» cune leur mari, tu dois te contenter de
» la tienne, ou tu n'es plus un homme, mais
» un *singe* ou un *loup carnacier* ». (EPICT.)

LETTRE XII.

désagrément qu'ils éprouvent de n'avoir entrée chez personne dans certaines garnisons ! Ils sont victimes des fautes de leurs camarades : ils avouent cependant que cela est raisonnable. J'ai jeté ailleurs quelques idées sur le papier. Ce sont toujours des projets : mais si le Roi doit entretenir des troupes pour en imposer au-dehors, il n'est pas dans l'ordre qu'elles portent le trouble au-dedans (*a*). Quelques précautions que l'on prenne pour arrêter ces désordres, il vaut mieux les prévenir. D'ailleurs, le mal qui se commet parmi le peuple, n'est pas moins digne de la vindicte publique, que celui qui se commet parmi les personnes des classes plus distinguées. N'est-il pas affreux qu'on se croie moins coupable lorsqu'on a séduit la fille d'un honnête artisan ; & qu'on apprécie la tranquil-

(*a*) Aurélien veilloit exactement à la discipline militaire ; il ne permettoit pas que ses soldats prissent une grappe de raisin, qu'ils allassent dans les cabarets, ni qu'ils fissent rien contre la pudeur : il leur disoit : « Enrichissez-vous des dépouilles des ennemis, » & non des larmes des citoyens ». On vouloit qu'ils usassent de la plus grande honnêteté envers leurs hôtes, sous peine de bastonnade.

Lettre XII.

lité & le bonheur des familles, c'est-à-dire le bien d'un Etat, par les préjugés des richesses & de la condition ? C'est cependant ce qui arrive; un séducteur (a) qui paie, n'est pas chassé de son corps. N'est-ce donc pas là autoriser le mal ? Nous examinerons ces abus dans leurs principes; nous discuterons les moyens d'y apporter remede; le tout pour la sûreté de l'Etat, la sévérité des mœurs, & la tranquillité des citoyens; heureux si je peux être utile!

Sur l'article des *Romans*, qui ne servent qu'à corrompre la jeunesse, ou du moins à hâter les progrès de sa cor-

(a) J'ai demeuré quelque temps dans une ville de province où des Officiers d'un Régiment qui y avoit séjourné, s'étoient rendus coupables d'un crime atroce. Ils étoient logés dans une auberge. Comme ils avoient insulté la fille qui les servoit, on leur envoya la fille de la maison, âgée de dix ans : ils la violerent, & ils en ont été quittes pour de l'argent. Si j'avois eu l'honneur d'être Procureur du Roi dans cette ville, j'aurois informé & contre les Officiers & contre les parens. S'il n'est pas permis d'ôter l'honneur, il ne l'est pas plus de le vendre : les parens sont devenus complices, & méritoient d'être poursuivis.

LETTRE XII.

ruption ; ſur celui des mauvais livres, qui détruiſent & ſapent par les fondemens toute vertu, toute Religion ; je ne déclamerai ni contre les *Auteurs*, ni contre les *Libraires*, mais contre les perſonnes qui ſont à la tête de la Police : je ne ferai ici que cette réflexion; les autres nous meneroient trop loin. L'état de Libraire eſt un état important. Pourquoi, au mépris des Ordonnances, y admet-on des gens dont on ne connoît ni la famille ni les mœurs (*a*) ? Pourquoi ne pas punir ſévérement ceux que l'on ſçait avoir contrevenu aux Réglemens de la Librairie ? Ne devroit-on pas priver de ſon état un Libraire qui auroit eu chez lui, & qui auroit vendu ou prêté un *mauvais livre ?* Il doit être regardé comme un *perturbateur du repos public.* Il y a beaucoup de Libraires qui exercent leur profeſſion avec l'honneur qu'elle exige ; mais il n'en faut qu'un qui préfere le gain à l'honneur, pour que le mal qu'on a voulu prévenir, ſe faſſe, au détriment des bonnes mœurs

(*a*) Voyez à ce ſujet les Ordonnances concernant la Librairie, recueillies par M. Saugrain, Syndic de la Chambre.

& de la Librairie. La profession de Libraire devroit être héréditaire : les fils, élevés auprès de leurs peres, apprendroient à la respecter, autant par leurs discours que par leur exemple. Il faudroit toutefois qu'ils eussent d'ailleurs les qualités & les talens requis. Les privileges ne devroient être accordés non plus qu'après de mûrs examens : en accorder rarement, ce seroit peut-être encore trop ; le meilleur seroit de n'en point accorder du tout. Un Libraire dont les mœurs sont plus que suspectes, mérite d'éprouver la rigueur de la censure publique. Le Libraire est, pour ainsi dire, l'*Archiviste de la Religion & de la vertu* ; & il doit être estimé en raison de l'influence que ses soins & son exactitude lui donnent sur l'une & sur l'autre.

LETTRE XII.

« Les prédicateurs Musulmans ont » coutume d'avoir auprès d'eux une » épée nue pendant leurs sermons, de » ce que Mahomet disoit que son ca- » ractere, comme prophete, étoit de » faire connoître la puissance de Dieu » par la force & par les armes ». Ce n'est pas le moyen de toucher ni de convaincre : il faut conduire les mé-

LETTRE XII.

chans comme les chameaux, par le ſon des inſtrumens, c'eſt-à-dire, par la douceur. Si je prêchois, mes ſermons n'auroient jamais pour ſujet l'horreur du péché, mais la beauté de la vertu ; je ne peindrois le vice qu'en acceſſoire, & je ferois plutôt verſer des larmes d'amour, que je ne glacerois d'effroi par la crainte.

Le vieillard dont vous me parlez eſt un de ces célibataires dont je viens de vous entretenir. Il ſe plaint qu'on n'a ni égards ni reſpect pour lui : ah! c'eſt qu'on voit ſur ſon front les rides du vice mêlées à celles de la vieilleſſe. Il veut faire le jeune tel qu'il l'a été, & il eſt encore diſſolu (*a*). La jeuneſſe le fuit, parce qu'il eſt ridicule. S'il eſt gai, on lui reproche de l'affectation. Il n'eſt donné qu'aux hommes qui ont vécu ſans reproche, d'avoir une vieilleſſe enjouée ; les autres ſortent de leur aſſiette lorſqu'ils eſſaient de rire. Ceux-ci coulent des jours, non gais parfois, mais toujours ſereins : les jeunes gens, en les voyant, pleins de

(*a*) Caton le Cenſeur diſoit à un vieillard de mauvaiſe vie : « La vieilleſſe a aſſez d'au» tres laideurs, n'y ajoute pas celle du vice ».

vénération pour eux, les respectent encore par rapport à leur âge : en considérant le front d'un vieillard, ils apprennent à estimer les choses par leur fin ; ils apprennent à vivre en voyant mourir ; car les vieillards meurent pendant long-temps. Un Roi de France disoit que si la justice & la bonne-foi étoient perdues sur la terre, elles devroient se retrouver dans le cœur d'un Roi. Un vieillard n'est méprisé que lorsqu'on ne trouve pas en lui l'homme de bien (*a*). Lorsque Pysistrate s'arrogea la puissance souveraine sur les Athéniens, Solon, n'ayant pu engager ceux-ci à défendre courageusement leur liberté, se retira dans sa maison, où il parloit avec véhémence contre la conduite du tyran. Ses amis lui ayant demandé qu'est-ce qui lui inspiroit donc tant de confiance, pour parler aussi librement :

(*a*) « Il est honteux à tout âge, dit Cicéron, » d'avoir de mauvaises mœurs ; mais » pour un vieillard, c'est le comble de l'in» famie. Que s'il arrive qu'il aille jusqu'à la » débauche, il fait un double mal, en ce » qu'il déshonore la vieillesse, & autorise le » vice & la dissolution dans les jeunes gens ». (*Offices.*)

LETTRE XII.

Ma vieilleſſe, répondit-il. Mais ce n'étoit pas une vieilleſſe comme celle de votre homme. Voilà quelle eſt la punition de la débauche & du célibat. On n'appartient à perſonne ; on eſt infirme ; on eſt à charge à ſoi, aux autres : on ne peut prêcher d'exemple ; on ennuie par des déclamations (*a*) ; & on n'a que la honteuſe alternative d'être livré à ſoi ſeul, ou d'être, parmi les autres, le complaiſant du vice, & l'objet de leurs riſées & de leur mépris. On ne voyoit pas de ſemblables vieillards à Lacédémone. Cléarque de Sole rapporte dans ſes *Adages*, qu'à Sparte, à un certain jour de fête, on avoit le pouvoir de donner des ſoufflets devant l'autel aux hommes qui n'étoient point mariés, afin qu'ayant horreur de l'indignité de cet affront,

(*a*) Nicolas Paſquier louoit ainſi ſon pere : « Enfin je puis dire que vous n'avez rien » de vieux que l'âge ; car qui vit jamais vieil» lard qui ne louât le temps paſſé, & ne » blamât le préſent, chargeant le monde & » les mœurs des hommes de ſa miſere & de » ſon chagrin ? Vous ſeul vous ſouvenez d'a» voir été jeune, en meſurant les fautes » d'autrui avec les vôtres, & les vôtres avec » celles d'autrui, &c ».

ils prissent des femmes, & donnassent des enfans à la République.

Plutarque rapporte ce trait : « Personne ne trouva mauvais ce qui fut » dit à l'encontre de Dercillydas, un » bon & vaillant Capitaine néanmoins. » Etant vieux, entrant dans une compagnie, un jeune homme dédaigna » de se lever pour lui faire place, *A* » *cause*, dit-il, *que tu n'as point en-* » *gendré d'enfant qui puisse à l'avenir*, » *si je le mérite comme toi, me traiter* » *comme je te traite* ». C'étoit aussi le pays où il étoit consolant d'être vieux (*a*). Si un vieillard avoit perdu sa famille, il ne sortoit point qu'il n'eût à sa suite un cortege de jeunes gens, qui le faisoient rajeunir, en lui demandant le récit des services qu'il avoit rendus à l'Etat. Au reste, c'étoient d'autres mœurs que les nôtres, mais ce n'étoient pas d'autres hommes. On a toujours assez vécu, quand on a bien vécu : la perspective de la *mort* n'ef-

(*a*) Un étranger proposoit à un Général Lacédémonien de le faire voyager en litiere : « Que les dieux, répondit-il, me préservent » de m'enfermer dans une voiture où je ne » pourrois me lever si je rencontrois un » vieillard » !

LETTRE XII.

fraie que le *méchant* & l'*ignorant* ; le *vieillard* ne doit être ni l'un ni l'autre.

Je ſuis tout à vous, mon cher Chevalier, votre très-humble, &c.

LETTRE XIII.

Du château de Suduiraut ; le 2 Septembre 1770.

J'AI reçu votre lettre au moment que j'allois commencer celle-ci. Je ſuis venu prendre l'air de la campagne, afin d'achever de me rétablir. Nous y ſommes aſſez de monde pour jouir du plaiſir de la ſociété. Mme la Préſidente D.... (*a*) en eſt l'ame. Elle eſt fort aimée ; de tous côtés on vient la voir : elle goûte la ſatisfaction d'avoir autour d'elle une famille nombreuſe & aimable, & d'avoir rendu, par une adminiſtration ſage, ce lieu-ci agréable & fertile. Elle y a amené l'eau d'une demi-lieue. Dans une poſition élevée, qui la fait dominer ſur une belle plaine, elle a en perſpective pluſieurs bourgs, une multitude de maiſons, & les côteaux de la Garonne.

(*a*) Voyez ci-deſſus, page 111.

Elle a près d'elle tout ce qu'on peut appeller les *charmes de la campagne ;* grand jardin (*a*), basse-cour bien fournie, parc rempli de lapins, que je me plais à voir jouer dans les allées à l'heure du soleil couchant ; *viviers* où l'on trouve à souhait des anguilles, des carpes, du brochet ; *cellier* garni de barriques au vin excellent, qu'une main avare ne verse pas, excepté celui que l'on réserve pour le jour des noces du petit-fils (*b*) ; *cuisinier* (*c*) qui sçait accommoder les cuisses d'oie à la maniere du pays (*d*), & qui n'empoisonne pas par des ragoûts....

(a) *Jam hortum ipsi agricolæ succidiam alteram appellant.* (Cic. de Senectute.)

(b) *Semper enim boni assiduique domini referta cella vinaria, olearia, mellearia & penuaria est : villaque tota locuples est ; abundat porco, hædo, agno, gallinâ, lacte, caseo, melle.... Tum conditiora facit hæc etiam supervacanei operis aucupium atque venatio.* (Ibid.)

(*c*) Il y avoit dans le traité d'alliance que les Sabins firent avec les Romains après l'enlevement des Sabines, un article particuliérement recommandé : il étoit spécifié que le mari Romain ne pourroit contraindre sa femme ni à tourner la meule dont on se servoit pour écraser le bled, ni à faire la cuisine. (*Plut. Demande des choses Rom.*)

(*d*) Henri IV, étant sur le trône, écrivoit

LETTRE XIII.

verger, prairie, bois, la meilleure eau qu'il ſoit poſſible de trouver. En entrant dans l'avenue, vous la voyez, à travers la cour & les portes du château, s'élever en l'air, &, retombant, former une ſurface d'écume dans toute l'étendue du baſſin, d'où, par des canaux, elle ſe diſtribue dans la baſſe-cour & dans les viviers.

Hier je ſortis de bonne heure; comme les rayons du ſoleil levant donnoient l'air d'une mer aux brouillards répandus dans la plaine : les côteaux & les maiſons ſembloient des rochers à fleur d'eau ; les feuilles & les branches des arbres, agitées par le vent, faiſoient l'effet des vagues. Mais je fus ravi en voyant cette illuſion ſe diſſiper à meſure que le ſoleil, gagnant ſur l'horizon, diſperſoit çà & là des gros de brouillards. Quel ſpectacle différent ! De tous côtés des cabanes & des maiſons fumantes ; une plaine plantée avec ſymmétrie de vignes, dont la multitude de raiſins fait pencher juſqu'à terre les ceps les plus élevés ; des arbres d'eſpace en eſpace, qui ſont

au Duc d'Epernon de lui en envoyer de *bonnes, afin qu'elles fiſſent honneur au pays.*

chargés des présens de Pomone : leur couleur, que la fraîcheur du matin & la rosée rendent plus vive & plus éclatante, réjouit la vue, en même temps qu'elle nuance admirablement la verdure des feuilles. Tout est en mouvement, tout s'agite ; la nature semble s'éveiller. On entend d'un côté le bruit des enclumes ; de l'autre, le bêlement des moutons impatiens de paître l'herbe tendre, & qui n'a pas encore été foulée : leurs conducteurs expriment au loin par leurs aboiemens, que leur empire commence. Les portes & les volets s'ouvrent : on réunit les bœufs sous le joug ; les hommes conduisent la charrue; les femmes s'occupent à traire les vaches, ou, assises sur un tronc d'arbre devant la porte de leurs chaumieres, elles rendent à leurs enfans des soins qui leur arrachent quelquefois des larmes. Le jardinier, qui a devancé le lever du soleil en bêchant la terre, chante des airs langoureux (*a*): les oiseaux, volant, jouent au-dessus de sa tête, &

(*a*) Je crois pouvoir dire que les airs des chansons des champs sont plus langoureux que gais, & particuliérement dans la saison de l'automne.

LETTRE XIII.

ne se reposent sur les branches isolées des arbres que pour faire entendre leur doux ramage ; ils l'interrompent cent fois, en changeant cent fois de place. On s'appelle, on se répond ; les échos retentissent, & sont répétés dans les collines. . . . Chevalier, ma santé devenoit tous les jours meilleure: mais le plaisir que j'ai eu à contempler ce tableau naïf & beau, a été un baume si spécifique, que je ne mets point de comparaison entre l'état où je suis, & celui où j'aurois été si je fusse resté, comme les autres jours, paresseux dans mon lit. Dorénavant je me coucherai de bonne heure, afin de pouvoir adorer l'Eternel au milieu des merveilles qu'il semble développer plus particuliérement le matin à notre vue & à notre cœur.

Vous me demandez s'il est intéressant que vous achetiez l'Ouvrage de M. Tissot. N'en doutez pas, mon cher ami; vous ne pouvez guere vous en *dispenser*; il est inappréciable. Vous y verrez les exemples sans nombre d'un état semblable à celui que vous déplorez dans l'*Extrait du Journal de mes Voyages*. . . . « J'ai eu le malheur, lui

écrivoit quelqu'un dans l'âge mûr, » comme bien d'autres jeunes gens, de » me laiſſer aller à une habitude auſſi » pernicieuſe pour le corps que pour » l'ame. L'âge, aidé de la raiſon, a » corrigé depuis quelque temps ce miſé- » rable penchant ; *mais le mal eſt fait.* » A l'affection & ſenſibilité du genre » nerveux, aux accidens qu'il occa- » ſionne, ſe joignent une foibleſſe, » un mal-aiſe, un ennui, une détreſſe, » qui ſemblent m'aſſiéger comme à » l'envi. Je ſuis miné par des pertes » continuelles. Mon viſage devient » preſque cadavéreux, tant il eſt pâle » & plombé.... La foibleſſe de mon » corps rend tous mes mouvemens dif- » ficiles : celle de mes jambes eſt ſou- » vent telle, que j'ai beaucoup de » peine à me tenir debout, & que » je n'oſe pas me haſarder à ſortir de » ma chambre.... Les digeſtions ſe » font ſi mal, que la nourriture ſe » repréſente auſſi en nature, trois ou » quatre heures après l'avoir priſe, que » ſi je ne venois que de la mettre dans » mon eſtomac. Ma poitrine ſe rem- » plit de phlegmes dont la préſence me » jette dans un état d'angoiſſe, & l'ex-

LETTRE XIII.

» pectoration dans un état d'épuisement. . . . Voilà un tableau raccourci » de mes miseres, qui sont encore » augmentées par la triste certitude » que j'ai acquise que le jour qui suit » sera encore plus fâcheux que le précédent. En un mot, je ne crois pas » que jamais créature humaine ait été » affligée de tant de maux que je le » suis : sans un secours particulier de la » Providence, j'aurois bien de la peine » à supporter un fardeau si pesant ».

Voilà un tableau qui fait frémir : jugez quel devoit être sur moi l'effet de la vue de celui à qui il convient !

« Je sens ma chaleur diminuer, écrivoit un autre, » & cela sensiblement. » Le sentiment est considérablement » émoussé chez moi : tout ce qui se » passe à présent, me paroît presque » un songe : j'ai plus de peine à concevoir, & moins de présence d'esprit ; en un mot, je me sens dépérir, » quoique je conserve du sommeil, de » l'appétit, & assez bon visage ».

« Un jeune homme de Montpellier, dit-il ailleurs, » étudiant en médecine, » mourut par l'excès de cette sorte de » débauche. L'idée de son crime avoit

» tellement frappé ſon eſprit, qu'il » mourut dans une eſpece de déſeſpoir, » croyant voir l'enfer ouvert à ſes côtés » pour le recevoir. Il en eſt fort peu, » en effet, qui meurent réſignés » (*a*).

LETTRE XIII.

« Un autre fut attaqué d'une rigi- » dité totale de tout le corps. Le mal » avoit commencé par une roideur du » cou & de l'épine : il gagna ſucceſſi- » vement tous ſes membres ; & je vis » cet infortuné jeune homme, quelque » temps avant ſa mort, ne pouvant » avoir d'autre ſituation que d'être » couché à la renverſe dans un lit, » ſans pouvoir remuer ni les pieds ni » les mains, incapable de tout autre » mouvement, & réduit à ne prendre » d'alimens que ceux qu'on lui met- » toit dans la bouche ».

« Un jeune garçon qui n'avoit pas » encore ſeize ans, dit-il dans un autre endroit, » s'étoit livré à ce crime avec » tant de fureur, qu'enfin, au lieu de » ſperme, il n'avoit amené que du ſang, » dont la ſortie fut bientôt ſuivie de » douleurs exceſſives.... Me trouvant » par haſard à la campagne, on me » conſulta : j'ordonnai des cataplaſmes

(*a*) Voyez ci-deſſus, pages 83 & 84.

LETTRE XIII.

» extrêmement émolliens, qui produi-
» ſirent l'effet que j'en attendois.... Mais
» j'ai appris depuis, qu'il étoit mort
» de la petite-vérole. Je ne doute point
» que les atteintes qu'il avoit portées
» à ſon tempérament par ſes infâmes
» fureurs, n'aient beaucoup contribué
» à rendre cette maladie mortelle ; car
» *quand le corps eſt affoibli par des excès*
» *vénériens, s'il eſt attaqué par quelques*
» *maladies aiguës, il n'y a point de*
» *remede* ».

Quel avis aux jeunes gens ! Je vous diſois dans mes dernieres lettres que les Colleges étoient d'autant plus dangereux, que le crime s'y commettoit même pendant le temps des claſſes : vous lirez dans ce même Ouvrage ce que M. Tiſſot dit à ce ſujet ; j'en extrais un ſeul exemple.

« Pendant que j'étudiois en Philoſo-
» phie à Geneve, dit-il, un de mes con-
» diſciples étoit venu à cet état horri-
» ble, qu'il n'étoit pas le maître de s'abſ-
» tenir de cette abomination, même
» pendant les leçons. Il n'attendit pas
» long-temps ſon châtiment ; il périt
» miſérablement de conſomption au
» bout de deux ans ».

LETTRE XIII.

De même, quand je vous recommande de ne vous repoſer que ſur vous, pour plus grande ſûreté, de ce qui concerne votre enfant, c'eſt que ſes mœurs y ſont beaucoup intéreſſées. Voici des exemples frappans, dans les citations ſuivantes, tirées du même Ouvrage, & que de nouveaux exemples ne rendent tous les jours que trop exactes.

« Un enfant de cette ville, (Mont» pellier) âgé de ſix ou ſept ans, » inſtruit par une *ſervante*, ſe laiſſa » aller à cette manie : bientôt une » fievre lente ſurvint, & l'emmena. Sa » fureur pour cet acte étoit ſi grande, » qu'on ne put l'en empêcher juſqu'au » dernier jour de ſa vie ».

Il arrive quelquefois que cette infâme habitude donne aux ſexes de l'éloignement l'un pour l'autre. « Une » femme avoue, dans la *Collection du* » *Docteur Bakkers*, que cette manœu» vre a pris tant d'empire ſur ſes ſens, » qu'elle déteſte les moyens légitimes » d'amortir l'aiguillon de la chair ».

« Je connois un homme (*a*) qui,

(*a*) « Avant que d'aller plus loin, qu'on » me permette d'inviter les peres & meres

LETTRE XIII.

» inſtruit à ces abominations par ſon » *précepteur*, éprouva le même dégoût » dans les commencemens de ſon ma- » riage; & l'angoiſſe de cette ſituation, » jointe à l'épuiſement dû à ſes manœu- » vres, le jeta dans une profonde mé- » lancolie ».

Quelle leçon pour les peres & meres! . . . Mais c'eſt aſſez vous en citer pour vous faire ſentir la néceſſité de vous procurer l'Ouvrage de cet homme utile & glorieuſement célebre, qui a retardé la mort (& quelle mort!) d'un nombre infini de jeunes gens. Je dis *retardé*, car il le dit lui-même: « Les » infortunés, c'eſt-à-dire, ceux qui ſe » livrent à cette habitude, doivent être » intimement perſuadés que chaque acte

» à réfléchir ſur l'occaſion du malheur de ce » dernier malade, & il en eſt plus d'un dans » le même cas. Si l'on peut être trompé à » ce point dans le choix de ceux à qui on » confie le ſoin important de former l'eſprit » & le cœur des jeunes gens, que ne doit-on » pas craindre, & de ceux qui, n'étant deſti- » nés qu'à développer leurs talens corporels, » ſont examinés moins rigoureuſement ſur » les mœurs; & des domeſtiques, qu'on en- » gage ſouvent ſans s'informer s'ils en ont »? (*Onaniſme.*)

» de

LETTRE XIII.

» de cette débauche, porte une forte » atteinte à leur constitution, hâte à » coup sûr l'apparition des maux qu'ils » craignent, en rendra les accès infi- » niment plus fâcheux, & les jettera, » à la fleur de leur âge, dans toutes » les infirmités d'une vieillesse la plus » languissante (*a*) ».

Cet Ouvrage peut vous être d'autant plus utile, que ce crime se commet dans les campagnes, où les laquais l'ont porté. Il n'y a pas long-temps que je pris un jeune paysan sur le fait. J'employai toute l'éloquence dont je suis capable pour l'en détourner dorénavant; Dieu veuille qu'il se ressouvienne de ce que je lui ai dit! Craignez donc, pour votre enfant, même les paysans.

(*a*) « Il y a, dit ailleurs cet estimable Médecin, » quelques maladies dans lesquelles » on est presque sûr du succès des remedes : » celles qui sont les suites des épuisemens » vénériens, & à plus forte raison de la mas- » turbation, n'entrent pas dans cette classe; » & le pronostic qu'on peut en faire, quand » elles sont parvenues à un certain degré, » n'a rien que d'effrayant : Hippocrate a an- » noncé la mort. C'est une misérable mala- » die, dit M. Boërhaave; je l'ai vue souvent, » je n'ai jamais pu la guérir ».

LETTRE XIII.

« Les Mahométans croient d'autant » plus à la miſſion de Mahomet & à » la ſainteté de l'Alcoran, qu'il eſt » rempli d'interruptions : ils diſent que » cette confuſion (qu'on n'a jamais pu » éclaircir) vient de ce que l'Ange Ga- » briël ne l'a apporté au Prophete que » ſucceſſivement, verſet par verſet, en » différens temps, en divers lieux, & » pendant le cours de vingt-trois ans ». S'il y a du déſordre dans l'hiſtoire que je raconte, elle n'eſt pas moins digne de foi. J'aurois fait un Roman, ſi j'avois voulu l'augmenter de choſes qui ne ſont pas, & qui auroient donné un air de vraiſemblance, ſans y ajouter plus de vérité. Quant aux détails de la maladie, je les ai évités autant que j'ai pu ; c'eût été dégoûter le lecteur, ſans l'inſtruire davantage. S'il y a quelque choſe à reprendre dans les endroits où il en eſt queſtion, c'eſt abſolument ma faute. Je ſerai excuſé, ſi l'on veut bien conſidérer que je n'avois que dix-ſept ans lorſque j'ai été obligé par mon ſujet, de traiter des objets qui ne me ſont pas même familiers à préſent.

J'ai ſouvent des nouvelles de notre

ami (*a*). Il eſt toujours fort affecté : il n'épanche pas ſon cœur ; c'eſt un mauvais ſigne. Je compte le rejoindre ſous deux jours. Hélas ! qu'on a beſoin d'un ami, quand on a perdu une épouſe chérie !

LETTRE XIII.

Je ne peux répondre à votre queſtion ſur l'inoculation. Juſqu'à cette heure j'ai entendu parler *pour* & *contre* : il faut du temps pour me tirer de l'incertitude où je ſuis. Je lirai, je conſulterai, & je vous ferai part du réſultat de mes combinaiſons : mais ce ne ſera pas de ſi-tôt ; je veux obſerver lentement, pour conclure ſûrement. Toute ma philoſophie conſiſte à ne juger qu'après avoir peſé le *pour* & le *contre* ; je dis enſuite, comme Solon aux Athéniens : « Je vous donne, non » les meilleures loix en elles-mêmes, » mais celles qui conviennent le plus, » ſelon les diverſes circonſtances ».

Je ſuis très-fâché de l'état où eſt réduit le jeune Chevalier de.... : mais n'eſt-ce pas la faute de ſon pere & de ſa mere ? Comment un jeune homme ne ſe corrompra-t-il pas aujourd'hui, ſi on le force de n'être qu'avec lui-

(*a*) Voyez ci-deſſus, page 141.

LETTRE XIII.

même, ou avec des jeunes gens qui, comme lui, n'ont aucune ſociété ? On ne veut pas le mettre dans le monde, parce qu'il eſt écolier. Admirez comment ces raiſons ſont digérées ! On lui fait déteſter un titre qu'il devroit aimer. Voilà un jeune homme ſans doute bien content d'être écolier ! J'ai eu un oncle qui, étant fort jeune, & voyant qu'on emmenoit ſes ſœurs dans les compagnies, pendant qu'on s'occupoit à peine de lui, diſoit naïvement qu'il demanderoit à M. l'Evêque de Langres une diſpenſe pour devenir fille. Je croirois mon enfant perdu, ſi je lui entendois former un pareil ſouhait. Belles inſtitutions du monde, vous n'êtes pas compatibles avec les devoirs d'un pere. Ah ! je veux faire goûter à mes enfans, & goûter moi-même le bonheur pur qui ſe trouve dans la ſociété de ſes parens, & d'un petit nombre d'amis ;

Où peut-on être mieux
Qu'au ſein de ſa famille ?
Tout eſt content, le cœur, les yeux.
Vivons, aimons comme nos bons aïeux.
(*Lucile.*)

J'ai toujours entendu avec le plus grand plaiſir cette ariette de *Toinon &*

Toinette, où sont ainsi décrits les plaisirs d'une famille :

LETTRE XIII.

Avec une épouse chérie,
On est heureux soir & matin.
Pour couler doucement la vie,
Beaucoup d'amour, un peu de vin;
De la gaieté, point d'opulence,
Peu de desirs, point de regrets;
Tranquille, au sein de l'innocence,
On est heureux à peu de frais.

Si quelque affaire hors de la ville
Me retient un jour seulement,
A mon retour, de ma famille
Que j'éprouve d'empressement!
Sur mes genoux l'un me caresse;
L'autre s'empare de ma main;
Et mon épouse, avec tendresse,
Presse mon cœur contre son sein.

Enfin une main qui m'est chere
Me sert un repas sans apprêts;
Tour-à-tour, dans le même verre,
Chacun de nous boit du vin frais.
D'un plaisir pur, inaltérable,
Nous goûtons le charme divin;
Et l'Amour, avec nous à table,
De ce repas fait un festin.

Pourquoi irois-je chez des étrangers qui me forceroient d'abandonner mes enfans (*a*)? Cette société des villes &

(*a*) Plutarque se demande pourquoi anciennement les Romains n'alloient jamais souper hors de leurs maisons, qu'ils ne menassent *quand & eux leurs petits enfans*, quand ils

LETTRE XIII.

du grand monde eſt bien entendue ! elle diſſout les liens du ſang (*a*).

LE PERE.

Déja deux ou trois fois
Ce titre de *Monſieur* a choqué mon oreille.
Vous ne vous ſerviez pas d'épithete pareille.
Le nom de *pere* eſt-il devenu trop *bourgeois*,
Pour pouvoir à préſent ſortir de votre bouche ?
. . . .
Ce cérémonial me paroît fort ſuſpect,
Et c'eſt la vanité qui l'a mis en uſage.
Je ſçais que chez les grands il eſt autoriſé,
Que chez les gens d'un moindre étage
Ce ridicule abus s'eſt impatroniſé ;
Il s'eſt même gliſſé juſques dans la roture :
Mais il n'eſt pas moins vrai qu'il bleſſe la nature.
Pour chez moi, s'il vous plaît, il n'aura point de cours.
Sçachez, en m'appellant par mon nom véritable,
Que le titre de pere eſt le plus reſpectable
Qu'un fils puiſſe donner à l'auteur de ſes jours.

(*LA CHAUSSÉE*, *Ecole des Meres.*)

On ne voit plus les parens qu'avec cérémonie : on les invite à des repas faſ-

étoient dans les premiers ans de leur enfance.

Voici la réponſe. Pourquoi ces mêmes Romains étoient-ils appellés *ovilii*, *ſuilii*, *bubulci*, *porcii ?* Ils rempliſſoient leurs devoirs alors qu'ils vivoient plus ſelon la nature, ſimples, ſans luxe & ſans ambition, &c.

(*a*) On ne s'appelle plus des doux noms que la nature & le devoir nous ont donnés : un fils qui, en parlant à ſon pere, ne l'appelle pas *Monſieur*, paſſe pour ne pas ſçavoir vivre. En vérité, c'eſt inconcevable.

tueux ; aussi les y compte-t-on. Les enfans, ces gages de l'union des familles, en sont éloignés.... Eh ! qui tient leur place ? Des étrangers qui ont eux-mêmes abandonné les leurs.... La gaieté, la satisfaction y regnent-elles ? Hélas ! non. Ce ne sont pas les tables ornées & chargées des mets les plus délicats, qui égaient les convives : on a beau boire & manger ; on s'ennuie : il y manque un assaisonnement essentiel, que la symmétrie la plus exacte, & la fureur des pointes d'esprit & de la galanterie, ne peuvent remplacer ; c'est la confiance :

Ah ! il n'est point de fête,
Quand le cœur n'en est pas.

Quand je me trouve à de pareils repas, je suis toujours tenté de m'en aller dès que mon appétit est satisfait, en laissant de l'argent sur mon assiette. Ne croiroit-on pas, en effet, qu'on est dans une auberge (*a*) ?... Oui, à la liberté près. Et cette manie des cartes !... Mais, comme je vous ai dit, Chevalier, les enfans sont restés à la mai-

(*a*) La table, a dit quelqu'un, sans une conversation honnête, est plutôt une auge qu'une table.

LETTRE XIII.

ſon : s'ils ont de la liberté, ils en profitent pour ſe divertir.... & ils ſe corrompent. Concluez de quel côté eſt le plus grand tort. C'eſt le cas du jeune Chevalier de.... & de ſes parens.

J'entendois derniérement un jeune homme de condition qui diſoit à un de ſes amis : « Quand je prendrai une » femme, je veux que toute ſa fa» mille ſoit en feu. — Qu'eſt-ce que » cela ſignifie ? reprit l'autre. — Qu'elle » puiſſe dire *Feu* mon pere, *feu* ma » mere, *feu* mon oncle, *feu* mon » frere, &c ». Il ajouta : « J'aurai le » bien, & je ne ſerai point embarraſſé » des parens ». Ce jeune étourdi-là ne ſçavoit guere ce qu'il diſoit. Le bonheur de l'homme conſiſte particuliérement dans les relations qu'il a avec ſes ſemblables. Ces relations ſont ſubdiviſées ; mais plus il y en a qui le touchent de près, plus il exiſte de fois. Ainſi la relation qu'on a avec un pere eſt plus ſatisfaiſante que celle qui exiſte entre deux couſins ; & ainſi en deſcendant juſqu'au dernier degré des hommes : de ſorte que, quand on dit qu'il réſulte du bonheur de l'amour qu'on porte aux hommes en général,

on comprend que le ſentiment en eſt infiniment, incomparablement plus vif, eu égard à un parent, à un ami, ou à tel homme que la nature ſemble nous avoir donné, ou que nous nous donnons pour multiplier notre exiſtence. Or, plus il y a d'êtres de cette derniere eſpece qui la multiplient, plus nous ſommes heureux; leur bonheur eſt le nôtre, le nôtre eſt le leur.... Vous m'objectez le malheur.... C'eſt un inconvénient qui ne détruit point la choſe, & qui vient même l'établir. La différence de l'état d'un homme qui n'a que des amis, c'eſt-à-dire des liaiſons de ſociété qu'on appelle ainſi; qui n'a point de parens, ou qui ne les a point cultivés, d'avec celui d'un homme qui, concentré dans ſa famille, a entretenu l'intimité que la nature a établie entre elle & lui, vous met à portée de décider la queſtion. Qu'il arrive un coup d'infortune au premier; tout ce qu'on peut faire, c'eſt de le plaindre. Que le ſecond éprouve un échec; tous les ſiens s'empreſſent, pour le conſoler, à le réparer. Faut-il une ſomme? Chacun donne un peu de ſa bourſe; chacun eſt caution; l'argent pleut chez

lui. Celui-là attend du ſecours des hommes, celui-ci eſt aſſuré d'en avoir chez ſes parens : l'un vit dans l'*anarchie*, l'autre eſt membre d'une *république*. Tous deux par conſéquent ſubiſſent leur deſtinée, ſans avoir ni à ſe plaindre ni à ſe louer du ſort ; elle dépend d'eux. La proſpérité ſuivra le dernier, & il ne ſe réjouira pas ſeul ; l'adverſité accablera le premier, & il mourra ſeul & abandonné. Toutes ces vérités ſont applicables à bien des cas. Donc l'homme célibataire & vertueux trouvera du bonheur dans ſa famille & dans ſes amis ; mais l'homme marié s'en eſt préparé une portion bien plus étendue. J'ai tort de dire une portion ; il eſt auſſi heureux qu'homme peut l'être : il a *doublé à l'infini* ſon exiſtence.... il a une femme, des enfans, & la famille de cette femme & de ces enfans. Concevez, Chevalier, que le premier n'eſt qu'une moitié ; le ſecond eſt un tout. Les belles conſéquences que je tirerois de-là pour la ſociété ! L'état politique devient l'état naturel, & je reconnois l'ordre & l'harmonie que l'Etre ſuprême a voulu que toutes choſes euſſent.

Nos aïeux étoient là-dessus bien plus sensés (*a*). Ce que nous faisons actuellement par politesse, & ce que nous nous dispensons de faire, c'étoit un mouvement de leur cœur, c'étoit la vraie nature. Ils se visitoient souvent entre parens ; ils mangeoient souvent ensemble. On ne connoissoit pas les repas, la dépense. Toute la maison étoit réu-

LETTRE XIII.

(*a*) En parlant du bon vieux temps, il ne faut pas se faire illusion sur les mœurs publiques : elles étoient corrompues ; mais elles l'étoient moins, à raison du peu de communication qu'il y avoit. On voyageoit moins ; les villes étoient moins considérables ; on habitoit plus à la campagne ; il y avoit plus de particuliers, plus de familles qui présentoient des mœurs simples. Nous fixerons, dans mon Ouvrage sur *l'Homme*, les véritables idées qu'on doit en avoir.

Depuis l'impression des premieres feuilles de cet Ouvrage, la République des Lettres a perdu M. Capperonier, dont j'avois donné l'adresse, pour les envois qu'on auroit à me faire des provinces & de l'étranger. (Voyez Tome I, page 88.) Ce respectable & célebre Académicien n'étoit pas moins recommandable par sa vaste érudition, que par la bonté de son cœur. J'ai éprouvé tout ce que l'on pouvoit attendre de l'une & de l'autre : je lui dois sur-tout les suffrages flatteurs dont l'illustre Académie dont il étoit Membre, a bien voulu encourager mes travaux, qu'il

LETTRE XIII.

nie dans la même chambre : grande cheminée, où l'on n'épargnoit pas le bois. Ils n'uſoient pas de la *bougie du Mans* ; on n'étoit pas moins bien éclairé ; & s'il n'y avoit qu'un plat ſur la table, il y avoit des convives de bonne humeur : au reſte, il y avoit toujours aſſez, & on ſe portoit bien. Mais ils buvoient du vin, diſent nos petits-maîtres.... Eh ! oui : ils chantoient auſſi ; & ils étoient, plus que vous, bons peres, bons maris, bons amis ; & ils n'étoient pas obligés de porter des *nez*, des *dents poſtiches*. Les peres étoient, ſi vous voulez, moins maniérés, moins polis (*a*) ; mais les enfans n'étoient pas

avoit éclairés ; ſuffrages inappréciables pour moi. Il ne dépendra pas de moi que je ne les juſtifie, ainſi que les bontés particulieres dont m'honorent pluſieurs de ſes illuſtres Aſſociés.

Les envois pourront ſe faire à mon adreſſe, francs de port, *à Paris, chez les Freres Debure, Libraires, quai des Auguſtins* ; ou *à Orléans, chez la Veuve Rouzeau-Montaut, Imprimeur du Roi, rue Royale.*

(*a*) La langue n'a point de terme pour rendre la fauſſe politeſſe : la véritable n'eſt point une choſe de convention ; elle eſt innée dans nos cœurs. J'aurois bien des choſes à dire là-deſſus ; mais cela nous meneroit trop loin.

corrompus. Il y a encore quelques coins de terre en France où ces mœurs existent : mais la contagion les aura bientôt gagnés ; car on en tire des *Militaires*, des *Financiers*, &c.

LETTRE XIII.

Quant à moi, je serai fort aise de me donner une *maman* (a), des freres, des sœurs, des oncles, &c. de plus. Comme j'aimerai bien ma femme, je les aimerai bien aussi : ils m'aimeront de même, aimeront nos enfans, & nous aimerons les leurs. Nous nous réunirons souvent tous ensemble, alternativement les uns chez les autres : le plus riche fera le mieux ; mais nous mangerons avec plaisir une salade chez le plus pauvre, ou chacun y apportera son souper. Nous ne nous cacherons pas nos affaires ; nous ne nous plaindrons pas en vain, ou nous nous réjouirons tous. Nous ferons amuser nos enfans ; ils pourront, près de nous, en liberté jouer, chanter, danser : nous paierons volontiers un violon ; & le menétrier, à qui on n'aura pas refusé du vin, reviendra souvent avec plaisir.

(*a*) Je ne connois pas de nom plus doux à prononcer ; on le sent au cœur pendant qu'on l'a à la bouche.

LETTRE XIII.

Nous boirons tous à la ſanté les uns des autres. Nous n'aurons pas à notre ſuite des domeſtiques pour nous gêner ; nous ferons pour notre ſervice tout ce que nous pourrons faire. Nos enfans nous aideront, & s'empreſſeront de nous éviter bien des petits travaux ; & s'il nous faut une bonne femme pour quelques détails que nous ignorerions, ou ſeulement pour plus grande commodité, nous la choiſirons ſi bien, qu'elle ſe regardera comme notre amie ; & nos enfans & nous, nous l'aimerons, & nous tâcherons de lui rendre la vie agréable. Nous n'entendrons jamais *gronder* parce que quelque choſe ira mal à la cuiſine ; ce ſera autant par la faute de nos femmes que par la ſienne. Pour le reſte, ſi nous reconnoiſſons ſes ſervices en lui donnant quelque argent, ſelon nos moyens, nous ne croirons pas que ce ſoit un titre pour manquer envers elle d'égards & d'indulgence.

Nous parlerons des hommes ſans en médire ; & nos épouſes pourront donner à tetter à leurs enfans, ou travailler au linge du ménage, pendant que nous lirons le *bon Plutarque*. Chacun pourra

faire ſes réflexions ; & s'il n'y a pas de quoi rire & s'inſtruire, je ne ſçais pas ce que c'eſt que l'agrément de la vie. LETTRE XIII.

Bons amis, femme qui nous aime ;
Oui, c'eſt-là le bonheur ſuprême,
Ou, ma foi, je n'en connois pas.
(*Le Sorcier.*)

Nous aurons un petit nombre d'amis. Hé bien ! nous irons quelquefois chez eux, ils viendront chez nous. Leurs enfans connoîtront les nôtres : nous ne les empêcherons point de s'aimer, & nous les marierons. Nous ne ſoumettrons pas la nature aux préjugés (*a*) ; mais nous ferons de maniere que, s'il

(*a*) Que des jeunes gens s'aiment; on ne voit pas d'abord que c'eſt dans l'ordre : auſſi ne cherche-t-on jamais les moyens de concilier les inconvéniens avec cet ordre de la nature ; on n'a égard qu'aux obſtacles ; & ſans ſonger à les lever, ſans céder ni plier en rien, les amans ſont ſéparés. Voyez, ci-après, ce qui eſt dit à ce ſujet.

On lit dans le *Journal Politique*, le trait ſuivant, fait pour *ſervir d'Ecole aux Peres & Meres :*

« Un jeune homme de bonnes mœurs, de » parens peu opulens, & de famille de pe- » tite bourgeoiſie de Paris, étoit épris d'une » fille de ſon état, qui, par ſes ſentimens » honnêtes, étoit digne de ſa tendreſſe : mais » les peres de ces jeunes gens, ne jugeant

LETTRE XIII.

y a combat, la nature l'emportera. Nous nous laisserons attendrir par l'aveu naïf de leurs sentimens; & quand ils se connoîtront assez pour s'estimer, nous les accompagnerons au pied des autels. Nous pleurerons tous, mais nous serons tous heureux. Nous deviendrons parrains, comperes, & ce ne seront pas de vains noms : nous nous divertirons aux baptêmes ; & si nos filleuls ont besoin de secours, nous leur en donnerons. Quand nous mourrons, nous aurons assez vécu : nos enfans nous regretteront en nous imitant, & ils s'interrompront souvent

» pas aussi favorablement de leurs amours ;
» ont cherché à les éloigner. La jeune per-
» sonne, pénétrée de douleur, a disparu le
» 17 du mois dernier (Avril 1775). Son
» amant, au désespoir, a imputé sa perte à
» son amour ; & trouvant toujours son pere
» contraire à son choix, il s'est pendu le 20,
» dans sa chambre, laissant un testament de
» mort des plus tendres, & rempli de repro-
» ches touchans à l'auteur de ses jours, sans
» blesser le respect & l'amour filial, mais ne
» lui laissant point ignorer que son extrême
» rigueur l'avoit réduit à cette affreuse ex-
» trémité, puisqu'il avoit perdu celle qu'il
» aimoit. Le pere est au désespoir ; & l'on a
» découvert, le 21, dans la riviere, le corps
» de son amante, qui s'étoit noyée ».

pour rappeller nos actions, nos propos; & , quoique sous la tombe de nos peres, nous serons encore de leur compagnie.

Il est vrai, Chevalier, que le *Journal de mes Voyages* est assez intéressant; car le peu de chemin que j'ai fait, soit par nécessité, soit par desir de voir les hommes, je l'ai fait en *voyageant*: mais il est tellement lié au journal de ma vie, que si je donnois l'un, je ne pourrois pas me dispenser de donner l'autre. Cependant, si j'ai occasion, par la suite, d'augmenter le premier, je ferai ensorte d'en publier quelque chose, sous le titre de *Voyages en France*; Ouvrage pour servir à l'Histoire générale & particuliere des *Mœurs des François*.

Je vous félicite de ce que M. le Comte de.... a enfin obtenu la faveur insigne d'être fait Chevalier de tous les Ordres du Roi. La distinction flatteuse dont jouissent les gens de lettres en Chine, tient à l'état politique, & ne fera pas exemple chez nous. Il n'est pas moins vrai qu'on devroit montrer à la France, par quelque marque distinctive & honorable, l'homme de lettres dont les travaux & la con-

LETTRE XIII.

duite préſenteroient le génie utile & les bonnes mœurs. Par les récompenſes ordinaires, on n'a égard qu'aux ſervices militaires, aux talens des artiſtes, à l'érudition; d'ailleurs elles ſont trop communes. Ainſi il faudroit créer un Ordre particulier, où la vertu ſeule & le génie fuſſent reçus. Je voudrois, par exemple, que cet Ordre donnât l'avantage d'avoir les entrées chez le Roi. C'eſt l'homme de lettres qui doit écrire la vie des Princes : connoîtra-t-il leurs mœurs, leur caractere, leur eſprit, ſi ce n'eſt que d'après des mémoires? Et par qui ſont-ils faits, ces mémoires? Par des gens qui ne s'occupent que de leur fortune & de leurs honneurs, & qui ne ſont certainement pas en état de juger les actions des hommes, & par conſéquent peu faits pour les rapporter. Il arrive de-là qu'elles deviennent des choſes imaginées ; & comme on ignore les circonſtances qu'ils ne ſçavent pas apprécier, on a l'hiſtoire d'un Prince, & on ne ſçait pas ſa vie. Mais un projet comme celui-là doit être relégué au pays des chimeres, ſi l'on n'a un Prince vertueux lui-même, & des gens de lettres

autres que les nôtres. Ils philosophent, & ils font la cour, & ils veulent devenir riches, & ils cabalent, & ils se déchirent les uns les autres, & ils mettent en problêmes les principes qui constituent l'Etat. Ils détruisent la vertu en prononçant son nom; & voulant être *humains*, ils sont *intolérans*, *orgueilleux*, sans *compassion*. Ils veulent *protéger* plutôt que *secourir* : ils donnent des *consolations* à l'homme qui a faim, & l'éconduisent très-poliment au moment de leurs repas. Ridicules comme les Grands, il faut, pour les voir, attendre dans une antichambre : méprisables comme eux, ils affectent l'air affairé; ils semblent dire qu'ils ont le monde à gouverner, & ils dédaignent de descendre jusqu'à celui qui a besoin de leurs services, s'il n'a d'autre recommandation que du merite & de la misere. Ainsi, Chevalier, il y a beaucoup de gens qui font un métier des lettres, mais il y a très-peu de gens de lettres; & c'est un grand malheur, car ils influent particuliérement sur un siecle. La Religion ne l'a que trop éprouvé ce siecle-ci: ses destructeurs n'ont pas même justifié leur zele par

LETTRE XIII. des exemples de vertu. Leur conduite dit ce qu'ils ſont, mais leurs livres rendent l'homme incertain ſur ce qu'il a à faire. En nous ôtant notre Dieu, ils nous ôtent notre conſcience ; à des *prétendus préjugés* ils ont ſubſtitué des *ſyſtêmes* (a). J'ai déja ébauché, dans mon Ouvrage ſur *l'Homme*, le chapitre intitulé, *L'Homme de lettres* : je vous y renvoie : vous l'y verrez tel qu'il doit être, digne de notre vénération & de nos hommages.

Je ſuis trop intéreſſé dans la queſtion que vous me faites, pour que vous n'ayiez peut-être à vous défier de ma réponſe. Quand l'ordre de la nature eſt perverti, les *raiſons* paroiſſent des *ſophiſmes ;* elles ne ſont plus écoutées.

(*a*) « Que je fais peu de cas de ces petits » politiques qui prétendent qu'on peut faire » mener à tout un peuple une vie de philo- » ſophes ! Ce ne ſont que des enfans. O » homme ! quelle eſt ton entrepriſe ! Fais de » ta part ce que la *raiſon demande ;* (Voyez » ci-après, *Lettre XIV*, notes de la *Philoſo-* » *phie naturelle.*) tâche même, dans les oc- » caſions, d'y ramener les autres : mais ne » compte pas de pouvoir jamais établir la » République de Platon ; ſois content, ſi tu » parviens à les rendre un peu meilleurs ». (*MARC-AURELE.*)

L'on rêve lorſqu'on raiſonne. Je ſerai ſuccinct; &, ſur ce que vous conclurez, j'attendrai plus de votre raiſon que de mes idées. Le tout ſe réduit à cette queſtion, *Les jeunes gens doivent-ils aimer?* . . . Ce n'eſt point la vôtre, direz-vous. . . . Si elle vous paroît ridicule, ſuivez les conſéquences. . . . Vous convenez donc que des jeunes gens bien nés ſentent le beſoin d'aimer, & que cet inſtinct admirable de la nature n'eſt trompé que lorſque la débauche & la corruption ont terni leur ame. S'il en eſt qui ſoient d'un naturel indifférent (*a*), ils en ſont peut-être plus à

(*a*) On doit avoir mauvaiſe idée d'un jeune homme indifférent pour les femmes: c'eſt un vice, pour la plupart du temps; mais cela ſuppoſe toujours qu'il n'y a dans le ſujet aucune ſenſibilité. S'il en témoigne dans quelques circonſtances, ce ſera par oſtentation. Il ſera vindicatif, méchant, dédaigneux: il le ſera, obſervez-le bien, quoiqu'il tâche d'affecter le contraire. Le plus ordinairement cette indifférence pour les femmes eſt cauſée par de plus grands vices. . . . En général, il n'appartient point aux jeunes gens de déclamer contre le ſexe; cela ne convient qu'aux perſonnes qui ont beaucoup d'expérience. Un jeune homme bien né peut ſe plaindre d'une femme qui lui en aura donné ſujet; mais il doit avoir bonne opinion de

LETTRE XIII.

plaindre : mais enfin il en eſt peu ; on peut dire qu'il n'y a point d'exception à la regle. Nous parlons des jeunes gens qui vivent dans le monde, ou plutôt de ceux à qui l'éducation n'a pas donné du goût pour la retraite ; & s'il y en a qui ſoient ſans *amour*, ils en ont ſans ceſſe l'idée dans l'eſprit & dans le cœur ; de maniere qu'en cherchant l'occaſion d'aimer, ils en ſont réellement plus occupés que s'ils aimoient. . . . Les hommes à préjugés, les gens de condition, les riches, s'élevent ici, pour me dire qu'il faut s'oppoſer aux *paſſions*. . . . C'eſt la même choſe que s'ils m'avouoient qu'ils aimeroient mieux que leurs filles fuſſent *malheureuſes*, que leurs fils (*a*) fuſſent *libertins*, qu'ils fuſſent *ſéducteurs*, *per-*

celle qu'il rencontre, & la lui témoigner dans l'occaſion ; ſinon on aura lieu de ſoupçonner en lui de grands vices, & tout au moins une grande fatuité, qui ne feroit pas l'éloge de ſon eſprit.

(*a*) Des peres peu délicats, diſſuadant leurs fils du libertinage, leur conſeillent d'avoir de bonnes amies. Tout cela s'accommode très-bien avec l'avarice d'un homme qui craint d'établir ſon fils, de peur de lui donner de ſon bien : les *bonnes-fortunes* rendent cela facile.

fides.... Un pere tendre, qui aimera ſa fille pour elle-même, qui ne regardera point comme un jeu le déshonneur de qui que ce ſoit, ne pouvant détruire les paſſions, les tournera au bien. Mais le moyen?... Il eſt tout près de vous, Chevalier: fixez le cœur. Mais ſouvent il ne vous conſulte pas. Si votre éducation a été telle qu'elle doit être, ſon choix vaut le vôtre; & ſi vous êtes raiſonnable, vous avouerez qu'un cœur ſenſible & pur a de l'expérience.... Dans le premier cas, cherchez l'objet que vous penſez devoir lui convenir. S'il lui convient réellement.... *Emile* a bientôt reconnu *Sophie*.... vous allez faire de lui tout ce que vous voudrez. C'eſt le moment de le rendre ſédentaire, de lui faire prendre un *état*, pour parler le langage ordinaire. Vous avez applani toutes les difficultés devant lui: un baiſer de Sophie a aſſuré ſes ſuccès: les peines, les travaux, les voyages, l'abſence, il ſupportera tout pour le bonheur de *Sophie*.

Quand on aime bien,
On ſouffre ſans peine
L'abſence, la gêne;
On chérit ſa chaîne;
Le reſte n'eſt rien.

(*Le Maréchal ferrant.*)

LETTRE XIII.

Eh ! qui donnera du courage, ſi ce n'eſt l'*amour ?* A-t-il quelques défauts ? Parlez à *Sophie.* Eh ! qui réformera les mœurs, ſi ce n'eſt l'*amour* (a) ? Chevalier, ne mépriſons pas tant les ſiecles de chevalerie ; les mœurs de nos peres, malgré leur ignorance, valoient bien les nôtres. J'en préſenterai une eſquiſſe ailleurs, en pareille occaſion. Vous ſerez de même maître d'*Emile :* il aime votre fille, il eſt votre fils : dès que

(*a*) Agnès Sorel, dite *la belle Agnès*, ſous le regne de Charles VII, voyant ce Prince ſi paſſionné pour elle, qu'il abandonnoit le ſoin de ſon Etat pour lui faire l'amour, & que ſon courage s'amolliſſoit dans le plaiſir, elle lui dit un jour, qu'étant jeune, un aſtrologue lui avoit prédit qu'elle ſeroit aimée d'un des plus grands Rois de l'Europe ; que quand le Roi lui avoit découvert ſon amour, elle n'avoit point douté qu'il ne fût le brave Prince qui lui avoit été prédit ; mais que, le voyant s'acquitter ſi mal du gouvernement de ſon Royaume, elle reconnoiſſoit bien qu'elle s'étoit trompée, & que ce Roi magnanime n'étoit pas lui, mais le Roi d'Angleterre, qui faiſoit tant de conquêtes, & qui lui prenoit tant de villes ; ajoutant qu'elle étoit réſolue de l'aller trouver.... Le Roi fut tellement piqué de ce reproche, qu'il en verſa des larmes ; &, prenant courage, il fit ſi bien, qu'en peu de temps il chaſſa les Anglois de la France.

ſon

LETTRE XIII.

ſon cœur l'a nommée pour être ſon épouſe & ſa compagne, vous avez ſur lui tous les droits d'un pere. Uſez-en; vous jouiſſez du ſpectacle le plus touchant de la nature....Ne craignez pas d'être leur confident : ſi vous témoignez de la tendreſſe, on vous la rendra au centuple. Ah ! ſi vous ne connûtes pas les plaiſirs d'un amour vertueux, voyez ce couple charmant. Prolongez autant que vous pourrez les plus doux momens de leur vie ; c'eſt le ſeul moyen qui vous reſte pour réparer ceux que vous avez perdus pour votre ſatisfaction, & peut-être pour votre innocence. Un amour vertueux!...Ici les gens du monde, qui ſe connoiſſent bien, m'interrompront. Songez-vous, me diront-ils, que nous ne croyons pas aux Romans ?... Vous êtes bien malheureux de ne pas croire à la vertu. Le véritable amour eſt délicat; il ſe nourrit de l'eſtime ; & s'il deſire la jouiſſance, c'eſt pour être davantage à l'objet aimé. Au lieu que chez vous le mariage eſt la fin du charme, chez nos amans, c'eſt le nœud de la félicité. Si quelque choſe étoit capable de la troubler, comment les

LETTRE XIII. devoirs ſi touchans d'époux, de peres, ne rappelleront-ils pas les ſentimens que la nature a dépoſés dans leurs cœurs (*a*) ?...

> L'Amour inſtruiroit la nature,
> Si jamais j'oubliois ſa loi.
> (*Roſe & Colas.*)

O vous que la volupté ſeule a conduits au lit nuptial ! vous ne ſçavez pas ce que peut la nature ſur des ames honnêtes.... Mais vous vous élevez contre moi. Il eſt vrai, je vous ai apoſtrophés trop durement ; il eût mieux valu cacher votre honte.... A cette nouvelle objection, que le dépit vous a inſpirée, il eſt encore difficile de répondre ſans vous offenſer ; mais vous m'y forcez : je vous épargnerai le plus que je pourrai.

On ne peut pas définir l'amour, mais on le juge par ſes effets. Pour ne nous brouiller avec perſonne, diſons à l'homme intéreſſé qui fait con-

(*a*) On peut voir avec quels ſentimens, quelle éloquence & quel courage les Sabines prenoient la défenſe des Romains contre les Sabins. Ce n'étoient pas ſeulement leurs époux qu'elles défendoient, mais les peres des enfans qu'elles portoient ou qu'elles avoient portés dans leur ſein.

ſiſter le mérite d'une femme dans une riche dot, qu'il a de l'*amour* pour elle ; à celui qui met ſa beauté & l'élégance de ſa parure au rang des plus précieux avantages, qu'il a de l'*amour* pour elle ; à celui qui enviſage les faveurs d'une femme comme le comble du bonheur, qu'il a de l'*amour* pour elle.... Mais tout cela n'eſt point l'amour de nos amans.... Une tendre ſympathie (*a*) unit leurs ames.... Ils ſe voient ſous les yeux de leurs parens, & ils n'y ſont point gênés (*b*) ; le plaiſir d'être enſemble eſt le ſeul qu'ils ambitionnent. Ils ſentent que leur bonheur mutuel dépend de leur conduite : on ne craint pas de les laiſſer tête à tête. *Emile* croiroit inſulter *Sophie*, s'il étoit auprès d'elle ſeul, autre qu'en préſence de ſon pere : *Sophie* ne veut point ſe défier d'*Emile.* Le terme de leur union eſt éloigné ; mais chacun, quoiqu'il ne ſe le diſe pas, le rapproche en s'en repaiſſant l'imagination. S'ils font des vœux, ce n'eſt pas pour hâter le mariage, mais le moment où ils ſeront l'un à l'autre pour toute leur

LETTRE XIII.

(*a*) Voyez ci-après, page 253.
(*b*) Voyez ci-après, page 252.

LETTRE XIII.

vie.... Ils ne ſe répetent pas mille fois qu'ils s'aiment : ils ne ſe le diſent que par un langage muet, que la modeſtie qui leur eſt particuliere, interrompt ſouvent ; mais ils ſe le prouvent.... On diroit plutôt qu'ils travaillent à ſe faire aimer l'un de l'autre. Ils croient qu'ils ajouteront quelque choſe à leurs ſentimens & à leur bonheur par des vertus, & par l'émulation à les pratiquer. Ils ne ſoupirent pas langoureuſement ; mais ils font des projets pour aſſurer leur union, & pour la rendre agréable & utile. Tout ce qui regarde la ſociété de l'homme & de la femme, les intéreſſe. Ils ſe racontent avec attendriſſement les actions de juſtice, de généroſité. On ne parle jamais de la conduite des époux dans leur ménage, qu'on ne liſe ſur leur viſage l'effet que ce récit produit ſur leur ame ; leurs regards mutuels déſignent qu'ils applaudiſſent : ils les détournent, au contraire, lorſqu'ils entendent diſcourir de la perverſité étrange des mœurs, qui tourne au mépris de la nature, & des loix divines & humaines.... Enfin ils s'empreſſent de concert à ſe reſſembler,

& ils ſentent mille délices à être généreux, religieux. LETTRE XIII.

On ſe rend eſtimable,
Lorſque l'on aime bien;
Et pour paroître aimable,
On ne néglige rien.
Du choix qu'on a ſçu faire
Dépend le caractere;
On cherche à ſe régler
Sur ce modele même :
Pour plaire à ce qu'on aime,
On veut lui reſſembler.
(*Les Moiſſonneurs.*)

Terminons une hiſtoire qui n'eſt que trop longue pour des gens corrompus. Les ames honnêtes, les cœurs ſenſibles, verront ce qui manque au tableau; & ils le remplaceront mieux que nos froides couleurs, par le coloris & l'énergie que donne la ſenſibilité. Concluons. La conſtance de nos amans ſera en raiſon de la différence qu'il y a entre votre amour & le leur. Pour changer, il faut une raiſon. Dociles l'un & l'autre, s'ils ont quelque imperfection, ils ſe reprennent tous deux, & tous deux ſe réforment. Au reſte, une réflexion qu'ils ont faite, ou qu'on leur a ſuggérée, prévient même l'idée du changement : ils trouveront ailleurs moins que ce qu'ils ont; & ſi l'on ſuppoſe

LETTRE XIII.

mérite égal, il faut aussi les supposer insensés, pour croire qu'ils seront inconstans précisément pour l'être. J'ai eu tort de me servir du mot d'*inconstans ;* on est *inconstant* par caractere (*a*). C'est un malheur qui, étant bientôt connu, en fait prévenir un bien plus terrible, qui est l'union consacrée par des sermens au pied des autels; union qui va être troublée par les dissensions, la jalousie, & toutes les autres passions qui naissent de la division des époux. Si donc ils ne sont pas naturellement portés à l'*inconstance*, ils n'auront que des raisons pour ne pas changer, & vous n'avez que gagné à entretenir entre *Emile* & *Sophie* une inclination qui influe sur toute leur vie. Et voyez un peu le ridicule de vos raisonnemens ! L'amour s'use, dites-vous; & c'est pour cela que je ne veux pas que ma fille file le parfait : je la marie; elle n'a qu'à s'arranger. Sans doute nous nous entendons sur l'idée que j'ai

(*a*) La constance n'est autre chose que la persévérance, moins dans les desirs que dans la conduite : elle est le signe de la force de l'ame ; elle fait que l'on évite les occasions de changer.... Heureux celui qui emporte sur lui cette victoire !

LETTRE XIII.

de l'*amour*. Sans insister davantage, je crois avoir droit d'assurer qu'*Emile* & *Sophie* s'aimeront toujours autant qu'on peut s'aimer ; ils prévoiront même les orages, & écarteront les nuages. Mais votre système est affreux. Quoi ! vous donnez pour mari à votre fille quelqu'un qu'elle ne connoît pas plus que vous ne le connoissez ! Elle & vous avez apprécié ce quelqu'un par sa fortune, sa naissance, c'est-à-dire, par des préjugés. J'en conviens avec vous, vous ferez un mariage : mais si votre fille, douée des qualités qui conviennent à une femme, a été assez complaisante pour se prêter, pour l'amour de vous, à une pareille association, elle sera malheureuse autant qu'on peut l'être ; elle ne pourra remplir les devoirs qu'elle croira lui avoir été imposés par la nature, la raison & la Religion. Si elle n'est qu'une femme ordinaire, elle sera, comme toutes nos Dames, mauvaise épouse, mauvaise mere, mauvaise maîtresse, parce que l'amour dont vous avez l'idée, étant usé, il ne restera plus que deux jeunes gens, qui s'appercevront trop tard qu'ils n'étoient pas faits

LETTRE XIII.

l'un pour l'autre.... Vous allez me citer des exemples : citez-moi des ménages en paix, où l'on remplisse tous les devoirs de peres, de citoyens. Pouvez-vous proposer pour modeles des familles dans lesquelles on sacrifie tout à la mode, aux préjugés ? Que ne me disiez-vous d'abord qu'il vous étoit indifférent que le vice ou la vertu présidât à la destinée de vos enfans ? Au reste, j'imagine que vous ne leur avez pas donné la naissance sous de meilleurs auspices. Soyez donc vrais ; convenez que les méchans s'accordent, mais ne s'aiment pas. La vertu seule produit l'amour, & l'amitié qui doit lui succéder. Il vous importe peu que vos enfans soient malheureux, s'ils vous ressemblent, & s'ils sont comme tout le monde. Mais un pere sensé, un citoyen religieux, a d'autres intérêts que les vôtres. Ses enfans seront tels, qu'ils se condamneront au célibat, plutôt que de tenir du hasard, ou d'une folle passion, ou des préjugés, un état important pour eux, pour leur patrie, pour le monde & pour la Religion. S'il songe à les établir, il prendra des mesures pour qu'ils connoissent de longue main

celui ou celle avec qui ils doivent passer leur vie, & remplir les devoirs les plus ſacrés, les plus auguſtes : comme M. de M.... au Baron, il leur fera enviſager, dans l'union des ſexes, la fin & l'objet de toutes leurs démarches, de toutes leurs actions : C'eſt ainſi, leur dira-t-il, que vous remplirez les vues du Créateur, & la grandeur de votre deſtinée. Ainſi, dès qu'ils ſentiront le beſoin d'aimer, pour prévenir la mélancolie dans laquelle ſont jetés les jeunes gens par le vuide qu'ils éprouvent alors, pour prévenir les écarts dans leſquels ils pourroient tomber, il tâchera de donner à leur cœur l'aliment qu'il deſire, & il procurera à leur eſprit la tranquillité qui eſt ſi néceſſaire pour remplir les devoirs qui leur ſont impoſés dans la ſociété.

Fourniſſez un canal au ruiſſeau
Dont les eaux portent le ravage ;
Secondez les efforts d'un rameau
Dont la feuille enrichit le treillage.
Soyez prudens, & croyez-moi ;
Je penſe qu'en cette aventure,
Il faut ſeconder la nature,
Puiſqu'elle nous fait la loi.

(*Roſe & Colas.*)

Mais ſi déja leur cœur l'avoit pré-

LETTRE XIII.

venu ?... Souvenez-vous que je parle d'un pere ſenſé. Il n'imitera pas M. de M.... (*a*). Redoutant, pour eux & pour lui, le malheur du Baron de M...., il fera céder les préjugés à la vertu ; & il aimera mieux pleurer avec des amans infortunés, & victimes des folles opinions & de l'inſenſibilité des hommes, que de les rendre malheureux en les ſéparant, & en les expoſant au danger de perdre, avec leur amour, leur innocence & leur honnêteté. S'ils s'étoient trompés, comptant ſur l'éducation qu'il leur aura donnée, il les ramenera, avec le temps, par la douceur & par la réflexion : mais cela n'arrive, ſouvent, que parce qu'il y a peu de peres comme il en faudroit.

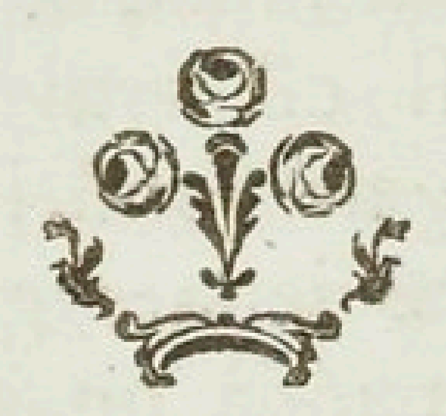
Je finirai avec le mentor d'*Emile*. Que n'ai-je eu ſon pinceau ! Chevalier, je vous aurois fait aimer la nature, & je vous aurois convaincu. Chacun peut bien la ſentir ; mais il n'eſt pas donné à tout le monde de la peindre.

« On ne ſçait plus ce que peut le » véritable amour ſur les inclinations » des jeunes gens, parce que, ne le

(*a*) Voyez Tome I, pages 304 & 305.

» connoissant pas mieux qu'eux, ceux » qui les gouvernent les en détour- » nent. Il faut pourtant qu'un jeune » homme aime, ou qu'il soit débauché. » Il est aisé d'en imposer par les appa- » rences. On me citera mille jeunes » gens qui, dit-on, vivent fort chaste- » ment, sans amour : mais qu'on me » cite un homme fait, un véritable » homme, qui dise avoir ainsi passé sa » jeunesse, & qui soit de bonne foi. » Dans toutes les vertus, dans tous les » devoirs, on ne cherche que l'appa- » rence : moi, je cherche la réalité ; » & je suis trompé, s'il y a, pour y » parvenir, d'autres moyens que ceux » que je donne ».

Je suis tout à vous, &c.



LETTRE XIV.

LETTRE XIV.

Bordeaux, *le* 10 *Septembre* 1770.

IL y a quelques jours que je ſuis revenu de la campagne. Je n'ai point quitté notre ami, qui eſt aſſez mal, juſqu'à ce moment, qu'il vient de partir pour Libourne. Le changement de lieu, d'objets, en apportera peut-être quelque ſorte dans ſon état ; je le ſouhaite plus que je ne l'eſpere.

Quand j'ai parlé de nos amans, j'ai établi toute la différence que je mets entre nos jeunes gens & ceux que l'on rencontre dans le monde. Quand l'*amoureux* entre, on ſe retire. Mais, en ſuppoſant des jeunes gens qui penſent, c'eſt dire que leurs parens penſent ; il ne peut ſe mêler de corruption parmi eux. Il eſt vrai que ſi j'avois une fille, je ne ſouffrirois dans ma maiſon aucuns jeunes gens : mais je n'exclus pas par-là un jeune homme en qui j'aurois reconnu des mœurs, de la religion, de la délicateſſe. Je dis en qui j'aurois *reconnu* : en effet, je le *mettrois à l'épreuve* ſans qu'il s'en

doutât. Quoi qu'il lui arrivât par la ſuite, qu'il eût de la fortune ou qu'il n'en eût pas, dès qu'il ſeroit doué d'un cœur fait pour aimer & pour être aimé, je m'eſtimerois heureux de voir mes enfans conſtans dans le malheur; & je réuſſirois certainement à lever les obſtacles *réels* (vous m'entendez) qu'il y auroit à leur union. Il ne s'agit pas de *marier ſa fille;* il faut établir des citoyens utiles & vertueux.

Par le mot de *ſympathie*, je veux exprimer un rapport phyſique & moral. Le rapport moral dont il eſt queſtion, ſera une chimere pour les gens du monde; ils ne doivent s'apprécier que par la figure, la naiſſance & la fortune, & par les ſens: mais il exiſte pour les perſonnes de l'un & l'autre ſexe qui ont de l'ame, & une raiſon éclairée. Pour elles les gens du monde ſont une multitude d'êtres mépriſables ou à plaindre: auſſi n'y a-t-il point de ſympathie entre elles & eux. Mais dès que deux perſonnes d'un même ſexe, ou d'un ſexe différent, telles que je viens de les ſuppoſer, ſe rencontrent par haſard, (je dis par haſard, car il en eſt peu) c'eſt alors qu'elles

LETTRE XIV.

éprouvent la force de la ſympathie qui produit l'*amitié* & l'*amour* : leurs ames s'uniſſent ; & au ſentiment qu'elles éprouvent, c'eſt plutôt une réunion ; on diroit preſque qu'elles ont été ſéparées. Je voudrois citer, prouver par des faits ; mais cela ſeroit trop long dans une lettre : à une autre occaſion. Je vous renvoie, pour un exemple, à cette jeune perſonne dont parle Rouſſeau, qui avoit conçu de l'*amour* pour Télémaque. . . . Elle trouvoit dans cet être celui qui ſympathiſoit le plus avec elle. Cela faiſoit l'éloge de ſa raiſon & de ſon cœur ; cela fit auſſi ſon malheur. Pour les gens du monde, toute femme leur convient. En établiſſant les différences, je veux fixer les idées.

Quand les ordres du Ciel nous ont faits l'un pour
 l'autre,
Liſe, c'eſt un accord bientôt fait que le nôtre.
Sa main entre les cœurs, par un ſecret pouvoir,
Seme l'intelligence avant que de ſe voir :
Il prépare ſi bien l'amant & la maîtreſſe,
Que leur ame, au ſeul nom, s'émeut & s'intéreſſe :
On s'eſtime, on ſe cherche, on s'aime en un
 moment ;
Tout ce qu'on s'entre-dit perſuade aiſément ;
Et ſans s'inquiéter d'aucunes peurs frivoles,
La foi ſemble courir au-devant des paroles.
La langue, en peu de mots, en explique beau-
 coup ;

LETTRE XIV.

Les yeux, plus éloquens, font tout voir tout
d'un coup;
Et, de quoi qu'à l'envi tous les deux nous inſ-
truiſent,
Le cœur en entend plus que tous les deux n'en
diſent.

(*P. CORNEILLE, Suite du Menteur.*)

VOUS applaudiſſez avec grand plaiſir, à ce qu'il me paroît, au portrait que je vous ai fait du jeune Char.... (*a*). Ce que vous ajoutez de ſa conduite dans les circonſtances où il ſe trouve, eſt un éloge de plus, que mon cœur a reçu avec avidité. Les jeunes gens ordinaires, qui portent tous leurs vices à l'excès, ſont vindicatifs, furieux, ſans commiſération : ils ont avec cela le plus beau jargon du monde, qu'ils accommodent à leurs paſſions : ils parlent comme des perroquets, de ce qu'on doit faire ; ils ne le font jamais. C'eſt l'effet de l'éducation ordinaire, qui corrompt le cœur & l'eſprit. J'ouvre *Emile :* voici un portrait différent, & qui eſt tracé d'après la nature & d'après Char....

« Un jeune homme *élevé dans une*
» *heureuſe ſimplicité*, eſt porté par les
» premiers mouvemens de la nature,

(*a*) Voyez ci-deſſus, pages 145 & ſuiv.

LETTRE XIV.

» vers les paſſions tendres & affectueu-
» ſes : ſon cœur compatiſſant s'émeut
» ſur les peines de ſes ſemblables : il
» treſſaille d'aiſe quand il revoit ſon
» camarade ; ſes bras ſçavent trou-
» ver des étreintes careſſantes ; ſes
» yeux ſçavent verſer des larmes d'at-
» tendriſſement. Il eſt ſenſible à la
» honte de déplaire, au regret d'avoir
» offenſé. Si l'ardeur d'un ſang qui s'en-
» flamme le rend vif, emporté, colere,
» on voit, le moment d'après, toute
» la bonté de ſon cœur dans l'effuſion
» de ſon repentir : il pleure, il gémit
» ſur la bleſſure qu'il a faite ; il vou-
» droit, au prix de ſon ſang, racheter
» celui qu'il a verſé : tout ſon empor-
» tement s'éteint, toute ſa fierté s'hu-
» milie devant le ſentiment de ſa faute.
» Eſt-il offenſé lui-même ? Au fort de
» ſa fureur, une excuſe, un mot le
» déſarme : il pardonne les torts d'au-
» trui d'auſſi bon cœur qu'il répare les
» ſiens.... Il eſt le plus généreux, le
» meilleur, le plus aimant & le plus
» aimable des hommes ».

« Je ne puis m'empêcher, y eſt-il dit ailleurs, » de me repréſenter ſur le vi-
» ſage du jeune homme (tel que les jeu-

» nes gens ordinaires dont il eſt queſ- LETTRE XIV.
» tion ci-devant) je ne ſçais quoi d'*im-*
» *pertinent*, de *doucereux*, d'*affecté*, qui
» déplaît, qui *rebute les gens unis ;* & ſur
» celui du mien, une phyſionomie inté-
» reſſante & *ſimple*, qui montre le con-
» tentement, la véritable ſérénité de
» l'ame ; qui *inſpire l'eſtime*, la *confiance ;*
» & qui ſemble n'attendre que l'épan-
» chement de l'amitié, pour donner la
» ſienne à ceux qui l'approchent ».

Il eſt vrai, Chevalier, que voilà un parallele qui eſt tout au profit de notre généreux amant, qui ne ſe laiſſe jamais emporter par la paſſion. J'admire comment, avec une ſenſibilité auſſi grande que la ſienne, il conſerve la plus rare modération dans un moment où on le met à la torture de toutes les manieres. Sa lettre m'a ému juſqu'au fond de l'ame, en même temps qu'elle m'inſpire je ne ſçais quelle antipathie pour Mlle.... & ſa famille. Je crois démêler dans la conduite de l'une, un caractere de coquetterie d'autant plus dangereux, qu'elle a moins l'air de l'avoir ; dans la conduite de l'autre, une paſſion ſi ridicule & ſi indécente, qu'elle force de n'admettre aucune dé-

LETTRE XIV.

licateſſe dans l'ame de ceux qui l'ont conſeillée.... Il eſt poſſible qu'on ait de part & d'autre des raiſons pour s'excuſer ; mais, quoi que vous faſſiez pour raccommoder les choſes, vous n'en viendrez à bout qu'autant que chacun conviendra de ſes torts. Mais il ſeroit ſurprenant de trouver dans des gens capables des maneges dont il eſt queſtion, une telle généroſité. Au reſte, avec le temps, les préventions ſe diſſipent, le jour ſe fait. Je ſouhaite que cela arrive, pour le bien de tous ; & je ne m'étonne point que M. B...., qui avoit des vues ſur Mlle ...., ſe ſoit retiré dans cette occaſion-ci. Il ne faut que du bon-ſens & un peu de cœur, pour prendre le parti d'un rival qui n'a ſçu qu'être honnête, qui n'a perſévéré que parce qu'on lui a laiſſé de l'eſpérance.... On doit, d'ailleurs, ſe défier d'une Demoiſelle de dix-huit ans, dont les manieres & les regards ſont équivoques (*a*), parce qu'en effet

(*a*) Il faut donc ſe défier de bien des femmes. Auſſi je ſuis perſuadé que ce principe ne ſera pas trouvé le plus raiſonnable. On verra dans l'*Hiſtoire d'une jeune Demoiſelle*, des détails relatifs à ces petits maneges des

LETTRE XIV.

elle ne fait que ce qu'elle veut bien faire. . . . L'application de tous ces principes est facile. Je voudrois pouvoir vous donner un résultat plus lumineux ; mais il faudroit que j'entendisse les uns & les autres. Char. . . . est dans un état violent. Cela doit être. Il n'est pas, comme les jeunes gens de son âge, un coureur de bonnes-fortunes ; il auroit honte de parler le langage d'un amant à une femme sur laquelle il n'auroit pas des vues honnêtes. Son cœur, ouvert aux impressions de l'amour, est encore entraîné par des bienfaits, des *amitiés*. (A son âge on sçait distinguer les amitiés d'avec les *honnêtetés*.) Il étoit dans le moment critique où un jeune homme, agité par le besoin d'aimer, cherche avec une douce inquiétude l'objet qui peut remplir le vuide qu'il sent, lorsqu'il connut Mlle . . . . Les sentimens qu'elle témoigna ne lui donnerent que plus d'attachement pour elle : en effet, ils la rendoient plus estimable à ses yeux. Il

femmes, & on les appréciera par leurs effets. En attendant, je pense qu'on fera prudemment de ne pas relever cet article, pour ne pas trop paroître y être intéressé.

LETTRE XIV.

a épanché par la ſuite, ſans défiance, dans ſon ſein le *ſentiment* dont ſon *cœur débordoit ;* il s'eſt habitué à la regarder comme un autre lui-même : eſt-il ſurprenant qu'il éprouve à préſent des déchiremens d'entrailles & une vive douleur ? Eh ! quel rôle joue ce pere reſpectable entre ſa fille & ſa famille ! Quelles imputations ne lui fait-on pas (*a*) ! ....

(*a*) Je ne puis dire quel étoit le grief que l'on avoit contre ce pere. J'obſerverai qu'en général les filles ne doivent point diſpoſer de leur cœur ſans les avis de leurs pere & mere. Une fille bien élevée a dû vivre retirée : il eſt des connoiſſances qu'elle ne doit point avoir, il eſt des choſes dont elle ne peut décider. Ces connoiſſances & ces choſes importent beaucoup pour la déciſion du bonheur ou du malheur de ſa vie : en cela elle eſt abſolument ſoumiſe à la volonté & aux lumieres de ſes pere & mere, qui ont l'expérience pour juger ſainement. Je ne veux pas néanmoins que ceux-ci agiſſent par prévention ou mauvaiſe humeur ; mais je veux que l'enfant ſoit raiſonnable, & qu'il ſe laiſſe guider, ſans pourtant rien faire avec répugnance. Une Demoiſelle, en ſe mariant, ne doit pas agir contre ſon cœur ; mais ſi elle balançoit entre l'amour & la raiſon, la raiſon doit l'emporter. Si cela eſt vrai, quelles importantes obligations ſont impoſées aux parens ! Le pere dont il eſt queſtion ici, dépendoit de ſa famille, en ce qu'il en attendoit ſa fortune

Je me perds dans ce roman, & j'en attends le dénouement avec beaucoup d'impatience. Je vous charge de distraire Char.... Il s'est voué, à ce qu'il paroît, à la patience & à la douceur. J'examine jusqu'à quel point il pousse la justice! Sa lettre ne contient que des reproches, & des reproches tendres, mais nulle accusation particuliere. Il a l'ame si belle, qu'il doute toujours qu'on ait l'intention de faire du mal: on voit qu'il cherche à justifier, à pallier ce qu'il ne peut se déguiser.

LETTRE XIV.

Sa modestie éclate sur-tout à l'ar-

& celle de ses enfans. Je ne peux m'empêcher, dans cette occasion, de déplorer le malheur des parens qui n'ont pas la confiance de leurs enfans, & celui des enfans qui se défient de ceux qui leur ont donné le jour. Le plus grand tort est toujours du côté de ceux-là. Mais combien ne sont pas coupables les personnes qui, bien loin de ramener ceux-ci, reçoivent leurs confidences, entretiennent leur animosité! Quelque ami ou parent que l'on soit des uns & des autres, on ne doit les voir & les approcher que pour ranimer les sentimens de la nature, & pour lever, par la douceur, les obstacles qui s'opposent à la réconciliation. Qu'il est satisfaisant de contribuer au bonheur des familles! Il ne se trouve que dans l'union de tous leurs membres.

LETTRE XIV.

ticle qui a pu déterminer la famille contre lui ; c'eſt la médiocrité de ſa fortune. Nous pouvons dire, vous & moi qui le connoiſſons, que c'eſt la ſeule choſe qu'il ait contre lui : mais il eſt ſi recommandable par ſes talens, & par toutes les qualités de ſon cœur & de ſon eſprit, qu'il eſt honteux qu'on ſe décide par la choſe la moins importante (*a*). D'ailleurs, il a des eſpérances qui valent quelque choſe. Au reſte, il faut de l'ame pour apprécier

(*a*) « Avez-vous une fille à marier? Mariez-la ; mais donnez-la à un homme de » grand ſens » ; *Homini ſenſato da illam.* (Eccl. c. 7.) Un *homme de grand ſens* eſt une choſe rare. Les jeunes gens ne penſent qu'à ce qui peut les amuſer, à rire, à babiller, à faire leur toilette, à ſe donner des airs, à flatter leurs paſſions, à avoir de l'eſprit, pour ſçavoir médire, calomnier, faire du mal, ſemer la haine, la diſcorde, & colorer leurs vils intérêts par des apparences un peu honnêtes.... Les vieillards .... On meurt comme on a vécu. Jugeant les autres par ce qu'ils ont été, ils croient toujours avoir raiſon quand ils font des reproches. Gens du monde, le ſage a tort ; c'eſt vous qui êtes *de grand ſens*. Le pire de tous les inconvéniens ſeroit que vos filles vous demeuraſſent : & puis, vous n'en avez pas fait des *Sophies* ; elles ne ſont pas d'humeur à mourir filles pour *Télémaque*. (Voyez ci-deſſus, page 254.)

des qualités & des espérances. Plus Mlle . . . . & sa famille insistent à excuser l'éclat qu'ils ont fait par d'autres considérations que celles de la fortune, plus je vois que c'est la principale. Je m'en afflige à cause de Char . . . ., qui n'est pas fait pour être joué ; Mlle . . . . seroit trop honorée de courir les mêmes risques que lui (*a*). C'est mon dernier mot (*b*) à ce sujet, & je vous

LETTRE XIV.

(*a*) Quoiqu'on puisse dire qu'on dispose trop légérement du sort des filles, en les mariant sur de simples convenances apparentes, sur des témoignages, des attestations, de maniere qu'en cela le pere qui a été le plus prudent, espere plus qu'il n'est sûr que sa fille sera heureuse, je conviens néanmoins que je ne permettrois pas que ma fille courût les risques dont il est question ici, vis-à-vis de tout autre jeune homme, qui ne réuniroit pas, comme le jeune Char. . . ., les qualités les plus rares. Entendons-nous ; je suppose, comme je l'ai dit plus haut, un pere & un jeune homme comme il y en a peu. Il y a une prudence qui tourne à honte, sur-tout lorsqu'on en use vis-à-vis de gens faits pour être exceptés des cas généraux.

(*b*) Les bornes d'une note ne me permettront pas de satisfaire mon cœur, en rapportant les détails du dénouement que j'ai promis. Mademoiselle . . . . est actuellement Madame Char. . . . Les choses en étoient au point où je les ai laissées dans ma Lettre. Char. . . . avoit

LETTRE XIV.

donne le bon ſoir, à votre reſpectable famille & à vous. J'attends mon filleul ou ma filleule. J'ai bien des raiſons pour cela ; je ſerai bien aiſe de ſçavoir qui vous me donnerez pour commere.

renoncé à ſes prétentions, ſans avoir ceſſé d'aimer. Il avoit toujours avec M.*** les relations les plus intimes. Il avoit pris ſon parti, & travailloit à adoucir ſa douleur ; il ſongeoit même à s'éloigner, pour le faire avec plus d'efficacité, lorſque M. le Chevalier de Saint-B*** lui donna rendez-vous dans ſon château. Il s'y trouva. Mademoiſelle.... y étoit, avec un de ſes oncles. Que j'abrege. On s'explique. La famille s'étoit laiſſée emporter plus loin qu'elle n'avoit d'abord penſé. Deux perſonnes étoient coupables : elles l'avoient animée, &, pour mieux y réuſſir, avoient ſéduit Mademoiſelle...., qui croyoit devoir des égards à leurs conſeils. Ces perſonnes paroiſſoient en effet vouloir ſon bien ; elles ſe propoſoient de faire ſon mariage avec quelqu'un de leur connoiſſance. Elles lui avoient conſeillé cependant de ne pas ôter l'eſpoir à Char...., afin de pouvoir compter ſur lui, en cas que le projet n'eût pas lieu.... Mademoiſelle.... étoit effectivement entrée dans leurs vues, plus par foibleſſe qu'autrement.... On lui avoit préſenté les choſes ſous ce point de vue. Char.... attendoit ſa fortune d'un parent éloigné, & il n'étoit pas sûr qu'il l'eût. Dans le cas où elle lui eût été aſſurée, il s'en falloit beaucoup qu'elle fût conſidérable.... & l'autre cas étoit à crain-

SUITE

Suite de l'Extrait du Journal.

Lettre XIV. *Extrait du Journal.*

Je me plaignis, en le quittant, d'un grand mal de tête : il me recommanda de ne pas ſortir le lendemain au matin, ajoutant qu'il viendroit me voir.

Rentré chez moi, je fus fort incommodé.... j'eus des envies de vomir. Sans doute les ſcenes dont j'avois été

dre, d'autant que ce parent s'étoit expliqué ſur les démarches de Char.... à l'égard de Mademoiſelle...., qu'il déſapprouvoit. Ces conſidérations avoient produit dans les manieres de Mademoiſelle.... les contradictions qu'on lui reprochoit : mais voici comment elle les a réparées.... Que ne doit-on pas attendre des perſonnes qui ont de la ſenſibilité & de la raiſon ? Peu de temps après la rupture, jugeant ſainement des ſentimens de Char...., appréciant ſa douleur d'après la connoiſſance qu'elle avoit de lui, elle ſe reproche ſa conduite à ſon égard. Elle apprend en même temps que ce parent, par un nouveau teſtament, vient de fruſtrer Char.... de ſa ſucceſſion.... Elle refuſe tous les partis, plus riches les uns que les autres, qui ſe préſentoient pour-lors, & qui, comme *riches*, ne devoient pas avoir la délicateſſe de M. B.... Elle témoigne ſes regrets, & l'intention qu'elle a de donner ſon cœur & ſa fortune à Char.... Elle ne craint pas d'avoir une entrevue avec lui chez notre ami le Chevalier de Saint-B***. Géné-

témoin, avoient produit une révolution dans tout mon corps. Je fus purgé; le lendemain j'étois mieux. Je m'abandonnai à toutes mes idées; j'étois surtout humilié, en penſant aux miſeres qui ſont attachées à l'humanité, & qui ſont même l'effet de nos plaiſirs. Il étoit plus de cinq heures après midi; je l'avois attendu en vain; je commençois à être dans l'inquiétude.... Hélas! me diſois-je, l'effort qu'il a fait pour m'être utile, lui a peut-être été

reuſe juſqu'à le prier d'oublier ſes torts, elle lui offre ſa main, promettant d'employer ſa vie à le dédommager de l'injuſtice de la fortune, des mauvais traitemens de ſes parens, & du chagrin qu'elle & les ſiens lui ont cauſé.... Elle en étoit là, lorſque ſon pere entre.... L'amour, le repentir, la reconnoiſſance, ſe manifeſterent par des larmes, qui attendrirent les ſpectateurs. Les amans, réconciliés pour la vie, ſe jurerent quelque temps après, au pied des autels, une fidélité & une tendreſſe dignes de l'âge d'or. Ils ont le bonheur de voir proſpérer une petite famille, à l'éducation de laquelle ils donnent tous leurs ſoins, vivant dans une grande ſimplicité & dans une grande union. Madame Char.... penſe au paſſé pour en ôter l'idée à ſon mari, par tous les témoignages imaginables de l'amour le plus délicat & le plus tendre; M. Char.... n'y penſe que pour s'occuper par les mêmes manieres, effet d'une heureuſe

pernicieux. Mais la femme qui lui avoit ſervi, la veille, un bouillon en ma préſence, entra pour-lors, venant me dire de ſa part qu'il avoit été obligé de garder le lit toute la journée ; elle ajouta que le médecin craignoit que la fievre ne devînt plus conſidérable. Il m'étoit défendu de quitter la chambre : je la renvoyai, bien fâché de ne pouvoir la ſuivre.

LETTRE XIV. *EXTRAIT DU JOURNAL.*

A meſure que j'avance dans la carriere que je me ſuis engagé de parcourir, il me ſemble que mes affections ſe changent. Tant que je n'ai eu à peindre qu'un coupable, mon ima-

ſympathie, à perſuader à ſa femme qu'il l'a oublié abſolument ; & jamais il n'en eſt queſtion entr'eux, ni devant eux. Madame Char.... a réformé ſon cœur & ſon caractere ſur celui de ſon mari. C'eſt elle-même qui m'a autoriſé à faire cet aveu de ſa part. En effet, elle eſt devenue une femme accomplie. Elle m'écrivoit derniérement qu'elle reconnoiſſoit qu'elle étoit devenue raiſonnable, en ce qu'elle eſt timide.... Elle n'a de l'eſprit que pour être agréable à ſon mari, & mettre de la raiſon dans ſes diſcours & dans ſes actions ; mais elle ſe reproche d'en faire paroître devant les autres : elle s'eſt condamnée au ſilence, *pour ne l'avoir pas obſervé pendant ſa premiere jeuneſſe ;* c'eſt ſon expreſſion.

LETTRE XIV. *Extrait du Journal.*

gination me refusoit ses secours, si nécessaires pour intéresser : je ne sçais si j'y aurai assez réussi : mon ame, alors agitée par les idées les plus atroces, me faisoit éprouver une espece d'horreur de moi-même.... Mais à présent que j'ai laissé cet ouvrage loin derriere moi, à présent que j'ai à peindre un pénitent au lit de la mort, je sens une sorte de satisfaction. Que j'ai de consolation, après avoir présenté toute la difformité, toute la turpitude, toutes les terribles conséquences du vice, de pouvoir réconcilier l'homme avec lui-même, avec celui qui se plaît à récompenser les bons, qui ne lance sa foudre qu'avec peine, & qui, semblable au pasteur, court, pour ainsi dire, çà & là pour ramener la brebis errante!... Lecteur, loin de chercher à rabaisser le coupable, qu'il nous serve d'instruction. Faisons un retour sur nous-mêmes. Est-il quelqu'un d'entre nous qui soit exempt de foiblesses ? Que celui-là jette la pierre. Mais non. Soyons sinceres; pénétrons dans nos cœurs avec le flambeau de la vérité ; voyons-les en proie à mille vices. Loin de faire des comparaisons au profit de notre amour-

LETTRE XIV. *EXTRAIT DU JOURNAL.*

propre, convainquons-nous que, participant tous à la même nature, & par conséquent à la même foiblesse, il n'y a souvent que la différence de l'occasion (*a*) qui en mette entre nous. Jugeons-nous, en un mot, non par nos actions, non par celles des autres, mais par nos motifs. Hélas! quelle misere se découvre à nos yeux! quel sujet de honte & de confusion! A qui appartient-il de juger les hommes? Ce n'est ni à vous, ni à moi; c'est à celui qui seul peut sonder les replis de leur cœur; à celui qui est exempt de passions; à celui qui juge les justices, qui trouve sa grandeur & sa félicité en lui-même; à celui, enfin, qui suffit à sa divine essence.

Etre Suprême! pendant qu'une gran-

(*a*) Je rends graces aux dieux, disoit Marc-Aurele, de n'avoir manqué à personne.... Leur bonté a éloigné de moi les circonstances qui m'auroient fait tomber dans cette faute.

« Chacun de nous rendra compte à Dieu » de soi-même. Ne nous jugeons donc pas » les uns les autres; mais jugez plutôt que » vous ne devez pas donner à votre frere » une occasion de chûte & de scandale ». (*Epître de S. PAUL aux Romains.*)

LETTRE XIV. *EXTRAIT DU JOURNAL.*

de partie du genre humain eſt dans l'ignorance des effets inconcevables de ton amour pour l'homme ; tandis qu'on immole encore des victimes à l'erreur.... moi.... je connois la vérité. Je ſuis né dans une Religion dont la ſainteté eſt atteſtée par la morale la plus ſublime : elle pénetre mon ame : oui, je le ſens, elle eſt émanée du Ciel. Tandis que d'autres qui ont eu le même bonheur, s'en rendent indignes.... Dieu ! tu m'as préſervé de la contagion des pervers.... Pour tant de biens, que t'offrirois-je en reconnoiſſance ? Ce ſera ton ouvrage. Accepte donc, grand Dieu ! l'offrande que je te fais de mon cœur ; verſe ſur lui quelques dons bienfaiſans ; rends-le digne de toi. Que la vérité, que la ſincérité accompagnent par-tout mes pas ; que je ne ſois jamais aſſez lâche pour ſacrifier aux vanités du monde ; que jamais ma langue ni ma plume n'oſent louer rien de ce qui pourroit s'y rapporter. Répands ta bénédiction ſur mon zele : inſpire-moi, afin que je puiſſe m'élever dignement contre les impies qui profanent ton nom ; arme-moi, afin que je les combatte, que je

Lettre XIV. Extrait du Journal.

faſſe briller la lumiere à leurs yeux, & que, ſi je ne ramene pas la vertu triomphante, j'inſpire du moins ce repentir qui y prépare. Accorde à mes travaux les ſuccès qu'ils ont pour but; qu'ils ſoient utiles à mes ſemblables: je n'oſe pas dire, qu'ils tournent à ta gloire; mais qu'ils me ſervent pour le jour auquel le ſerviteur inutile ſera jeté dans les ténebres extérieures.

Je me rendis chez lui le lendemain vers les dix heures du matin. Une grande foule ſortoit de ſa maiſon. Il y avoit quelques perſonnes qui pleuroient; toutes ſe répandoient en éloges. Je fus près de m'évanouir, conjecturant, par toutes ces choſes, qu'il n'étoit plus. Je craignis d'en être informé; je ne demandai point ce qui en étoit. Cependant j'avois déja laiſſé derriere moi quelques marches de l'eſcalier. Je rencontrai un chirurgien, qui diſoit à la bonne femme qui étoit venue la veille chez moi: Avant vingt-quatre heures, il ne ſera pas au monde.... J'entendis cette terrible ſentence: les bras m'en tomberent. Cependant, comme j'appris par-là qu'il vivoit encore, je me conſolai en quel-

LETTRE XIV. *EXTRAIT DU JOURNAL.*

que maniere, dans l'eſpoir de le voir. Je me préſentai à la porte de la chambre ; mais on venoit d'en défendre l'entrée. Je demeurai dans le veſtibule, où la bonne femme vint me rejoindre. Elle me raconta qu'il venoit de recevoir le ſaint Viatique ; qu'il avoit fait auparavant, & à voix aſſez haute, une confeſſion de tous ſes crimes & ſes déſordres ; qu'il en avoit demandé pardon à Dieu, au peuple & à ſon pere. Perſonne, continua-t-elle, n'a pu retenir ſes larmes, lorſqu'il a demandé la bénédiction à celui-ci par les diſcours les plus touchans.... Ah, mon fils ! a-t-il répondu avec une grande douleur, n'eſt-ce pas moi qui devrois quitter le monde, que j'aurai en horreur ? N'étoit-ce pas vous qui deviez me rendre les derniers devoirs ? Auſſitôt qu'il lui a eu donné ſa bénédiction, il s'eſt trouvé mal, & il a fallu le dérober à ſa vue. Enſuite il a reçu le ſaint Viatique, avec tous les ſentimens de componction & d'humilité que vous pourriez imaginer ; on voyoit les larmes couler de ſes yeux. Il a fait une priere en action de graces, que ſes ſanglots ont interrompue.... Ah ! c'eſt

un Saint, ajouta-t-elle.... Cependant la porte s'ouvrit, & il me fut permis d'entrer.

Il témoigna de la ſatisfaction en me voyant. Sa figure étoit plus ſupportable qu'à l'ordinaire ; il y avoit je ne ſçais quoi d'animé, qui me raſſura ſur l'arrêt du médecin : le feu avec lequel il me parla, me fit penſer qu'il n'étoit pas en danger autant qu'on le diſoit. Je lui trouvai ſur ſa ſituation préſente les ſentimens d'un homme bien réſigné, & qui croit à un Dieu bon, & en effet miſéricordieux. Je ſuis aſſuré, diſoit-il, qu'il ſera touché par mon repentir. De moment en moment il ſe rappelloit ſes égaremens ; il ſe les repréſentoit du côté le plus horrible : alors il s'écrioit : Grand Dieu ! que réſerverois-tu donc aux juſtes, ſi tu traitois avec tant de bonté les méchans ?.... Mais cet état n'étoit que paſſager ; c'étoit un effet de ſa ferveur, & de la haute idée qu'il avoit du grand Etre auquel il rapportoit ſon exiſtence ; car il me diſoit enſuite : Quoi ! j'aurois reçu le Saint des Saints dans mon cœur, & il ne ſeroit pas purifié ! Peut-il y reſter des foibleſſes, étant nourri du pain

LETTRE XIV. *EXTRAIT DU JOURNAL.*

des forts ? Pourquoi craindrois-je tant de paroître devant lui ? Il a bien voulu ſe donner à moi....

Le médecin ſurvint : il trouva la fievre augmentée ; il ordonna quelques remedes.

Cependant il vaqua à quelques affaires dont il vouloit, dit-il, ôter le ſoin à ſon pere. Tous ceux qui lui parlerent alors, s'en allerent en pleurant ſur l'état où ce malheureux jeune homme étoit réduit : tout ce qu'il diſoit, malgré les horreurs de la mort qui étoient répandues autour de lui, étoit attendriſſant. On liſoit ſur ſon viſage les ſentimens dont ſon ame étoit pénétrée. Je l'examinois avec la plus ſcrupuleuſe attention. Il ſemble qu'on a quelque choſe à apprendre, même dans les mouvemens les plus indifférens, d'un homme qui touche à ſa fin : le moindre de ſes geſtes nous intéreſſe : nous élevons les yeux avec les ſiens ; nous les jetons languiſſamment ſur les perſonnes qui l'environnent, ſur le lit qui doit recevoir ſon dernier ſoupir, tout autour de la chambre qu'il a tant occupée, & qu'il va abandonner pour toujours.... Nos réflexions ſe modifient ſelon le

genre de vie qu'il avoit embraſſé. Eſt-ce un Miniſtre du Seigneur ? Nous tremblons, en penſant au compte redoutable qu'il doit rendre ; nous cherchons dans les diverſes circonſtances de ſa vie, des motifs d'aſſurance & d'eſpoir.... Eſt-ce un Magiſtrat ? A-t-il rendu la juſtice avec intégrité ? Y a-t-il donné & conſacré, comme il l'a dû, tout ſon temps, tous ſes ſoins, toutes ſes veilles ? L'a-t-il exercée lui-même ? Les devoirs de l'homme ſe repréſentent en foule à notre imagination : nous nous demandons s'il n'a point opprimé la veuve, ruiné l'orphelin ; s'il a été bon pere, bon mari, bon fils.... Si alors nous faiſons un retour ſur nous-mêmes, notre conſcience effrayée s'agite, mais malheureuſement ſe calme bientôt, par l'eſpoir d'un avenir.

LETTRE XIV.
EXTRAIT DU JOURNAL.

Je fus obligé de ſortir ; je revins vers les trois heures. Les chirurgiens étoient dans ſa chambre; c'eſt pourquoi on me fit entrer dans celle de ſon pere. M. de M.... y étoit. La maniere dont il m'accueillit me perſuada qu'on lui avoit parlé de moi. Nous déplorâmes enſemble le ſort de mon ami. Il me dit qu'il n'étoit venu, à la ſollicita-

LETTRE XIV. *EXTRAIT DU JOURNAL.*

tion de ſon oncle, que pour emmener ſon pere dès qu'il auroit expiré. Il me raconta qu'il y avoit quatre ans qu'il ne l'avoit vu, lorſqu'ils étoient entrés, ſon pere & lui, pendant que j'y étois (*a*); qu'il avoit été effrayé de ſa figure.... C'eſt ce qui avoit cauſé la ſcene que j'ai rapportée plus haut. Que les parens, continua-t-il, ne ſçavent guere ce que deviendront leurs enfans! Ah! que leur naiſſance leur coûteroit de larmes quelquefois, s'ils en étoient inſtruits!... En diſant ces mots, il en laiſſa tomber quelques-unes. Que vous êtes heureux d'être jeune! ajouta-t-il: à votre âge on peut ſe garantir des paſſions dangereuſes, ou en quitter aiſément l'habitude (*b*). Gardez-vous de vous y livrer; voilà un exemple.... Il me parla du mariage, comme de ce qui devoit faire l'affaire principale de notre vie. Elle la partage, diſoit-il, en deux parties: il faut l'enviſager de bonne heure, & s'y préparer de loin. Il me donna des conſeils ſur la diſcrétion dont on doit uſer envers les perſonnes

(*a*) Voyez Tome I, pages 77 & 78.

(*b*) On ſe ſouviendra que l'Auteur n'avoit que dix-ſept ans. (Voyez Tome I, page 3.)

qu'on ne connoît pas, ſur le choix de celles qu'on veut fréquenter.... Comme je lui repréſentai que la néceſſité nous lioit ſouvent avec des méchans, il me répondit : Alors, pourvu que vous vous teniez ſur vos gardes, que vous étudiiez leurs manieres & leurs mœurs, vous ſçaurez vous en défier, & vous paſſerez par-tout ſans avoir rien à craindre. Mais ſouvenez-vous que c'eſt un ſophiſme du cœur, de croire qu'on fréquentera les hommes adonnés au vice, & qu'on ne s'accoutumera pas à les imiter. L'homme de bien connoît bientôt les gens qu'il doit fuir.

M. le Curé entra : il n'avoit pas plus que nous pu voir le malade. Après qu'il eut parlé de lui, il parut s'intéreſſer particuliérement à moi. A l'occaſion de mon retour d'Amérique, dont ſans doute il ſçavoit la cauſe, il parla des inſenſés qui courent après la fortune. Ce ſont des gens, dit-il, prêts à jouer toutes ſortes de rôles (*a*). Un

(*a*) « Mais ceux qui veulent devenir riches » tombent dans la tentation & dans le piege » du diable, & en divers deſirs inutiles & » pernicieux, qui précipitent les hommes » dans l'abyme de la perdition & de la dam» nation ». (*S. PAUL à Timothée.*)

LETTRE XIV. *EXTRAIT DU JOURNAL.*

honnête homme n'y aſpire pas long-temps. Nos inſtitutions ont renverſé tout pour lui. Au lieu qu'avec ſon champ il auroit vécu heureux, il faut, pour avoir du pain, qu'il ſoit *commis*, *procureur*, &c. & il vit malheureux de ne pouvoir être utile, & de paſſer ſa vie à des choſes qu'il mépriſe. Je conçois, continua-t-il, comment on ne s'y porte qu'avec répugnance, & lorſqu'on y eſt forcé par la néceſſité (*a*). Elles ne ſont faites que pour un homme qui n'a aucuns principes de liberté, de morale & de Religion. Il eſt certain qu'on pourroit

(*a*) Epictete répond ainſi à quelqu'un qui eſt dans le même cas: « Tu n'as pas de quoi » vivre, & tu me demandes ſi, pour en avoir, » tu dois te rabaiſſer aux miniſteres les plus » abjects, juſqu'à donner le pot-de-chambre à » un maître. Que puis-je te dire ſur cela? » Il y a des gens qui tiennent qu'il vaut mieux » donner le pot-de-chambre que de mourir » de faim; il y en a d'autres à qui cela ſe- » roit inſupportable. Ce n'eſt donc pas moi » qu'il faut conſulter, c'eſt toi-même: exa- » mine bien ce que tu vaux.... Les hommes » ſe mettent, comme ils veulent, à fort haut » & à fort bas prix, & chacun ne vaut que » ce qu'il s'eſtime: taxe-toi donc, ou comme » libre, ou comme eſclave; cela dépend de » toi ».

LETTRE XIV. *EXTRAIT DU JOURNAL.*

dire qu'il faut interdire la réflexion à celui que l'on y destine : ce seroit une machine, si vous voulez, mais une machine nécessaire à l'état des choses. Si j'avois un enfant, je lui ferois plutôt apprendre un métier que les lettres : il pourroit du moins avoir de la grandeur d'ame, & ne dépendre que de son travail. Il seroit bientôt près d'être heureux, lorsqu'il seroit indépendant des gens de finance, des gens à fortune, à chicane, &c. Cherchez la véritable satisfaction, continua-t-il, en s'adressant à moi ; elle émane du sacrifice que l'on fait de la fortune pour être plus utile aux hommes, à proportion de votre courage & de vos talens. La Providence veillera sur vous. S'il arrivoit que les biens du monde vous échussent, ils ne seront point l'effet de votre cupidité ; ce sera plutôt une juste rétribution que la Providence vous accordera. Ainsi vous n'oublierez pas que vous les tiendrez d'elle : quand elle vous en demandera compte, vous recevrez de nouvelles bénédictions, parce que vous en aurez fait un bon usage. Vous regarderez les malheurs comme des leçons fort avanta-

LETTRE XIV. *Extrait du Journal.*

geuſes, puiſqu'elles vous feront ſentir l'étroite union qui doit régner entre vous & vos ſemblables, & l'obligation où vous êtes de les ſecourir. Hélas! dit-il, ce n'eſt pas aux infortunés qu'il faut la rappeller; ils ſe conſolent, dans leur affliction, par la bienfaiſance & la bienveillance.

Je me plais à rapporter tous ces diſcours, parce qu'ils ont le bien pour objet, & qu'ils doivent être les fondemens de la vie d'un ſage.

Les chirurgiens, en ſortant, nous annoncerent que le malade ne paſſeroit pas la nuit. Cette nouvelle, à laquelle nous devions nous attendre, nous jeta dans la conſternation. M. de M.... ſe propoſa d'emmener ſon pere tout de ſuite. M. le Curé penſa à le diſpoſer à recevoir l'Extrême-Onction; nous le ſuivîmes M. de M.... & moi. Le pere étoit auprès du lit, dans le plus grand abattement.

M. le Curé ne lui eut pas plutôt parlé, qu'il le pria avec inſtance de ſe preſſer, diſant qu'il ſentoit qu'il avoit peu de temps à vivre. Cependant il tâchoit de nous conſoler. Il recommanda à ſon pere de ménager ſa ſanté pour ſes autres

LETTRE XIV.
EXTRAIT DU JOURNAL.

enfans. Pour vous, me dit-il, il vous eſt permis de me regretter, mais non d'être foible. Je ne doute point de votre attachement pour moi : vous eſtimez ce que j'ai fait pour vous, par vos diſpoſitions. Il eſt vrai que j'aurois fait la même choſe pour tout autre dont la ſenſibilité & la jeuneſſe auroient excité ma confiance. Ainſi vous ne me devez rien, & je vous ai obligation des ſentimens que vous témoignez avoir pour moi. Prouvez-moi par votre courage, que je touche au plus heureux moment de ma vie.... Si vous vous rappellez mes déſordres, rappellez-vous mon état, mes diſcours, mes larmes.... Combien j'en verſai !... Cette circonſtance de ma vie eſt toujours préſente à mon eſprit : je ſens plus qu'alors l'importance du ſervice qu'il m'a rendu. Ah ! s'il eſt vrai que les Bienheureux voient ce qui ſe paſſe ſur la terre, peuvent-ils quelque choſe ſur la conduite des mortels ? Il eſt mort ; mais par combien de manieres vit-il encore pour moi !... Hélas ! où eſt-il ? où m'a-t-il laiſſé ? Combien de pleurs ont coulé de mes yeux depuis qu'il m'a quitté ! Combien de peines j'ai éprouvées ! Combien

LETTRE XIV. *EXTRAIT DU JOURNAL.*

de fois je les ai ſoulagées par le ſouvenir de ſes diſcours ! Ces lieux même, où je l'ai vu traînant les reſtes d'une vie languiſſante, m'enſeignent à les ſupporter avec patience : je le recommande au Ciel. Combien de fois j'ai évoqué ſes manes, pour ſçavoir ſi je ſuis exaucé ! Hélas ! tout eſt muet comme ſa cendre. Bon Dieu ! ta juſtice s'exerceroit-elle encore ſur lui ? Auroit-il oublié dans ton ſein ineffable les peines d'une vie toute remplie d'amertume ? Ah ! que j'ai de confiance & d'eſpoir en ta bonté ! Seigneur ! . . . fais tomber ſur moi tout le poids de ta juſtice ; accable-moi des maux par leſquels tu éprouves quelquefois le juſte ; que ma réſignation lui ſoit méritoire. . . . Ou bien s'il eſt heureux, ſi la contemplation de ta divine eſſence n'embraſe pas tellement ſon ame qu'il ne puiſſe s'occuper d'un mortel qui lui fut cher ; s'il ſollicite de ta bonté infinie quelques graces pour lui ; fais que je mérite de les recevoir, pour ta gloire. . . . Lecteur ſenſible, je ne veux pas me juſtifier ; ma reconnoiſſance s'exprime. Hélas ! c'eſt au milieu des lugubres appareils de la mort qu'elle éleve des trophées.

LETTRE XIV. *EXTRAIT DU JOURNAL.*

M. le Curé fut bientôt revenu de l'Eglise, apportant les saintes huiles. « Je viens, mon cher frere, lui dit-il, » combler vos vœux. Dieu, qui veut » vous rappeller à lui, non content de » s'être donné à vous, va auparavant » vous laver & vous purifier de toutes » les taches qui pourroient encore ter- » nir votre ame. Remerciez - le donc » dans toute la sincérité de votre cœur : » demandez-lui qu'il ait pitié de vous » selon sa grande miséricorde ; qu'il » reçoive le sacrifice que vous lui faites » d'un cœur contrit & humilié ». Après qu'il lui eut fait réciter quelques prieres à haute voix, & qu'il lui eut administré l'Extrême-Onction, il lui adressa encore ces paroles : « Jetez un coup » d'œil, mon cher frere, sur votre vie » passée ; vous reconnoîtrez aisément » qu'à la grace de votre conversion & » de votre retour sincere à lui, Dieu en » a joint une autre très-spéciale, & qui » doit bien vous consoler aujourd'hui. » Qu'auriez-vous fait ici bas, dans » un état toujours languissant ? Quand » même vous auriez été guéri, vous » n'auriez pas voulu jouir des plaisirs » que les aveugles humains prisent si

LETTRE XIV. *EXTRAIT DU JOURNAL.*

» fort. Vous auriez donc employé vos » momens à faire pénitence de vos ini» quités. Mais peut-être votre piété se » seroit ralentie : comme la plupart » des Chrétiens, vous auriez peut-être » fait consister votre Religion *à ne » point faire de mal :* votre tiédeur, » votre nonchalance à faire le bien, » vous auroient rendu mille fois plus » coupable devant Dieu : état d'autant » plus terrible, qu'on se croit plus en » droit d'être tranquille. Or il vous » appelle à lui pendant que vous êtes » accablé par le sentiment de vos of» fenses, dans le temps que vous ne res» pirez qu'amour, crainte, pénitence : » n'est-ce pas comme s'il vous disoit » lui-même que vos péchés vous sont » remis, que vous avez trouvé grace » devant lui ? Ah ! si vous tenez encore » à la terre, si quelque chose vous y » arrête, levez vos yeux, voyez ce » Dieu tout-puissant qui fait marcher » qui il lui plaît sur les flots de la mer : » transportez-vous sur la montagne, » auprès du prince des Apôtres : *Ah, » Seigneur !* s'écrie-t-il dans les trans» ports d'une joie qu'aucun mortel n'a» voit jamais sentie, *qu'il fait bon ici !*

» & vous lui rendrez mille actions de » graces. Vous me l'avez dit bien des » fois vous-même ; la mort est le terme » des peines & de la pénitence ; elle n'est » redoutable que pour l'homme terres» tre qui met tout son bonheur dans » les choses de ce monde ».

Lettre XIV. *Extrait du Journal.*

Son pere, qui jusques-là avoit paru dans un état approchant de la stupidité, en sortit pour faire entendre les plus lugubres gémissemens : il se laissa conduire dans sa chambre, où il se livra à la douleur & au désespoir. C'étoit lui qui avoit donné la mort à son fils, c'étoit lui qui l'avoit précipité dans cet abyme de corruption. Arrachez-moi la vie, continuoit-il.... O pere criminel ! c'est toi qui répondras devant Dieu de tous les forfaits dont ton fils est coupable.... « Heureux, disoit-il d'un ton plus radouci, » heureux celui qui a la » crainte de Dieu devant les yeux, qui » s'est attaché à l'inspirer à son fils ! Le » soleil de justice s'élevera sur eux, & » ils trouveront leur salut sous ses ailes ».

Cependant je rentrai dans la chambre du fils. Il paroissoit inquiet de son état : de temps en temps il levoit les yeux au ciel, puis il poussoit de

LETTRE XIV. *EXTRAIT DU JOURNAL.*

longs ſoupirs. Pendant qu'il me parloit de quelque choſe qui étoit relatif à ma tranquillité, & qu'ému juſqu'au fond de l'ame, j'allois exprimer ma reconnoiſſance par des larmes ; des cris & des menaces ſe firent entendre ſur l'eſcalier. Je n'avois pas encore cherché à ſçavoir quelle en étoit la cauſe, lorſque la porte de la chambre s'étant ouverte, une femme, avec un air irrité, y entre, non ſans bruit, à cauſe des refus de la garde, qui étoit dans le veſtibule. Je veux le voir, diſoit-elle.... Je me précipite au-devant d'elle ; je tâche de la queſtionner avant que de la laiſſer approcher du lit, vers lequel elle paroiſſoit vouloir aller. Elle m'évite, elle s'avance.... Mais que vois-je?... Elle recule, leve les yeux au ciel, & tombe ſans connoiſſance.

Il paroît d'abord étonné; enſuite, comme un homme qui revient d'un ſonge, il nous prie, la garde & moi, de l'emporter hors de la chambre, & de la conduire dans ſa maiſon, qui n'étoit pas bien éloignée, & qu'il nous indiqua : il nous recommanda de nous éloigner enſuite ſans l'interroger. Nous

exécutâmes tout cela ; la nuit tombante nous préserva de la foule des curieux. Il fallut encore, en rentrant, lui promettre que si elle revenoit, on la prieroit de sa part de ne pas entrer. J'aurai bientôt occasion de donner la clef de ce mystere. Que celui-là est estimable, qui sçait se passer de la gloire des hommes, & qui cherche à n'avoir pour témoin du bien qu'il fait, que son ame & Dieu!

LETTRE XIV. *EXTRAIT DU JOURNAL.*

J'ai dit que la nuit tomboit ; le moment où j'étois obligé de me retirer approchoit : cependant je sentois de la satisfaction à rester; il me sembloit que nous avions quelque chose d'intéressant à nous dire. Il s'apperçut de mon embarras. Il m'appella à plusieurs reprises ; le mot d'*ami* expiroit toujours sur ses levres : mais je compris qu'il se recommandoit à mes prieres, qu'il m'engagoit à m'en aller. Il fut question aussi de M. le Curé : mais je ne fus plus le maître de mes pleurs ni de ma douleur ; j'éclatai. Les chirurgiens étoient survenus ; on me pressa de me retirer : je n'y consentis que lorsqu'ils m'eurent assuré qu'il répondoient du malade pour toute la nuit.

LETTRE XIV. *Extrait du Journal.*

Il faut que je faſſe une pauſe.... Je paſſai la nuit dans la plus grande agitation; ſpectres, morts, ſépulcres, malheurs, crimes, maladies, toutes les idées les plus triſtes & les plus effrayantes aſſaillirent mon imagination. Le ſilence & les ombres de la nuit les favoriſoient. Hélas! je ne demandois pas du repos; je n'aurois deſiré autre choſe que de pouvoir pleurer en paix. Que le jour fut lent à revenir! Enfin il parut.

Hommes, le jour renaît pour éclairer vos folies. Hélas! ſongez que la nuit du ſommeil ſera peut-être pour vous la nuit du tombeau: tel s'endormit, qui ne ſe réveilla jamais.

Je me hâtai d'aller chez mon ami. Il y avoit un caroſſe devant la porte. Je monte. Perſonne ne ſe rencontre ſur mon paſſage; un morne ſilence regne dans toute la maiſon. J'entre dans la chambre.... Young, d'Arnaud, achevez mon récit; il appartient à vous d'inſtruire les mortels. L'obſcurité qui y regne me glace d'effroi. Il n'y avoit de lumiere que celle d'une petite lampe qui étoit ſur une table auprès du lit, à la faveur de laquelle deux femmes à genoux

genoux devant un chriſt, récitoient des prieres qu'elles liſoient. Les rideaux du lit étoient ouverts de leur côté; il étoit aſſez éclairé pour qu'on pût voir l'homme, dépourvu de toutes forces, de tout ſecours, dépouillé de ſon orgueil, ceſſer d'être.... Il étoit à l'agonie. Je crus que je pourrois encore lui faire entendre quelques paroles; car les femmes m'avoient dit qu'il avoit eu de la connoiſſance pendant toute la nuit. J'approche: je m'apperçois qu'il veut lever la tête, comme pour ſe ſoulager.... Effort funeſte!... J'avance mes mains tremblantes pour la ſoutenir: mais ſes yeux, fixés ſur un crucifix, deviennent troubles.... ſes bras s'étendent & retombent; ſa bouche articule quelques ſons. Les femmes alarmées apportent la lumiere.... Il ne me reſte qu'un cadavre entre les bras. . . . .

. . . .

Son pere.... M. de M.... eut beaucoup de peine à l'arracher de cette maiſon de douleur: cependant il réuſſit à le conduire dans la voiture qui les attendoit devant la porte. Nos adieux furent des plus tendres: il me donnoit, en m'embraſſant, le nom de fils; il me

LETTRE XIV. *EXTRAIT DU JOURNAL.*

ſerroit entre ſes bras ; il me baignoit de ſes larmes. Laiſſez-moi, diſoit-il; je ne ſurvivrai pas à ma douleur ; voilà mon fils.

J'allois ſortir de cette maiſon, où tout ce que je voyois n'étoit propre qu'à m'affliger davantage, lorſque je remarquai une femme, la tête appuyée ſur le chevet du lit, tenant une des mains du cadavre, la preſſant contre ſon ſein.... J'eus horreur de ce ſpectacle ; je devins un inſtant comme inſenſible. Je la conſidérai. Elle portoit enſuite cette main ... contre ſa bouche, & demeuroit enfin immobile, comme ſi elle eût médité quelque projet.... Cependant un ruiſſeau de larmes coula de ſes yeux.... O mon cher bienfaiteur! s'écria-t-elle. A ces mots, je crus la reconnoître. Je m'approchai. Effectivement, c'étoit elle qui étoit venue la veille, & que nous avions reconduite dans ſa maiſon.

Elle me raconta qu'il y avoit environ un an que, déſeſpérée de n'avoir du pain ni pour elle ni pour ſa famille, elle s'étoit rendue ſur le port, dans le deſſein de ſe noyer, ſi elle ne trouvoit pas quelque ſecours. La

moitié de la journée s'étoit passée, continua cette femme ; je n'avois rien amassé. J'étois debout sur le rivage. Déja je considérois l'eau, comme devant être mon tombeau : la misere étouffant en moi la nature, j'allois m'y précipiter, lorsqu'un jeune homme.... Elle s'interrompit pour jeter les yeux sur le lit.... Jugez, continua-t-elle, s'il étoit généreux ! Un jeune homme qui étoit près de moi, & que je n'apperçus qu'au moment où il me parla, me demanda avec quelque embarras, si je n'avois pas du chagrin. Je le regardai comme un ange tutélaire que la Providence envoyoit à mon secours ; je lui confiai en peu de mots toutes mes peines. Il me crut, & témoigna sa compassion par des larmes. Hélas ! il n'en falloit pas davantage pour me faire aimer la vie.... Il voulut sçavoir où je demeurois, après avoir excité ma confiance & ma reconnoissance, en me donnant des secours qui me mettoient à même d'avoir, pour ma famille & moi, du pain pour toute une semaine. Il avoit disparu, & la semaine s'etoit passée sans que je ressentisse d'autre peine que celle de ne

LETTRE XIV. *Extrait du Journal.*

pas connoître mon bienfaiteur : mon travail avoit prolongé pour quelques jours de plus la tranquillité qu'il m'avoit procurée. Quel fut mon étonnement, lorſque je reçus de nouvelles proviſions, que le boulanger dit être chargé de me fournir ! Malgré mes inſtances, j'ignorois à quel mortel deſcendu du ciel je devois l'obligation de ma vie & de celle de mes enfans: celui-ci perſiſtoit à m'en faire un ſecret, lorſqu'il m'avoua hier que ma miſere alloit recommencer, & que je devois des larmes de reconnoiſſance au malheureux jeune homme dont il étoit tant queſtion dans le quartier.

Hélas ! ajouta cette femme, je me reproche la douleur que je lui cauſai hier.... Elle s'arrêta pour le conſidérer de nouveau.

Je ne ſçais laquelle des deux, de la généroſité (*a*) de l'un, ou de la recon-

(*a*) Feu M. Peyronel du Treſſan, Intendant & Premier Préſident du Rouſſillon, a fait un trait ſemblable à l'égard d'un Officier qui étoit obligé de rejoindre, & qui ne le pouvoit, faute d'argent: il lui fit remettre une ſomme aſſez conſidérable. Celui-ci n'a jamais ſçu qui l'avoit obligé ſi généreuſement.

Que ne puis-je jeter quelques fleurs ſur

noiſſance de l'autre, il faut plus louer & admirer. Ce récit fit ſur moi un effet ſingulier : mon chagrin céda la place à une mélancolie, à une affectueuſe ſenſibilité. Je ne regrettai plus

LETTRE XIV. *EXTRAIT DU JOURNAL.*

la tombe de cet homme vraiment zélé pour le bien public & le bonheur du peuple, que tous les Ordres & tous les particuliers du Rouſſillon & de la Corſe ont pleuré, comme s'ils euſſent perdu leur chef, leur pere. Il avoit été Premier Préſident du Conſeil ſouverain de cette iſle. Il s'y étoit rendu tellement recommandable, que les Corſes refugiés dans les montagnes, lui avoient fait dire qu'il n'eût rien à appréhender de leur part; que dans le cas où il eût voulu viſiter l'iſle, ils lui donneroient des guides. Enfin ils diſoient que s'ils le trouvoient endormi au milieu d'un champ, ils veilleroient à écarter tout ce qui pourroit troubler ſon ſommeil.

Je ſuis bien fâché que les bornes d'une note m'empêchent de m'étendre ſur les traits de la bienfaiſance la plus rare, dont il a donné l'exemple; je ſatisferois à la reconnoiſſance, & à la vénération que je dois à ſa mémoire, pour l'amitié dont il m'honoroit, & les vertus qu'il réuniſſoit. Je ne puis que faire des vœux au Ciel pour qu'il accorde une plus longue vie à un Prélat reſpectable qui étoit ſon ami, & à qui je dois, entre beaucoup d'obligations, celle d'avoir intéreſſé M. du Treſſan : des hommes comme ceux-là ne devroient jamais mourir.

LETTRE XIV. *Extrait du Journal.*

tant mon ami, & cependant je ne ſentois pas moins d'attachement pour lui. Je crois que la différence qui ſe trouva entre ces nouvelles diſpoſitions & les premieres, fut que je n'enviſageai plus tant ſa mort comme une choſe malheureuſe pour moi, que comme un bien pour lui. Cette action charitable, & les diſcours de M. le Curé, ne ſervirent qu'à m'y confirmer de plus en plus.

Je croyois avoir reçu de lui toutes les preuves imaginables d'attachement ; cependant il m'en avoit réſervé encore une ; il avoit voulu ſe ſurvivre pour me conſoler. J'étois déja hors de la chambre pour m'en aller, lorſque je rencontrai M. le Curé, qui me pria d'y rentrer avec lui. Je ſçais, me dit-il, en tirant de ſa poche un paquet, les relations que vous avez eues ici : profitez utilement de la confiance qu'on vous a témoignée. Ce n'eſt pas un malheur de mourir ; mais c'en eſt un de mourir chargé d'iniquités, & de ne pouvoir, par le témoignage de ſa conſcience & la miſéricorde de Dieu, ſe raſſurer ſur la terreur que donne ſa juſtice aux méchans. Je ſuis chargé de vous remettre ce qui eſt ſous cette en-

veloppe. Il m'embrassa alors, attendri sans doute par les larmes qu'il me faisoit verser ; & me quittant, il me recommanda d'aller le voir souvent, & de ne pas l'oublier dans mes prieres. Ayant décacheté tout de suite l'enveloppe, je lus ce qui suit : en tête il y avoit :

Lettre XIV. *Extrait du Journal.*

ADIEUX D'UN AMI

AU LIT DE LA MORT.

Suite de la Philosophie naturelle.

Je vous ai souvent parlé de *principes* sur lesquels nous devons établir le plan de notre vie morale. Comme je prévois que le temps que j'ai à vivre ne peut être que fort court ; que, quand même je sçaurois mon heure, ou qu'elle seroit plus reculée que je ne pense, j'aurai mille choses à vous dire ; que d'ailleurs d'autres inconvéniens pourroient s'opposer à ma volonté ; je prends le parti de vous en faire part par écrit. Si ce n'est pas ma main qui trace ces caracteres, c'est mon cœur qui les dicte ; je suis sûr que vous les priserez comme ceux de la véritable amitié.

Je vous ai dit comment, à l'instant de ma conversion, n'ayant voulu lire

LETTRE XIV. *EXTRAIT DU JOURNAL.* Philosophie naturelle.

aucuns livres de *philoſophes* ; leur voulant du mal, tant parce qu'ils ne touchent point l'ame , que parce qu'ils adoptent le ton de la diſpute & du pédantiſme ; je me repliai en moi-même , & j'y trouvai des vérités conſolantes, dénuées de tous les obſcurciſſemens dont on les enveloppe ordinairement. Je connus qu'il y a un *Dieu*, que j'ai une *ame ;* que ce *Dieu* & cette *ame* ont une eſpece d'affinité, dont la ſeule idée éleve l'homme au-deſſus de lui-même. Je me rappelle que je ne m'étendis pas ſur l'*Eternité ;* c'eſt qu'il eſt inutile de vouloir expliquer ce qu'on ne comprend pas : il ſuffit que je vous en aie démontré l'exiſtence : la raiſon doit ſe ſoumettre. L'homme *ſincere* eſt toujours *juſte.* Je continuai mes recherches, pour ſçavoir s'il exiſtoit un *bien* & un *mal moral*, ou du moins pour avoir la ſatisfaction de m'en procurer la conviction par moi-même, je veux dire, *la Religion Chrétienne miſe à part.*

Il ſeroit trop long de vous dire comment je voulus éclaircir & rendre *diſtinctes* les idées qu'on m'en avoit données : j'étois d'un ſentiment, puis d'un

autre ; & ainſi en allant toujours ſelon nos philoſophes, qui rapportent la vérité, non à elle-même, mais à ce qu'ils entreprennent de perſuader. Je pris donc le parti de rentrer en moi-même, eſpérant qu'avec la raiſon, ce divin attribut de mon ame, je parviendrois à y découvrir un point fixe qui me ramenât au grand Etre qui m'a créé.

LETTRE XIV. *Extrait du Journal.* Philoſophie naturelle.

Je me rappelle que, dans une de nos converſations, je vous ai dit que je regardois la *ſenſibilité* comme la ſource de toutes les vertus (*a*) : ce fut la premiere vérité qui ſe préſenta à mon eſprit, & que je tirai de diverſes diſcuſſions. Effectivement, ſentant en moi une diſpoſition naturelle à être ému, d'abord du mal qui m'arrive, enſuite de celui qui arrive aux autres, j'examinai, je comparai, & je jugeai qu'en effet c'eſt elle qui donne naiſſance à l'*amour-propre*, pris dans ſes deux ſens ; à la *conſcience*, qui n'eſt autre choſe que la ſenſibilité, conſidérée par rapport à l'effet qu'elle produit dans l'ame. Dès-lors je connus les iens qui me tiennent aux hommes en

(*a*) Voyez ci-deſſus, page 36.

LETTRE XIV. *EXTRAIT DU JOURNAL.* Philosophie naturelle.

particulier, & à la *societé en général*. Mais ensuite, réfléchissant que je suis un être créé, & par conséquent dépendant, je vis de plus que ces liens n'étoient, pour ainsi dire, que le milieu d'une chaîne, dont un bout tient au *Créateur*, & l'autre à *moi*; de sorte que tout se rapporte à lui. J'aurois tort d'assurer que les idées que j'avois eues par ma Religion, n'ont pas contribué à me former celles-là, qui lui sont si conformes : cependant, comme elles sont à la portée de notre raison, elle peuvent bien être émanées d'elle seule (*a*).

(*a*) Cicéron a très-bien apperçu ces véritables rapports de l'Etre suprême avec l'homme, lorsqu'il a dit : *Ut prima diis immortalibus, secunda patriæ, tertia parentibus, deinceps gradatim reliquis debeantur.*

Marc-Aurele disoit qu'il falloit tout rapporter aux dieux.

Epictete présente le même sentiment dans ces paroles figurées : « Comme, dans un voyage de long cours, si ton vaisseau entre dans » un port, tu sors pour aller faire de l'eau ; » & chemin faisant, tu peux amasser un co» quillage, un champignon : mais tu dois » avoir toujours ta pensée à ton vaisseau, & » tourner souvent la tête, de peur que le » patron ne t'appelle ; & s'il t'appelle, il » faut jeter tout, & courir, de peur que si » tu fais attendre, on ne te jette dans le

LETTRE XIV. *Extrait du Journal.* Philosophie naturelle.

Quoi qu'il en ſoit, après avoir conſidéré toutes les actions, même les plus ordinaires ou les plus indifférentes, je les diviſai, & je jugeai par leur effet & par leur objet, de ce qu'elles devoient ou ne devoient pas être; c'eſt-à-dire que, ne m'enviſageant point comme un être iſolé, je les conſidérai ſelon les différentes relations que j'ai avec ce qui m'environne. Priſes en ce ſens, elles ſont ce qu'on appelle en *morale*, des *devoirs*. En effet, il n'y a pas d'homme qui, en agiſſant, ne doive avoir un but déterminé: il ne fait pas ſon *devoir*, ſi ce but ne s'accorde pas avec les *loix* ou les *obligations* qui lui ſont impoſées en qualité d'*homme*, & d'*homme ſociable*. Le réſultat de mille obſervations particulieres, que je ne fis pas ſans un grand embarras, parce que, dans le temps que je voulois trouver en moi des principes rectifiés par ma ſeule raiſon, il ne s'en préſentoit aucun qui ne ſe trouvât dans les livres ſacrés, & qui ne

» vaiſſeau pieds & poings liés, comme une » bête. Il en eſt de même dans le voyage » de cette vie, &c ». (Voyez le *Commentaire de Simplicius*, Trad. de M. *Dacier*.)

LETTRE XIV. *EXTRAIT DU JOURNAL.* Philosophie naturelle.

fût par conséquent marqué au coin de la Divinité ; ce résultat, dis-je, me donna pour motifs de ma *conduite*, (j'appelle ainsi mes actions, considérées les unes avec les autres) *mon bonheur*, *celui de mes semblables*, & la *satisfaction de la Divinité*. Je dis *satisfaction*, ne connoissant pas de terme pour exprimer l'effet que produisent sur *Dieu* nos actes de justice ; car la raison nous convainc que nos actions ne peuvent lui être indifférentes. Voilà quels sont les points de réunion vers lesquels toutes les actions de l'homme doivent tendre : il ne doit point les séparer, parce qu'en agissant pour le bien *public*, il travaille à la *satisfaction de Dieu*, & se rend *heureux lui-même*.

Je ne vous celerai point que, parmi diverses choses qui m'avoient empêché de reconnoître plutôt ces principes, mes passions étoient les plus forts combattans. Je ne pouvois accorder mon intérêt avec celui des autres : mais la réflexion, la noblesse de mon ame, l'existence d'un Etre suprême, l'auguste aspect de la société, & (ô humiliation!) l'image du retour que j'ai droit d'exiger des hommes avec lesquels je

vis, & au bonheur desquels je travaille, firent place à des sentimens, dirai-je plus *nobles ?* car le vil intérêt nous domine si fort, qu'à peine croyons-nous que ce soit un sujet de honte; du moins plus *vrais*. Le détail de tous les autres raisonnemens dans lesquels je m'égarai en moi-même, vous seroit utile, si vous étiez moins *bon :* mais vous n'avez point étouffé cette *sensibilité* précieuse qui est commune à tous les animaux, & qui devient dans l'homme son plus beau caractere. Je me dispenserai donc de vous les répéter, d'autant que cette entreprise seroit, dans ce moment, au-dessus de mes forces: je vais seulement essayer de vous donner ici quelque idée des principes particuliers qui conduisent aux trois généraux dont je viens de vous faire mention: ils auroient été mes guides dans une plus longue carriere, si Dieu eût permis que je la courusse. Pour vous assurer de leur bonté, il ne faut que descendre en vous-même, vous consulter sans partialité. Posons pour premiere regle, que la vérité une fois reconnue, il faut la suivre.

LETTRE XIV. *EXTRAIT DU JOURNAL.* Philosophie naturelle.

LETTRE XIV.
EXTRAIT DU JOURNAL.
Philosophie naturelle.

I. *Dieu*, ayant créé les hommes, n'a pu manquer de les attacher à *lui* par les liens de la reconnoiſſance : ils deviennent par rapport à nous, ceux du bien. Faiſons donc le bien, par reſpect, par amour. . . . Ne *lui* demandons, dans les prieres (*a*) que notre

(*a*) Marc-Aurele diſoit « que les dieux ne » ſe ſoucioient pas d'être loués ſimplement » par des êtres raiſonnables, mais de trou» ver parmi ces êtres des ames en tout pa» reilles aux leurs, qui faſſent ce qui con» vient à la raiſon qui leur eſt propre ».

Voici une belle formule de priere :

« O mon maître ! ô pere & guide ſuprême de notre raiſon ! je te ſupplie de rappeller à notre ſouvenir la noble origine dont tu nous honoras ; de coopérer avec notre libre arbitre pour nous purger de la contagion du corps & de ſes paſſions brutales ; les ſubjuguer, les faire obéir, & faire de nos organes un uſage convenable à nos devoirs ; pour bien diriger notre raiſon ; & en l'éclairant du flambeau de la vérité, la tenir unie aux principes éternels & immuables de toutes choſes. Enfin je te ſupplie, ô mon libérateur ! de diſſiper entiérement le nuage qui couvre les yeux de nos ames, afin que nous connoiſſions bien.... & Dieu & l'homme ».

Elle a été compoſée par le Platonicien *Jamblique* : c'eſt un extrait du *Dialogue de Platon ſur la Priere.*

Sur la tablette de Jupiter Olympien on liſoit ces paroles : *Je donne l'être, la vie & la*

foiblesse ou notre admiration nous forcera de *lui* adresser, que ce qu'il faut pour supporter les maux, & ne pas nous oublier dans la prospérité (*a*), parce que toutes ces choses passent; soyons résignés à ses décrets immuables. Voilà en quoi consiste ce que nous devons à l'*Etre créateur*, *conservateur*, &c. ou l'*adoration*.

LETTRE XIV. *EXTRAIT DU JOURNAL.* Philosophie naturelle.

Vous pouvez remarquer qu'il n'y a pas précisément des *idolâtres*, ou des *hommes adorateurs de faux dieux*, mais seulement des hommes qui, n'ayant de la Divinité qu'une idée très-confuse, ne peuvent agir que relativement à leurs lumieres (*b*).

II. Nous ne différons principale-

mouvement à toutes les créatures : nul ne peut me connoître, s'il ne cherche à me ressembler.

(*a*) « Quant aux dieux, disoit Cicéron, » ce qui nous les rend favorables, c'est la » piété, & la sainteté de vie » : *Deos pacatos pietas efficiet & sanctitas.*

(*b*) S. Clément d'Alexandrie dit que « Dieu a fait avec les hommes, en quelque » sorte, trois alliances; l'une avec les Gen- » tils, l'autre avec les Juifs, & la troisieme » avec les Chrétiens. Il a été servi & ho- » noré par les uns & par les autres, chacun » en sa maniere. Il a donné aux Gentils la phi- » losophie, & la loi aux Juifs; & de ces deux

LETTRE XIV. *EXTRAIT DU JOURNAL.* Philosophie naturelle.

ment des bêtes que par l'*ame* (a). C'est sur elle qu'est fondé notre bonheur éternel : elle est, pour ainsi dire, notre *mentor* ; elle répond de toutes nos fautes. Il faut donc la mettre dans le cas de nous bien diriger ; éclairer notre esprit, connoître nos penchans ; sçavoir apprécier, selon la raison & nos obligations, les choses qui excitent nos desirs ; rectifier cette raison, ou du moins la préserver, par la réflexion, des impressions des préjugés & du mauvais

» peuples, il en a composé son Eglise ». (*D. CALMET*, *Dissertation sur les Gentils*, en tête des *Epîtres de S. Paul*, Tome I, in-4°. page lxxj, éd. de 1730, où il cite les textes grecs de S. Clément.) Ceci est dans la Traduct. des *Pensées de Marc-Aurele*, par M. *de Joly*.

(*a*) « C'est aussi, dit Cicéron, ce qui éleve » le plus notre nature au-dessus de celle des » bêtes. Nous reconnoissons bien dans quel- » ques-unes de la force & du courage, com- » me dans les chevaux & les lions ; mais » nous ne dirons jamais qu'il y ait en elles ni » justice ni probité, parce qu'elles n'ont ni » l'avantage de la raison, ni l'usage de la pa- » role » : *Neque ullâ re longiùs absumus à natura ferarum, in quibus inesse fortitudinem sæpè dicimus, ut in equis & leonibus : justitiam, æquitatem, bonitatem non dicimus ; sunt enim rationis & orationis expertes.*

exemple ; nous repréſenter ſans ceſſe l'exiſtence de l'Etre ſuprême ; admirer les plus belles facultés dont il nous a doués ; nous anéantir devant notre foibleſſe ; fuir l'oiſiveté, qui eſt la mer redoutable où elle a plus d'occaſions d'échouer.... Voilà ce que nous nous *devons à nous-mêmes*.

LETTRE XIV. *EXTRAIT DU JOURNAL.* Philoſophie naturelle.

Lorſque nous aurons rempli ces devoirs du côté de l'*ame*, nous nous ſouviendrons que notre corps eſt un dépôt qui nous eſt confié ; que c'eſt être coupable que de s'en ſervir pour toute autre choſe que ce qui eſt honnête (*a*) ;

(*a*) L'Etre ſuprême nous fait une loi de ménager notre ſanté ; & les inconvéniens que nous apportent les maladies, nous la rendent plus importante. « On conſerve ſa » ſanté, dit Cicéron à ſon fils, ſi l'on s'atta» che à connoître ſon tempérament, ſi l'on » obſerve ce qui fait du bien & du mal : on » y réuſſit par une grande ſobriété, par la » propreté, & les autres choſes qui maintien» nent le corps dans un bon état ; en ſçachant » ſe défendre des plaiſirs, & en uſant, ſelon » l'occaſion, des ſecours de la médecine ». *Sed valetudo ſuſtentatur notitiâ ſui corporis, & obſervatione quæ res aut prodeſſe ſoleant aut obeſſe, & continentiâ in victu omni atque cultu, corporis tuendi cauſâ, & prætermittendis voluptatibus ; poſtremò arte eorum quorum ad ſcientiam hæc pertinent.*

LETTRE XIV. *Extrait du Journal.* Philosophie naturelle.

que le conserver n'est pas seulement le défendre, mais encore ne pas l'exposer témérairement ; que c'est éviter l'attaque, même aux dépens de la bonne opinion des hommes, & la repousser, plus pour s'en garantir que pour la rendre ; remettre la vengeance à celui qui est la source du véritable honneur & de la véritable gloire ; veiller enfin à ce qu'il ne soit pas souillé par l'impureté, qui dérange son harmonie, & dégrade l'homme.

III. L'homme n'est pas long-temps après sa naissance, sans acquérir des idées : la conduite que l'on tient à son égard lui en donne de justice, d'amour, de reconnoissance, &c. comme aussi de haine, d'injustice, &c. Le sens intime sert à lui en faire apprécier la valeur ; & s'il est obligé souvent de pleurer en vain & de gémir sous la tyrannie, il apprend dès-lors, à ses dépens, à devenir compatissant, ou du moins à sentir qu'on doit l'être. D'abord ce principe, *Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît*, se grave dans son ame ; bientôt celui-ci, *Faites à autrui tout ce que vous voudriez qu'on vous fît*, lui

paroît aussi vrai (*a*). A mesure que ses connoissances s'étendent, il en déduit les conséquences naturelles, comme de ne point violer sa parole, de ne point prendre ce qui est à autrui, &c. (*b*). de ne pas refuser son superflu à celui qui manque du nécessaire, de pardonner les injures, &c. De ces deux principes obligatoires naissent tous les *devoirs* de l'homme envers l'homme: mais ils varient & ils se multiplient selon les différentes relations qu'il a avec lui. Tantôt il est *pere:* il doit à ses enfans *nourriture* & *instruction*, ou, pour parler plus exactement, avoir soin que leur corps parvienne au dernier degré de sa perfection; pourvoir de connoissances utiles leur ame, qui, sans cela, n'est qu'un vaisseau en mer sans boussole; soutenir par l'exemple leurs bonnes résolutions, ou bien les faire naître; n'agir, dans tout ce qui les concerne, que selon les regles réfléchies de la raison & de la Religion,

(a) *Mementote vinctorum tanquam simul vincti, & laborantium tanquam & ipsi in corpore morantes.* (S. PAUL. ad Hebr. cap. 13, v. 123.)

(*b*) Voyez Tome I, pages 254 & suiv.

LETTRE XIV. *EXTRAIT DU JOURNAL.* Philosophie naturelle.

pour les rendre heureux, & bons citoyens. Tantôt il est *époux* : il doit être à sa femme comme sa femme est à lui, & entretenir dans tout ce qui l'environne, l'ordre, la paix, l'estime, l'amour. Tantôt il est *sujet* : il doit obéir avec respect; considérer dans le Prince, non le maître, mais le ministre de la justice; laisser aux sages le soin de lui faire les représentations qu'exige la défense de la vérité, lorsqu'il la méconnoît; & sçavoir sacrifier sa vie, lorsqu'elle est utile pour l'éclairer ou pour le servir.

Il y a, dans l'état de société, des personnes plus recommandables les unes que les autres, par le bon usage qu'elles font de leurs facultés, & par la maniere dont elles se consacrent au bien public, soit en exposant leur vie, soit en rendant la justice, soit en maintenant le bon ordre, soit en nous éclairant sur nos devoirs & nos véritables intérêts. Voilà donc des degrés de *supériorité* qui exigent que nous *inférieurs*, nous nous piquions envers elles de tout ce que la conviction de notre propre insuffisance, & l'utilité qu'elles nous procurent, peuvent nous suggérer

d'égards, de témoignages de respect & de reconnoissance, &c.

Lettre XIV. *Extrait du Journal.* Philosophie naturelle.

Parmi les différentes choses qui contribuent le plus à la *supériorité* des hommes les uns sur les autres, il n'y en a pas de plus efficace que la fortune. Outre la dépendance dans laquelle elle met ceux qu'elle ne favorise pas, elle donne de plus à celui qu'elle favorise, les titres, la puissance, &c. Comme la Providence n'a permis qu'il y eût tant de différence entre les fortunes qu'afin qu'il en résultât une plus grande union parmi les hommes, le *riche* doit au *pauvre*; c'est-à-dire que, loin d'abuser de la situation heureuse où il est, il doit, en pourvoyant aux besoins des indigens, ménager leur amour-propre; alléger autant qu'il est possible le joug qui s'appesantit sur leur tête; récompenser leurs services; & pour les apprécier, se mettre à leur place : au reste, agir avec eux comme avec tout autre homme; estimer leurs vertus, honorer leurs talens, & faire la guerre à leurs vices.

Ainsi les *supérieurs* commanderont par l'amour & par l'estime : ils seront affables, doux & généreux; ils éloigne-

LETTRE XIV. *EXTRAIT DU JOURNAL.* Philosophie naturelle.

ront de leur conduite (*a*) l'orgueil & la hauteur, qui révoltent les hommes, parce qu'ils ſont tous égaux, & qu'à proprement parler, chacun eſt libre & indépendant. Ces devoirs entraînent ceux-ci : de la part des *inférieurs*, reſpect, obéiſſance, exactitude ; de la part des *enfans*, amour, reconnoiſſance, &c. de la part des *pauvres*, des égards pour ceux qui les nourriſſent ; de la ſenſibilité, pour les animer dans les fonctions qu'ils rempliſſent auprès d'eux ou ſous eux, & pour reconnoître leurs bienfaits. J'ai dit que les premiers devoirs entraînent les derniers : j'entends que ceux-ci en ſont une ſuite naturelle ; mais que, dans le cas où ils ne ſeroient pas remplis, ceux-là ne devroient pas moins l'être. Qu'un fils ſoit dénaturé, qu'un protégé ſoit ingrat, qu'un ſujet ſoit infidele, qu'un client ſoit injuſte ; un pere n'en eſt pas moins pere, un homme n'en eſt pas

(*a*) Epictete recommande la bienfaiſance, comme une choſe qui eſt dans l'ordre moral, ce que le ſoleil eſt dans l'ordre phyſique. « Le ſoleil n'attend point qu'on le prie » pour faire part de ſa lumiere & de ſa cha- » leur : fais de même tout le bien qui dépend » de toi, ſans attendre qu'on te le demande ».

LETTRE XIV.
Extrait du Journal.
Philosophie naturelle.

moins homme, &c. Le bien, étant indépendant des jugemens des hommes, l'eſt auſſi de leurs actions (*a*); il doit ſe faire par rapport à l'ordre public, à lui-même & à Dieu. Les *infirmités* & la *vieilleſſe* méritent d'autant plus notre reſpect & nos attentions, que nous ſommes ſans ceſſe expoſés aux premieres, & que nous devons ſubir les révolutions de la vie, qui fait précéder les horreurs du tombeau par la caducité & la défaillance.

Ce n'eſt pas aſſez d'exiſter; il faut encore mettre à profit ſon exiſtence, toujours pour le plus grand bien : on

(*a*) « C'eſt ton pere, dit-il ailleurs; il t'eſt » ordonné d'en avoir ſoin, de lui obéir en » tout, de ſouffrir ſes injures & ſes mauvais » traitemens.... Mais c'eſt un méchant pere...,» Eh quoi, mon ami! la nature t'a-t-elle lié » néceſſairement à un bon pere? Non, mais » à un pere. Ton frere te fait injuſtice : con- » ſerve à ſon égard le rang de frere, & ne » regarde point ce qu'il fait, mais ce que tu » dois faire, & l'état où ſe trouvera ta li- » berté, ſi tu fais ce que la nature veut que » tu faſſes.... Par ce moyen donc tu ſeras » toujours content de ton voiſin, de ton » citoyen, de ton général, ſi tu t'accoutu- » mes à avoir toujours ces liaiſons devant » les yeux ».

LETTRE XIV. *EXTRAIT DU JOURNAL.* Philosophie naturelle.

y réussit par la pratique relative de tous ces devoirs, y comprenant de plus ceux de l'amitié, de la parenté, de la vraie politesse, &c. Parmi ces devoirs, il y en a de communs; tels sont ceux de peres : il y en a de particuliers ; tels sont ceux de magistrats. Les premiers sont indépendans des seconds : ceux-ci nous sont plus méritoires devant les hommes, parce qu'ils sont un surcroît de peine & de travail, qui a pour objet de leur être utile, sans avoir en vue leurs hommages & leur reconnoissance.

Un si bel objet est bien digne d'exciter notre émulation. Pour y parvenir, il faut consulter ses talens & ses forces, avoir toujours en vue la plus grande utilité possible (*a*), & avoir peu d'égard au bonheur auquel on croiroit devoir prétendre ; c'est-à-dire, qu'il faut le trouver dans les sacrifices.

Faites l'application, d'après les différens états qui modifient en quelque sorte le citoyen dans la société. C'est dans la combinaison toujours relative

(*a*) Que personne ne cherche sa propre satisfaction, mais le bien des autres. (*Epître de S. PAUL aux Corinthiens.*)

de

de ces différentes actions dirigées vers le plus grand bien, que je fixe la définition de ce qu'on appelle *vertu*. Cette *vertu* devient toujours plus pure, à mesure qu'elle se pratique plus pour elle-même, ou qu'elle se rapporte plus au grand Etre, dont on n'ambitionne que le suffrage (*a*).

Philosophie naturelle.

Il ne faut pas réfléchir long-temps sur l'établissement des loix, pour s'appercevoir qu'elles tendent à notre bonheur respectif. Par elles nous sommes libres de faire tout le *bien* possible ; & au contraire il nous est défendu de faire le *mal* (*b*). Si les loix ne punissent

(*a*) Quelle est cette justice dont tu te vantes ? Tu n'as manqué à aucun devoir envers les hommes qui ne sont rien. Tu as été vertueux ; mais tu as rapporté toute ta vertu à toi-même, & non aux dieux, qui te l'avoient donnée.... Tu as été ta divinité.... tu les as oubliés : ils t'oublieront ; ils te livreront à toi-même, puisque tu as voulu être à toi, & non pas à eux.... (*Jugement de Minos.* Voyez *Télémaque.*)

(*b*) Sur une tablette d'or que tenoit la déesse Uranie, dans le temple de Jupiter Olympien, en Crete, on lisoit ces mots : *Les loix divines ne sont pas des chaînes qui nous lient, mais des ailes qui nous élevent vers l'éclatant Olympe.*

LETTRE XIV. *Extrait du Journal.* Philosophie naturelle.

pas l'ingratitude, la perfidie, &c. ces vices n'en composent pas moins le caractere du *méchant*, qui de droit est banni de toute société.

Il suit de-là qu'on n'est pas seulement obligé de respecter les loix & de leur obéir, mais qu'il est même défendu de souffrir qu'on les transgresse (*a*). Mais j'ai dit qu'il falloit obéir au Prince ou Souverain ; j'ai compris que ce ne pouvoit être principalement que dans les *loix ;* & on peut dire qu'elles émanent de lui. Voilà en quoi consiste ce que *nous devons aux autres hommes.*

Pour apprécier ces principes, supposez les contraires (*b*), & voyez quel

(*a*) Voyez Tome I, page 265, à la note.

(*b*) Quel est l'homme qui, s'il étoit assez dépravé pour n'avoir pas la conscience de la vérité de tous ces devoirs qu'impose la morale, n'avouera pas du moins que s'ils étoient remplis, il en résulteroit de l'ordre, de l'harmonie, de l'union ? Homme inconséquent ! cesse de nous vanter tes dogmes ; voilà les véritables ; ta place & tes obligations te sont marquées par ton aveu. La raison te dit de sacrifier tes goûts, tes idées au bonheur de la société : elle ne demande pas un *philosophe*, mais un citoyen.

« Au lieu que dans une ville gouvernée » selon les maximes que dicte la raison, on

effet il en résulte parmi les hommes & les sociétés en particulier, & les hommes & les sociétés en général. Chacun agissant sans ordre, sans frein, sans but; ne réglant sa conduite que pour un moment, d'après l'intérêt particulier de ses passions, présente dans le monde moral le spectacle de la dissolution que doit éprouver un jour le monde physique. Telle est l'histoire des nations qui ont été englouties dans l'abyme des siecles: leur sang n'eût pas inondé la terre, si la justice & l'amour eussent réglé leurs intérêts.

LETTRE XIV.
EXTRAIT DU JOURNAL.
Philosophie naturelle.

Mon ami.... dans ces principes je trouve aussi ma condamnation. Hélas! je serois heureux, si ma vie en présentoit l'application. Cette idée trouble

» verra régner la décence & l'ordre, on y » suivra les saines opinions; toutes les vertus y seront honorées; la justice y fleurira, la police y sera bien réglée; on se » mariera, on aura des enfans, on les élevera; on servira Dieu: là le mari se contentera de sa femme, & ne convoitera » point celle de son prochain; il sera content de son bien, & ne desirera point celui » des autres: en un mot, tous les devoirs y » seront remplis, & toutes les liaisons bien » entretenues ». (*EPICTETE.*)

LETTRE XIV.

EXTRAIT DU JOURNAL.

Philosophie naturelle.

la satisfaction que j'ai de vous en faire part. Ah ! je l'espere, vous en profiterez ; vous remplirez votre destinée, pour le plus grand bien de vos semblables, & pour la plus grande gloire de celui qui vous a tous réunis pour votre bonheur commun. Vous la connoîtrez alors, cette volupté que procure la vertu ; vous sentirez toute la lâcheté de ceux qui disent qu'elle n'engendre que des peines.... Mon ami, ah ! qu'il est malheureux que de tels gens existent ! Ce sont eux qui ne sont ni citoyens ni hommes (*a*). Ils s'instruisent de mille raisons ; ils vont quêter les sophismes ; ils ne veulent que disputer.... Malgré leurs pompeux discours & leurs belles paroles (*b*), voyez le serpent dans leur

(a) *Parùm mihi placent eæ litteræ quæ ad virtutem doctoribus nihil profuerunt.* (SALLUST.)

(*b*) Il est assez ordinaire de voir ces gens-là rire de tout, & tourner en ridicule l'austérité des mœurs. Plutarque rapporte ce trait : Phocion avoit sur la figure cette austérité de mœurs, pour ainsi dire, peinte *dans la sévérité de ses sourcils* ; de quoi l'orateur Charès se moquant un jour, les Athéniens se mirent à rire : mais il répondit publiquement : « Seigneurs Athéniens, ces sourcils » ne vous ont jamais fait mal ; mais les risées

LETTRE XIV. *EXTRAIT DU JOURNAL.* Philosophie naturelle.

cœur. Craignez de lutter avec eux ; gardez-vous de compromettre la vérité, en la leur faisant servir de passe-temps (*a*).... La vérité!... C'est l'être réel ; eux vous conduiront à l'erreur. Ah ! ils sont forcés de lui rendre hommage ; leurs mœurs les décelent. Ils errent selon les desirs de leurs cœurs ; semblables à un nageur fanfaron qui, voulant quitter le rivage, se trouve emporté par les courans au milieu des rochers à fleur d'eau. Tantôt il veut s'arrêter à l'un, tantôt à l'autre ; son

» de ces mignons-ci vous ont souvent fait » pleurer ».

Il me semble entendre M. de Rosny dire à Louis XIII, qui l'avoit mandé à sa cour pour le consulter, & qui excitoit les risées des courtisans par ses vêtemens antiques : « Sire, quand le feu Roi votre pere, de glo- » rieuse mémoire, mon très-honoré seigneur » & maître, me faisoit l'honneur de me con- » sulter sur quelque chose, il commençoit » par renvoyer tous les baladins de sa cour ». On ne dit pas si ce propos fit rire les courtisans : je n'aurois pas voulu être en leur place.

(*a*) « Pourquoi disputer contre des gens » qui ne se rendent pas aux vérités les plus » évidentes ? Ce ne sont pas des hommes, » mais des pierres. (*EPICTETE.*)

LETTRE XIV. *EXTRAIT DU JOURNAL.* Philosophie naturelle.

espoir renaît chaque fois qu'il en approche : cependant les forces lui manquent, & bientôt il est englouti au milieu des flots. Mon ami.... aurois-je ici prédit votre sort, en vous faisant connoître quel est le leur ? Ah ! croyez-moi, croyez votre ami, qui vous parle dans un moment où les illusions cessent ; suivez la *vertu* : elle seule prouve l'existence de la Divinité; elle la représente ici-bas; & toutes les nations, malgré leur ignorance, la reconnoissent pour la Religion universelle. Je sens que c'est la seule chose aimable ; & mon ame n'en est que plus agitée par les remords. Comme elle sourit à ses enfans ! Voyez comme elle tend la main à ce pauvre qui ne peut hâter sa marche languissante ! Voyez comme elle essuie les larmes de ces malheureux ! Hélas ! elle ramene l'espoir au fond de leurs cœurs. Plus loin, voilà le vil intérêt enchaîné, ce monstre qui troubloit son regne : il secoue ses chaînes, que les mortels éclairés ne veulent plus partager. Là, elle embrasse un jeune homme qui vient de remporter

Lettre XIV. *Extrait du Journal.* Philosophie naturelle.

une victoire ſur lui-même. Mais quelle joie pure parmi toute cette troupe qui l'environne ! Ils s'aiment les uns les autres. Ceux-ci ont plus de majeſté dans la figure ; ceux-là préſentent mille graces; & cependant les premiers inſpirent la gaieté, les ſeconds la ſageſſe. Ah ! qu'un ſourire de la vertu me dédommageroit de la perte de la vie ! Ici j'apperçois le fanatiſme & la ſuperſtition à côté du forcené qui préſide aux combats : il a les yeux hagards & furieux. Les voilà confondus : mais que leur ſupplice eſt léger ! Remarquez encore l'envie, l'hypocriſie, l'ambition, le luxe, que l'enfer vomit pour la corruption des hommes. La vertu paroît, & dédaigne de jeter un regard ſur eux.... Ils s'agitent, grincent les dents, & frémiſſent de fureur.

Vertu ! vertu ! ah ! que tes attraits ſont ſéduiſans pour ceux qui te cherchent de bonne foi ! Que manque-t-il, ô Dieu ! pour ramener ſur la terre cet âge précieux que notre innocence devoit prolonger juſqu'à la fin des ſiecles? Hélas ! il manque des mortels ſinceres. Ah ! qu'il ſeroit beau de les voir tous,

LETTRE XIV. *EXTRAIT DU JOURNAL.* Philosophie naturelle.

réunis au pied du même autel (*a*), t'adresser leurs vœux ! Interrogez, mon ami, les gens qui ont réfléchi leur conduite ; ils vous diront (les méchans n'oseroient l'avouer) que sans la *vertu*, il n'y a point de paix ni de bonheur (*b*) ; qu'elle est l'avant-coureur de cette félicité à laquelle nous

(*a*) « Dans la ville que Dieu choisira lui-» même en ce pays, en une assiette commode » & fertile, & que l'on nommera la *ville* » *sainte*, on bâtira un seul temple, dans le-» quel sera élevé un seul autel, avec des pier-» res non taillées, mais choisies avec tant de » soin, que lorsqu'elles seront jointes ensem-» ble, elles ne laissent pas d'être agréables » à la vue. Il ne faudra point monter à ce » temple ni à cet autel par des degrés, mais » par une petite terrasse en douce pente : & » il n'y aura en nulle autre ville, ni temple » ni autel, parce qu'il n'y a qu'un seul Dieu, » & qu'une seule nation des Hébreux ». (*Histoire des Juifs*, *Exode*, chap. 26. *Bible sacrée.*)

(*b*) « Car que la tempérance soit plus dé-» licieuse pour le sage, que la débauche ne » l'est pour le vicieux, en voici une preuve » incontestable ; c'est que le vicieux quitte » la débauche pour la tempérance, & s'en » trouve bien ; & que jamais le sage n'a quitté » sa tempérance pour la débauche, qu'il ne » s'en soit fort mal trouvé ». (*EPICTETE.*)

ſommes deſtinés ; qu'il n'y a peut-être point d'autre enfer que l'ignorance du ſentiment délicieux qu'elle procure.... . . . .

Lettre XIV. *Extrait du Journal.* Philoſophie naturelle.

Mon ami.... vous vous ſouviendrez ſouvent du jour où vous m'avez vu pour la premiere fois ; mais n'oubliez pas celui où vous me vîtes pour la derniere.... Je profite d'un inſtant de relâche que me donnent mes ſouffrances. Depuis plus d'une heure le calme regne au-dedans de moi. Hélas!... vous n'entendrez plus ma voix ; elle va bientôt s'éteindre.... Le jour qui viendra demain être témoin de votre douleur, ne ſera plus rien pour moi. Où ſerai-je ?... J'occuperai ici la même place, & je n'y ſerai pas. Mes yeux ſeront fermés.... Les vôtres ſeront ouverts aux larmes.... & mon cœur n'en ſera pas touché....La cloche funebre retentira : ce ſera à cauſe de moi.... & ce ſera pour vous.... Adieu, mon ami. C'eſt le mot par lequel je devois commencer ma lettre ; c'eſt celui par lequel nous devons nous conſoler. Adieu....Nous nous quittons aujourd'hui, mais c'eſt

LETTRE XIV. *Extrait du Journal.* Philosophie naturelle.

pour peu de temps : lorſque nous ſerons réunis une fois, ce ſera pour toujours. . . . .
. . . .

Adieu.... Je vous remercie de tout ce que vous avez fait & ſupporté pour moi. Jamais le dégoût, jamais l'horreur que je communiquois à tout ce qui m'environnoit.... Hélas! vous les renfermâtes en vous-même.... vous craignîtes de me mortifier. Que je vous ai d'obligation!... Tirez de ma ſituation des choſes utiles: rappellez-vous-la ſans ceſſe, ainſi que mes diſcours; comparez-les avec elle.... Ce n'eſt pas une doctrine particuliere que j'ai voulu vous enſeigner.... je vous ai expoſé ce que l'expérience & la réflexion m'ont appris.... Si vous y avez reconnu des vérités, qu'elles ſoient la regle de votre conduite (*a*): ſouvenez-vous que l'égalité de la vie eſt le partage du ſage (*b*). . . . .
. . . .

Ne courez point après les ſciences;

(a) *Nihil enim poteſt eſſe æquabile, quod non à certa ratione proficiſcatur.*

(b) *Magnam rem puta unum hominem agere.* (SEN. Ep. 121.)

cherchez à connoître le bien, & pratiquez-le (*a*). Soyez toujours d'accord avec vous-même ; vous ne vous justifierez jamais par les autres.... Mon ami, dans toutes vos peines, dans tous vos chagrins, songez qu'il est encore des hommes plus malheureux que vous ; que les regards de l'Eternel tombent sur celui qui pleure (*b*).... Hélas, mon

LETTRE XIV.
EXTRAIT DU JOURNAL.
Philosophie naturelle.

(a) *Tu autem, ô homo Dei! hæc fuge: sectare verò justitiam, pietatem, fidem, caritatem, patientiam, mansuetudinem.* (S. PAUL.)

Il n'est pas question ici de rejeter toutes connoissances ; on entend qu'il est inutile d'apprendre toutes les opinions des hommes philosophes, géometres, &c. ; car elles ne font pas la science. La véritable science, & que l'on doit acquérir, consiste, selon le P. Mallebranche, dans une certaine capacité de juger solidement de toutes les choses qui nous sont proportionnées.

(*b*) Epictete, après avoir offert à Dieu sa misere, sa bassesse & ses souffrances, déclare que c'est à quoi il reconnoît qu'il est aimé des dieux.

Δυλος Επίκτητος γενομην και σῶματι πηρὸς,
Καὶ πενίην Ιρος, καὶ φιλος αθανατοις.

« Je suis Epictete, esclave, estropié, un » autre Irus en pauvreté & en misere, & ce» pendant aimé des dieux ». (*Vie d'Epictete*, par M. *DACIER*.)

LETTRE XIV. *EXTRAIT DU JOURNAL.* Philosophie naturelle.

ami!... je ne pourrai plus pleurer avec vous.... Si vous êtes jamais *pere*.... ah, mon ami!... Ménagez le temps. Secourez promptement ceux qui sont dans le besoin (*a*); n'attendez pas pour cela que vous ayiez senti la misere. J'ai le cœur plein. . . . .

Mon ami.... j'ai tâché de vous instruire; vous ai-je convaincu? J'ai compté sur votre docilité & sur votre ingénuité.... je compte sur votre persévérance.... Hélas! depuis que je vous connois, j'ai cru que j'avois trouvé grace devant Dieu.... oui, je me suis réjoui.... Ciel! guide toujours *mon ami*; acheve ton ouvrage, que j'ai ébauché. . . . .

Je vais bientôt mettre fin à cette

(*a*) Les étrangers & les pauvres viennent de Dieu. (*Eumée à Ulysse*, dans *Homere.*)

Dieu ordonna aux Israélites de faire part de tout ce qu'ils avoient, tant aux étrangers qu'à leurs freres: si quelqu'un contrevenoit à ce commandement, on devoit lui donner trente-neuf coups de fouet, pour le châtier, par cette peine servile, de ce qu'étant libre, il s'étoit rendu esclave du bien, &c.

LETTRE XIV.
EXTRAIT DU JOURNAL.
Philosophie naturelle.

lettre ; ma voix devient baſſe.... Adieu. Je vais, peut-être avant minuit, voir ouvrir les portes de l'éternité. Je vous ſalue. Ne m'oubliez pas dans vos prieres. Faites à Dieu l'aveu de mes crimes.... Laiſſez couler ſur ma tombe quelques-unes de ces larmes innocentes que j'ai vu couler au récit de mes peines & à la vue de mes ſouffrances.... Venez-y ſouvent réfléchir ſur la foibleſſe de l'homme, ſur ſa dépravation.... Vous n'y lirez point d'épitaphe.... mais que de penſées ſolides ſe préſenteront à votre eſprit ! Que cette triſteſſe, que cette mélancolie dont votre ame ſera ſaiſie.... que ces ſoupirs qui s'en échapperont.... vous feront ſalutaires !... Vous croirez voir mon ombre.... vous reculerez d'horreur. . . . .
. . . .

Je finis. Adieu, adieu. Il y aura long-temps que je ne ſerai plus, lorſqu'on vous remettra cette lettre.... Ah ! ſi je pouvois vous voir encore une fois !.... retarder mon dernier ſoupir ! . . . .
. . . .

Je fais un ſecond effort. Conſolez

LETTRE XIV. *EXTRAIT DU JOURNAL.* Philosophie naturelle.

mon pere. Ah ! ſi vous pouviez vivre enſemble ! lui être votre pere.... vous ſon fils !... Adieu, mon ami.... J'ai vécu indigne de vivre.... Je ſçaurai bientôt ſi on eſt à temps pour ſe repentir, lorſqu'on ne peut plus ſuivre le chemin du vice. Adieu pour toujours.

SUITE de la Lettre.

Donc.... après la ſatisfaction d'avoir des enfans, il en eſt une autre, ſans laquelle la premiere cauſe de cuiſans chagrins ; c'eſt celle de *ſçavoir* être *pere*. Vous avez l'une, Chevalier ; procurez-vous l'autre.

F I N.



TABLE
DES MATIERES
Contenues dans cet Ouvrage.

A

C

P

D

I

M

O

Q

R

T

V

Fin de la Table des Matieres.

FAUTES essentielles à corriger.

PAGE 36, *ligne* 24. *après* vie.... *ajoutez* Du bonheur !

76, *ligne* 17. rendant justice; *lisez* rendant hommage.

103, *ligne* 18. *au lieu du point, il faut une virgule, & un point après la lettrine* (a), *ligne suivante.*

317, *ligne* 7 *de la note.* & qui ; *lisez* voyant qu'il.

*FAUTES omises dans l'*Errata *du Tome premier.*

PAGE 2, *ligne* 3 *de la note.* Lettre XVIII ; *lisez* Tome II, page 218.

233, *ligne* 11. *après* de la conduite, *ajoutez* à l'égard.

307, *à la note.* page 78 ; *lisez* page 77.



APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un manuſcrit intitulé, *Extrait du Journal de mes Voyages, ou Hiſtoire d'un Jeune Homme, pour ſervir d'Ecole aux Peres & Meres ;* & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impreſſion. A Paris, ce 7 Février 1775.

COQUELEY DE CHAUSSEPIERRE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé le ſieur PAHIN DE LA BLANCHERIE Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre, *Extrait du Journal de mes Voyages, ou Hiſtoire d'un Jeune Homme, pour ſervir d'Ecole aux Peres & Meres*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce néceſſaires : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. FAISONS défenſes à tous Imprimeurs, Libraires

Libraires & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance ; comme auſſi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucuns extraits, ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui ; à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts : A LA CHARGE que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de déchéance du préſent Privilege ; qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis, dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur HUE DE MIROMÉNIL ; qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur HUE DE MIROMÉNIL ; le tout à peine de nullité des Préſentes ; DU CONTENU deſquelles vous MANDONS & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſe pleinement & paiſi-

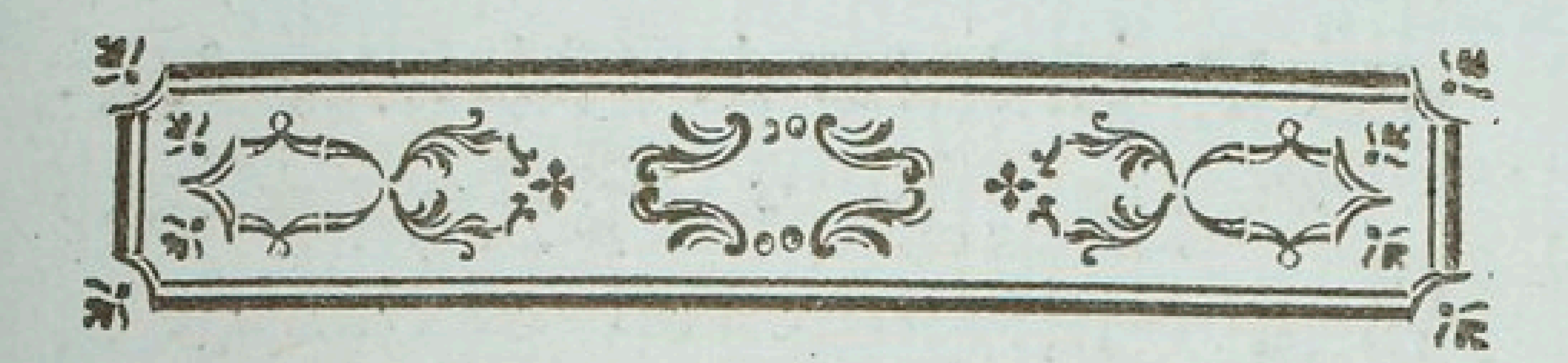
blement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de haro, charte Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. Donné à Paris, le quinzieme jour du mois de Novembre, l'an de grace mil sept cent soixante-quinze, & de notre regne le deuxieme.

PAR LE ROI EN SON CONSEIL,

Signé LE BEGUE.

Registré sur le Registre XX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 23, fol. 50, *conformément au Réglement de* 1723, *qui fait défenses, Article IV, à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres, pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement; & à la charge de fournir à la susdite Chambre huit Exemplaires, prescrits par l'Article CVIII du même Réglement. A Paris, ce* 17 *Novembre* 1775.

HUMBLOT, *Adjoint.*



AVERTISSEMENT
DE L'AUTEUR.

COMME on ne s'eſt déterminé que fort tard à mettre une Eſtampe au commencement du premier Volume, j'ai eu du temps pour ſoumettre à la critique mon Ouvrage imprimé. Voici les principales objections qui m'ont été faites, auxquelles j'ai joint mes réponſes.



CE ne ſont point des Voyages ; on voit ſeulement que vous avez voyagé.

Ma réponſe eſt dans mon titre : *Extrait*, &c. ou *Hiſtoire d'un Jeune Homme*, &c. Le reſte énonce aſſez mon ſujet. Tant pis pour celui qui y cherchera des inſcriptions, des deſcriptions d'édifices, de villes, des

notices ſçavantes de tableaux, &c.

Mais ces Lettres, ce Chevalier.... On ne conçoit rien dans cet Ouvrage; il n'y a point d'ordre, point de plan. On voit le titre, où il eſt queſtion de voyages; & à l'ouverture du Livre on trouve des Lettres.

Annonce-t-on dans un titre les Articles, les Chapitres, les obſervations incidentes?... Sur l'*ordre* & le *plan* de cet Ouvrage, (pour me prêter à vos idées) qu'il me ſoit permis de vous oppoſer le jugement de M. Coqueley, qui en a été le Cenſeur: voici un extrait du compte qu'il en a rendu à M. le Garde des Sceaux.

« La diviſion de l'Ouvrage eſt » telle.... L'Auteur a voyagé de fort » bonne heure; il a tenu un Journal » de tout ce qu'il a vu. Diverſes cir- » conſtances l'ont accoutumé à voir » en homme qui veut profiter pour » lui & pour les autres. Il n'a que dix-

» ſept ans lorſque le haſard lui fait » faire connoiſſance, à Bordeaux, » avec un jeune homme que la dé- » bauche a conduit aux portes du tom- » beau. Son innocence & ſes malheurs » touchent celui-ci, qui adoucit l'a- » mertume de ſes remords & de ſes » derniers jours en le prémuniſſant, » par l'hiſtoire de ſon éducation & » de ſes crimes, contre les attraits du » vice, & contre l'habitude de l'édu- » cation ordinaire.

» Notre Voyageur n'a pas manqué » d'écrire une hiſtoire ſi intéreſſante. » Il la rédige pour la publier; mais » des malheurs ſurvenus l'en empê- » chent. Au bout de pluſieurs années » de voyages & de malheurs, il ſe » trouve à Montpellier, jouiſſant d'un » peu de tranquillité: il ſe propoſe » d'exécuter ſon premier deſſein. Il » a, à quelques lieues de la ville, un » ami qui eſt marié depuis deux ou

» trois ans, & qui demeure dans une
» de ses terres. Celui-ci le prie de lui
» faire lire cet *Extrait de son Journal*.
» L'Auteur le lui envoie par parties.
» Les Lettres qui les accompagnent
» contiennent des réflexions qu'il n'é-
» toit pas en état de faire à dix-sept
» ans, des observations, des vues,
» des conseils relatifs à son état d'é-
» poux, de pere, &c.

» Des peintures des mœurs, des
» objets variés & agréables de la na-
» ture; des traits de bienfaisance, de
» justice, qu'il a recueillis dans ses
» voyages, même d'histoire; des
» points de morale discutés briéve-
» ment, dans le rapport qu'elle a
» avec l'éducation; des anecdotes
» particulieres; voilà ce qui entre-
» tient une correspondance qui varie
» les matieres, sans qu'elles soient
» étrangeres au sujet principal.

» L'Auteur n'a rien avancé, dans

» tout le cours de cet Ouvrage, qu'il » n'ait appuyé & justifié par des Notes » historiques & morales, tirées des » meilleurs Auteurs, tant anciens que » modernes, &c. »

Si M. Coqueley n'a pas présenté un ordre imaginaire, vous pourriez bien avoir quelque conformité avec un de vos confreres, un Géometre pourtant, qui, après la représentation d'une bonne tragédie, demanda *qu'est-ce que cela prouvoit.*

Mais raisonnons selon mon sens & la vérité. Quand j'ai rédigé l'*Extrait du Journal*, j'avois dix-sept ans. J'ai été astreint à l'ordre des choses, & j'ai écrit d'après l'impression que j'en avois reçue. Je ne voulois alors le publier que comme quelque chose qui, entre les mains d'un autre, pouvoit être présenté d'une maniere très-utile. Depuis, j'aurois pu y faire quelques changemens; mais j'ai senti

que je ne devois pas en être l'Auteur ; & j'ai respecté, dans ses défauts mêmes, un monument de ma sensibilité, plutôt que de mes talens. Une autre raison (*a*) que l'événement a justifiée, m'a enfin décidé à le laisser tel qu'il étoit, & tel qu'il est.

Quand j'ai écrit les Lettres à mon ami, je n'avois point dessein de les rendre publiques : ainsi elles ont les défauts des Lettres familieres. Si elles sont longues, vous en avez la raison (*b*). Elles ne me plaisent que parce qu'elles n'ont pas été travaillées, & destinées à l'impression.

Cependant vous dites que vous avez déguisé la principale histoire (c).

J'ai peut-être eu mes raisons pour dire cela. Voyez ma *Préface*, page 1.

(*a*) Voyez Tome I, page 3, & Tome II, page 185.

(*b*) Voyez Tome I, page 92.

(*c*) Voyez *ibid.* page 4.

Mais, ſur vos indications, on fera à Montpellier la recherche de votre Chevalier, & à Bordeaux celle de votre Jeune Homme.

De quoi cela avancera-t-il les Lecteurs qui ne ſont pas dans ces deux villes ? Le haſard en apprendra plus que les recherches.

Accordez-vous : ou déſavouez votre Préface, qui annonce des prétentions, ou convenez que vous voulez mettre à couvert votre amour-propre.

J'allois vous renvoyer à ma *Préface* ; mais je vois le piege que vous me tendez. Ma *Préface* a ſes défauts, comme les Lettres ont les leurs. Mes prétentions naiſſent du ſujet de mon Ouvrage, & du deſir que j'aurois d'avoir réuſſi. Je la conſerve ; non que je m'inſcrive contre tout ce que vous lui reprochez, mais parce qu'elle exprime mes ſentimens & mes vœux.... Je ne déſavouerai jamais rien de ce

qui ſera de moi.... Je n'imagine pas qu'on puiſſe s'élever au-deſſus de terre en ſe hauſſant ſoi-même par les cheveux. C'eſt en vain que je voudrois *mettre à couvert mon amour-propre.* Il y a bien des gens auſſi fins que vous, qui croiront me deviner, & qui me jugeront, en effet, plus d'après leur prévention que d'après ma déclaration.

Mais le ton que vous y avez pris n'eſt pas le ton d'une Préface.

C'eſt parce que ce n'eſt point une *Préface*.... C'eſt un diſcours, qui eſt tel qu'il peut être à la tête d'un Ouvrage comme le mien.... Reliſez-en les premieres lignes.

Le Public ne ſera-t-il pas indiſpoſé de vous voir prendre le vol des Monteſquieux, des Rouſſeaux? Il ne vous connoît point encore.

Ce n'eſt pas moi qu'il doit juger, c'eſt l'Ouvrage. Vos accuſations ſont cauſe que j'ai lu la Préface de l'*Eſprit*

des Loix, & les deux Préfaces de la *Nouvelle Héloïse*. Je ne connoissois pas celle de ce dernier Ouvrage qui a pour titre, *Préface de Julie*, ou *Entretien sur les Romans*. Lisez-la ; elle me dispense de répondre à plusieurs articles de votre Lettre.

*Vous n'annoncez que l'*Histoire d'un Jeune Homme ; *& il faut avoir la patience de lire un volume avant que de la trouver. On voit que vous avez raison de soutenir les* Voyages de Montaigne, *à l'édition desquels vous avez coopéré ; comme s'il étoit intéressant pour le Public de sçavoir le détail des selles de votre* Maître.... (*a*). *Qu'est-ce que cette* Philosophie naturelle, *qui ne convertira aucun athée ? & cette* Histoire de MM. de M...., *qui ralentit si fort*

(*a*) J'avois répondu, dans la lettre qui accompagnoit cet Ouvrage, à l'Auteur de cette *objection*, sur des plaisanteries faites à l'occasion des *Voyages de Montaigne*.

l'intérêt que votre Jeune Homme avoit pu inspirer ? & ces plaintes contre les Colleges, l'Education ? & cette Morale ? &c.

Je rends graces à votre amitié pour moi, d'une critique aussi longue, que sans doute mon Ouvrage ne méritoit pas : je veux la justifier, & je continue mes réponses.

M. le Baron d'Espagnac a donné au Public l'*Histoire du Maréchal de Saxe* : dans le premier Volume il n'est presque pas fait mention de ce grand homme. Je ne suis en aucune maniere Editeur des *Voyages de Montaigne* : le travail que j'y ai fait est celui d'un Généalogiste, qui ne méritoit pas qu'on fît mention de moi. J'ai été cause seulement qu'on a rendu à une famille respectable la gloire d'appartenir à l'illustre Auteur des *Essais*, qui lui est due. Cependant vous me permettrez de vous prier de les relire. Montaigne n'est pas toujours dans sa garde-

robe.... à cela près, on le retrouve avec plaisir. Ils n'ont perdu beaucoup que parce qu'ils ont été trop vantés. Je ferois tort à votre jugement, de vous prouver que tout ce qui précede l'*Histoire du Jeune Homme*, dans l'*Extrait du Journal*, fait partie de cette Histoire. On voit comment il profite de toutes les circonstances pour sonder mes dispositions, pour m'en donner de telles qu'il en falloit pour l'exécution du dessein qu'il avoit conçu. Il m'éclaire, me console; & en même temps qu'il semble me prévenir sur l'horreur qu'il doit exciter audedans de moi, il s'empare de mon cœur par tout ce qui peut l'attacher; de sorte qu'en me racontant l'*Histoire de MM. de M....*, ainsi que par les autres détails, c'est mon éducation qu'il fait, &c.... En un mot, tous ces détails étoient nécessaires dans l'*Extrait du Journal*.

Il eſt vrai que la *Philoſophie naturelle* ne *convertira* aucun athée. Je comprends, par la ſortie que vous faites contre la *morale*, que vous ne l'*aimez* pas. Vous aurez bien des gens dans votre parti.

Quand j'ai dit que la Métaphyſique (*a*) devroit être la premiere partie de la Philoſophie, j'exclus de cette ſcience tout ce qui n'établit pas ſeulement l'exiſtence de l'ame & de Dieu plus par le ſentiment que par des preuves ſcientifiques.

Quand on trouve (*b*) qu'il eſt pitoyable d'enſeigner les langues aux enfans comme on les leur enſeigne, par des explications principalement, il eſt queſtion d'enfans de baſſes claſſes, & d'explications telles qu'on les fait ordinairement.

Beaucoup de gens pourront ſe re-

(*a*) Voyez Tome I, page 30.

(*b*) Voyez *ibid.* page 188.

connoître aux portraits que j'ai présentés. Je mentirois, si je disois que je les ai tracés d'imagination seulement : mais personne ne pourra se plaindre. Mon Ouvrage est comme un confessionnal. J'ai cité au tribunal de la vérité ceux qui font le bien & ceux qui font le mal.... C'est là que je leur parle avec le zele de mon ministere : mais lorsque je suis dans le monde, je deviens leur *ami*. Hélas ! quoi que je fasse pour ne pas ressembler à ceux-ci, il n'arrive que trop souvent qu'ils pourroient rétorquer contre moi les conseils & les avis que je leur ai donnés : ce n'est plus le ministre, c'est l'homme, qui, comme eux, a besoin d'indulgence & de pardon. Voyez encore ma *Préface*, page 4.

Je vous ai dit que je n'écrivois pas pour les Gens de lettres & les Philosophes.

Il eſt vrai que je ſerois bien aiſe de reſſembler à Montaigne & à Plutarque. Je dois déférer également à l'approbation des gens de mérite, comme à votre critique : le Public nous jugera tous.

Pour moi, je ne me fais point imprimer, & je ne veux point être Auteur, parce que, &c.

Il y a beaucoup de gens à qui il ne convient point de dire pourquoi ils ne veulent point être Auteurs.

Un jour je pourrai donner quelque choſe, &c.

Ils ne doivent pas plus ſe faire honneur de ce qui n'eſt pas ; c'eſt vendre la peau de l'ours avant que de l'avoir tué.

M. N.... penſe comme moi ſur votre Ouvrage. Il vous a jugé pendant votre ſéjour ici. Il ne vous a pas entendu placer un mot remarquable. Dans toutes les occaſions où vous auriez pu vous

présenter avec quelque avantage, vous êtes resté dans le silence, & toute la ville l'a observé comme lui.

Il est à remarquer, s'il vous plaît, que M. N.... n'a pas lu mon Ouvrage ; & je m'en rapporte à vous pour décider duquel on doit plus mal penser, de celui qui juge qu'un homme manque de connoissances parce qu'il se taît, ou de celui qui se taît quand il pourroit montrer ses connoissances. Je suis fâché que vous ayiez compromis la Ville dans un pareil jugement.

Ce que j'ai dit (*a*) du College de S...., je le dirois de tous. Je n'ai pas voulu déprécier celui-là. On verra dans mon Ouvrage sur *l'Homme*, qu'il est d'ailleurs recommandable par certaines institutions.

Quand on trouve (*b*) qu'il y a des personnes qui disent qu'il n'y a peut-

(*a*) Voyez Tome II, page 5.
(*b*) Voyez *ibid.* page 321.

être point d'autre enfer que l'ignorance du ſentiment que la vertu procure, on ne doit pas prendre cela pour un dogme. Amauri de Chartres, hérétique du treizieme ſiecle, fut condamné par Innocent III, pour avoir ſoutenu qu'il n'y avoit point d'autre paradis que la ſatisfaction de bien faire, ni d'autre enfer que l'ignorance & le péché.

Vous me reprochez des mots impropres : vous auriez eu plus beau jeu en me reprochant des négligences, des ſens obſcurs, des lacunes. Tous ces défauts, par exemple, viennent de moi. On en réparera quelques-uns par des cartons : jugez les autres impitoyablement tant que vous voudrez : je ne vous accuſerai pas, mais les circonſtances qui m'ont empêché, dans le temps de l'impreſſion, d'y donner tous mes ſoins, & de corriger bien des fautes de ſtyle.

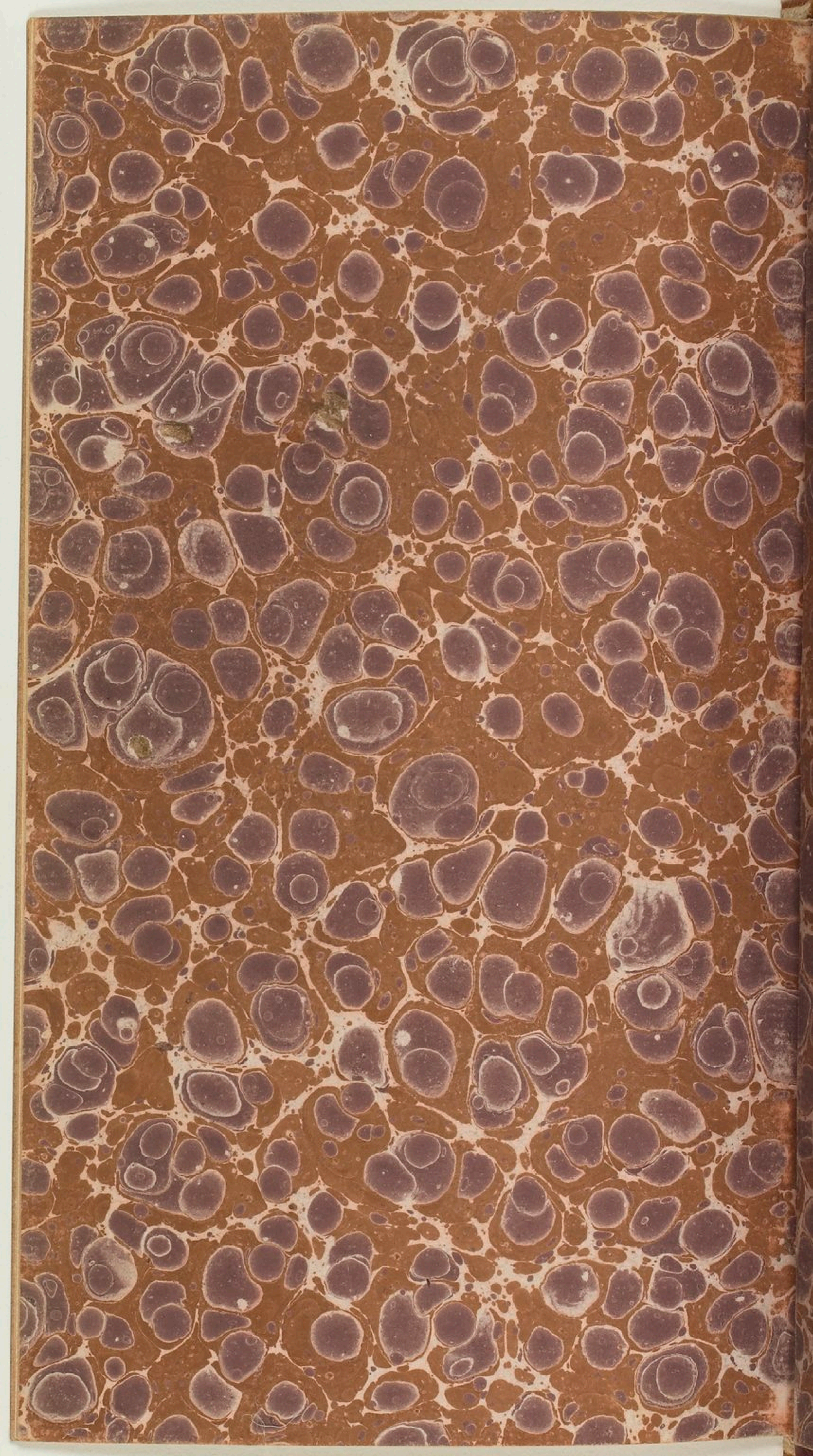
Sur les imputations que vous me faites à l'occasion du mal que cet Ouvrage peut produire, par les détails de débauche qu'il contient ; sur la délicatesse de certaines personnes, qui n'ont les oreilles si chastes que parce que leur cœur est corrompu ; voyez ma *Préface*, pages 2 & 3 ; voyez celle du *Tableau de l'Amour conjugal*, page 11, jusqu'à la page 22 ; voyez aussi celle de l'*Onanisme*, pages 7, 8 & suivantes ; & l'Avant-propos de la *Nymphomanie*, pages 4, 5 & suivantes, de l'édition *in*-8° : voyez aussi la Préface des *Essais de Montaigne*, par Mlle de Gournay, sa *fille d'alliance*, ou par adoption.

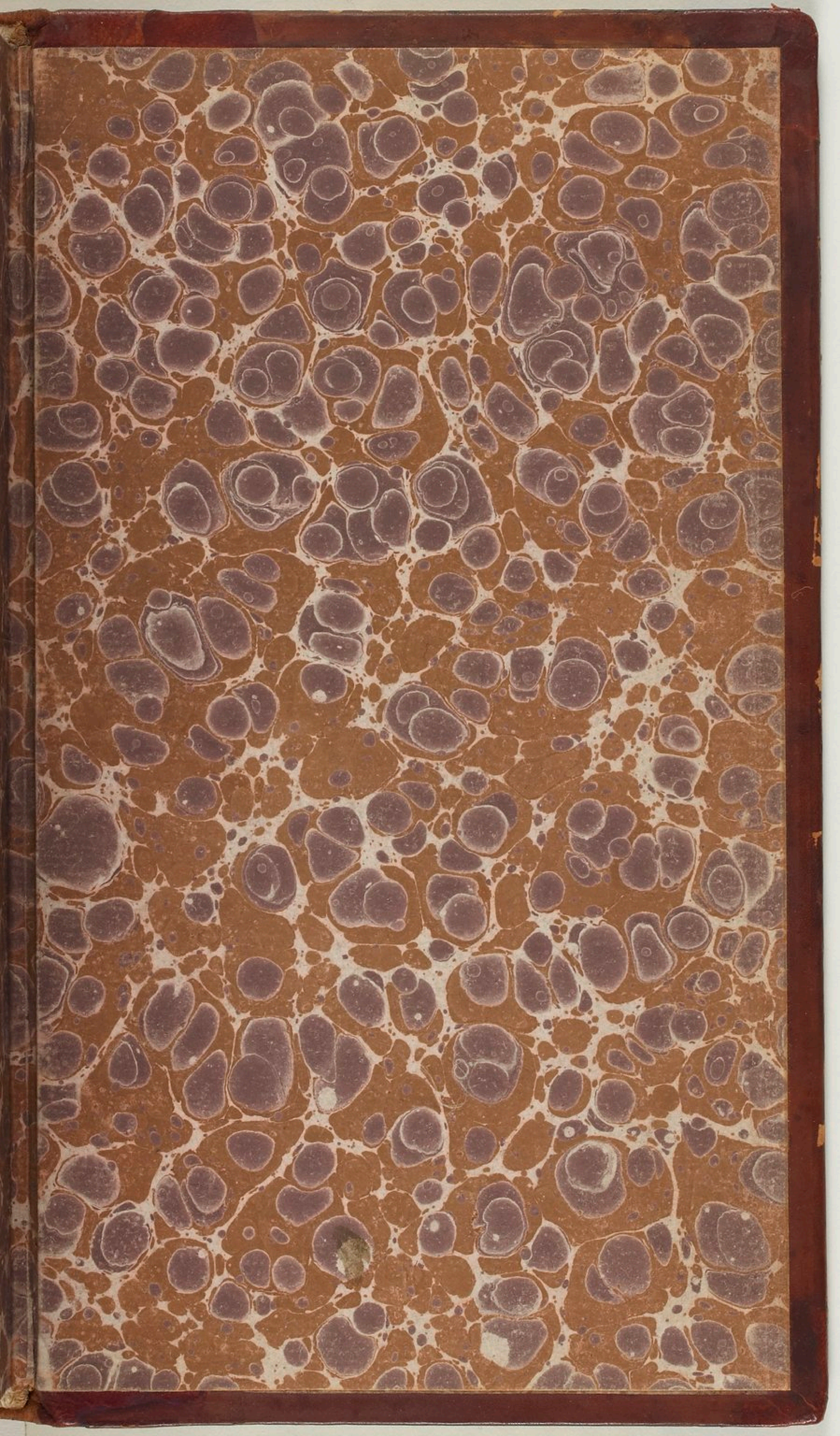
Dat veniam corvis, vexat censura columbas.

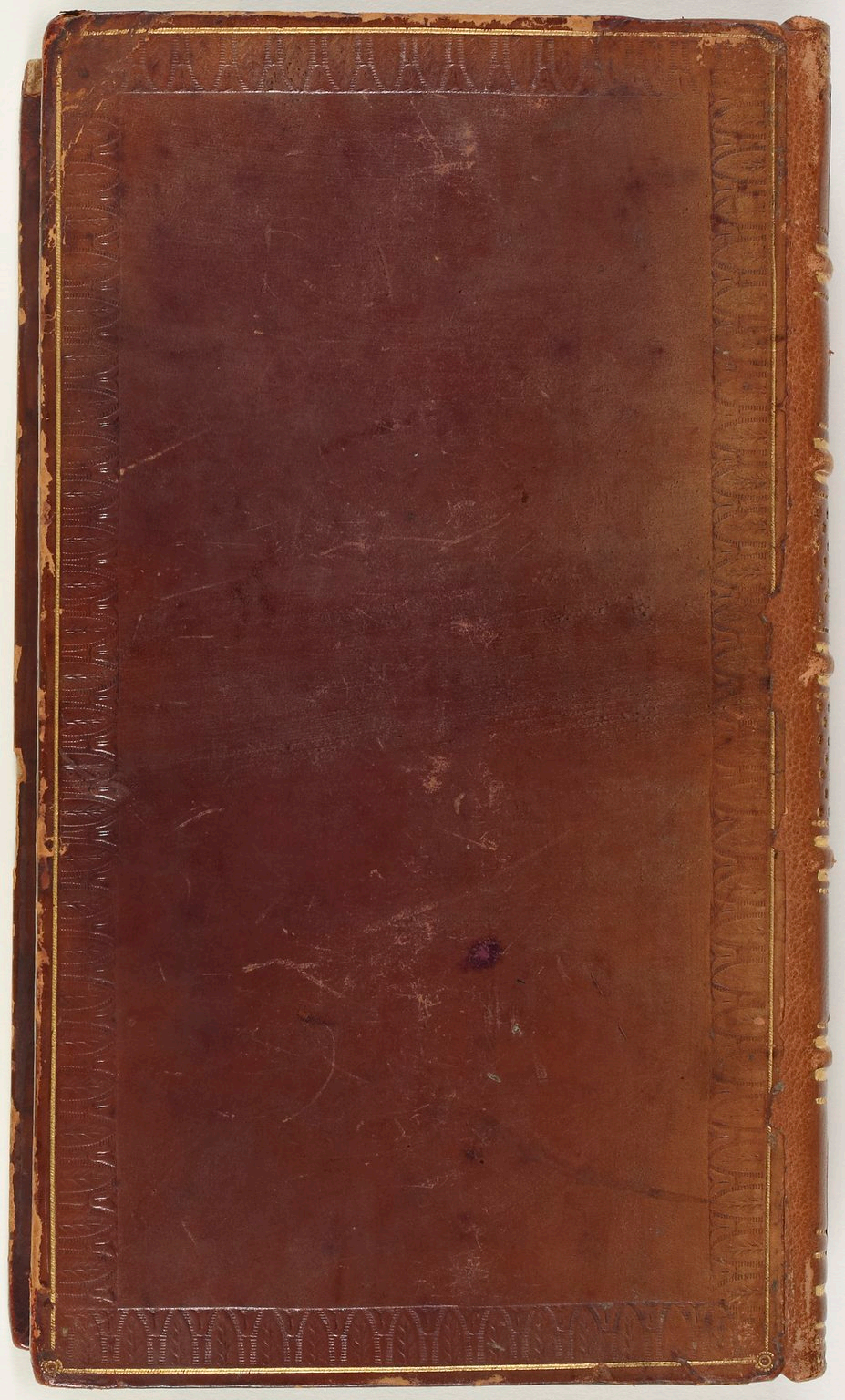


FIN.

A ORLÉANS, de l'Imprimerie de la Veuve ROUZEAU-MONTAUT.









EXTRAIT
DU JOURNAL
DE MES VOYAGES

II